



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



**Ex libris Bibliothecæ quam Illustrissimus
Archiepiscopus & Prorex Lugdunensis
Camillus de Neufville Collegio S S.
Trinitatis Patrum Societatis J E S U
Testamenti tabulis attribuit anno 1693.**



EXTRAORDINAIRE
D U 807157
MERCURE
GALANT.

QUARTIER D'AVRIL 1680



T O M E X.



A L Y O N ,

Chez THOMAS AMAULRY,
rue Mercière.

M. DC. LXXX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



LIVRES NOUVEAUX
du Mois d'Avril 1680.

LE Cinq & sixième tomes des Amours des grands Hommes par Mademoiselle de Ville Dieu relié en un volume , 20 sols.

On trouvera le 1. 2. 3. & 4. reliés en deux volumes pour. 30. sols.

Le Journal amoureux par Mademoiselle de Ville-Dieu indouze six volumes relié en trois volumes, 45. sols.

Federic Prince de Sicile trois volumes indouze 36. sols.

Lettre d'un Ecclesiastique à un Ministre de la Religion Prétendue Reformée pour servir de reponce à diverses Questions qui luy ont esté faites par ce Ministre, dans lesquelles il traite & prouve plusieurs Poincts importants de la Religion , par la doctrine de S. Cyprien , avec une Dissertation du mesme Ecclesiastique , & d'un des principaux du Consistoire de Charanton , & une liste tres-curieuse des Evesques de Rhodes & de Vabres indouze pour douze sols.

La Devineresse ou les faux Enchantemens de l'Autheur du Mercure se continuë toujours à vendre chez le Sieur Amaury Libraire a Lyon pour 35. sols avec les Figures & 25. sols sans figures sans en rien rabattre.

LIVRES

LIVRES NOUVEAUX

du Mois de May 1680.

Les Amours de Catulle par Monsieur l'Abbé de la Chapelle indouze deux vol. 25. sols

Adraſte Tragedie de Monsieur Ferrier indouze 15. sols.

LIVRES NOUVEAUX

du Mois de Juin 1680.

Adelaïde de Champagne indouze 4. vol.

Cleon ou le parfait confident indouze.

Le Comte de Genevois indouze.

La Valize ouverte indouze de Monsieur Préchac.

Le Voyage du Royaume de Congo indouze 20. sols

Le prix que je vous marque aux Livres n'est que pour Lyon : Car les Libraires des Provinces ne vous les peuvent pas donner au mesme prix : c'est à quoy on doit prendre garde aux Provinces.

Avis pour placer les Figures.

VEuë du Palais de Madrid du costé qui regarde la Casa del Campo. Elle doit regarder la page 108.

Autre veuë du Palais de Madrid. Elle doit regarder la page 230.

ij

EXTRAIT DV PRIVILEGE
du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Saint Germain en Laye le 31. Decembre 1677. Signé Par le Roy en son Conseil, JUNKIERS. Il est permis à J.D. Ecuyer, Sieur de Vizé, de faire imprimer par Mois un Livre intitulé MERCURE GALANT, présenté à Monseigneur LE DAUPHIN, & tout ce qui concerne ledit Mercure, pendant le temps & espace de six années, à compter du jour que chacun desd. Volumes sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Comme aussi defenses sont faites à tous Libraires, Imprimeurs, Graveurs & autres, d'imprimer, graver & debiter ledit Livre sans le consentement de l'Exposant, ny d'en extraire aucune Piece, ny Planches servant à l'ornement dudit livre, mesme d'en vendre separément, & de donner à lire ledit Livre, le tout à peine de six mille livres d'amende, & confiscation des Exemplaires contrefaits, ainsi que plus au long il est porté audit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté le 5. Janvier 1678. Signé E. COUTEROT. Syndic.

Et ledit Sieur D Ecuyer, Sieur de Vizé a cédé & transporté son droit de Privilege à Thomas Amaulry Libraire de Lyon, pour en jouir suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois

23. Juillet 1680.



EXTRAORDINAIRE
DU
MERCURE
GALANT.

QUARTIER D'AVRIL 1680.

TOME X.



A plûpart des Réponses que je reçois aux Questions Galantes que j'ay commencé à proposer depuis trois ans, arrivent toujourns si tard, qu'il m'est souvent impossible de vous les envoyer toutes à la fois. Ainsi, Madame, vous ne de-
Q. d'Avril 1680. A

vez point estre surprise , si dans ce dixième Extraordinaire , je renouvelle quelques-unes des matieres qui ont esté traitées dans le précédent. Elles ne peuvent produire qu'un bon effet meslées avec les nouvelles, estant certain que plus il y aura de diversité , plus vous prendrez de plaisir à cette lecture. N'attendez point que je vous prévienne par des loüanges sur le mérite de ces diférens Ouvrages. Comme ils portent tous leur recommandation en eux-mesmes , je ne feray que vous en nommer les Auteurs , quand ils me seront connus.



CON

CONVERSATION

ACADEMIQUE,

A MADAME LA COMTESSE
DE C. R. C.

Vous ne serez pas fâchée, Madame, que je vous fasse part d'un Entretien Academique, où par occasion je me trouvoy il y a quelques jours. Ce fut chez un Abbé qui est fort estimé en ce Pais, & qui merite veritablement de l'estre. C'est assez vous dire que les honnestes Gens le vont voir, & qu'il a beaucoup d'Amis. Aussi ne vit-il que pour eux, & rien ne luy coûte quand il trouve à le servir. Mais s'il est généreux il est délicat Amy, & il ne faut point luy manquer. Il vous ressemble en cela, Madame, avec cette différence neantmoins, qu'il ne rompt jamais le premier, qu'il excuse & souffre longtems des défauts de ses Amis, & vous n'en pardonnerez aucun. Vous vous emportez pour la moindre cho-

A ij

se. Souvent mesme on ne la peut deviner, & vous ne la voulez pas dire. Ah, que j'aurois de plaintes à vous faire sur ce sujet, si mon cœur vous estoit moins soumis, & que ma raison fust seule la maîtresse! Celle de nostre Abbé le gouverne toujourns, & vivant dans un état tranquile, ses plus grands divertissemens sont des occupations d'esprit.

L'estant donc allé voir une apres-dînée, je le trouvay avec quatre Personnes dont vous connoissez & le nom & le mérite. Il me dit d'abord que ces Messieurs ne faisoient que d'entrér, qu'il sçavoit bien que j'aimois les belles Lettres, & qu'ainsi je pouvois estre de la Conversation; qu'ils n'avoient encor parlé que de Nouvelles; & si vous les voulez lire, tenez, me dit-il, voila les Lettres que j'ay reçues ce matin par la Poste.

Pendant que je les lisois, le Chevalier [car je ne vous nommeray ces Messieurs que par leurs qualitez;] le Chevalier, dis je, se mit à sommeiller sur la fin. L'Abbé le réveilla, en disant d'un ton fort haut cette ancienne maxime

xime de Medecine , *somnum fuge meridianum*. Comme vous estes sçavante, Madame, vous ne serez pas embarrassée du Latin & des grands mots dont ces Messieurs ne pûrent se passer dans cette Conférence. C'est pourquoy je vous feray un fidelle raport des choses, & de la maniere qu'elles furent dites.

Il est vray , répondit le Chevalier en se frotant les yeux , que le dormir d'apresdîné n'est pas bon, & je ne voudrois pas aussi en ce temps me coucher dans les formes. Mais sommeiller n'est pas dormir , & j'y mets la mesme différence qu'entre goûter le bon Vin & s'en saouler. Vous faites donc du sommeil une bonne chose , interrompit l'Abbé , puis que vous n'en condamnez que l'excès ? En doutez-vous, repartit le Chevalier ? Le sommeil est non seulement une bonne chose , c'est un don du Ciel qu'il n'accorde qu'à ses Favoris , *Cum dederit filius suis somnum* Ce qui est encor le sentiment d'un ancien Poëte.

*Le sommeil est si précieux ,
Qu'il ne s'achete point , c'est un présent
des Dieux.*

6 Extraordinaire

Et Martial qui avoit encor plus besoin de dormir que je n'en ay , parle de la sorte dans une de ses Epigrammes, que j'ay traduite autrefois.

*Je ne demande point aux Dieux,
Des suprêmes Honneurs les titres glo-
rieux,*

*Où d'argent quelque grande somme,
Je ne veux seulement que dormir un bon
somme.*

En Moscovie, le Grand Duc , & ses Sujets , dorment tous l'apresdînée, en sorte qu'on ferme toutes les Boutiques pendant ce temps-là. J'avouë que trop dormir assoupit les sens , & abrutit l'Homme , de maniere qu'il ne sçait plus ny ce qu'il est, ny ce qu'il fait, mais un sommeil léger luy laisse en quelque façon l'usage des organes , en luy faisant goûter la douceur du repos. Ainsi je croy que sommeiller apres le repas, est un dessert agreable & salubre que nous offre la Nature , & que nous ne devons point refuser. C'est donc en ce sens qu'il faut entendre le *Post prandium* à l'Ecole de Salerne. Le mot *stare* ne signifie pas seulement demeurer debout,

debout, il veut dire demeurer en foy, se recueillir, & c'est en cet estat coy & tranquille qu'on se laisse aller doucement au sommeil, & qu'il est malaisé de s'en défendre.

Le Chevalier ayant cessé de parler, le Docteur dit, que pour luy il ne mettoit aucune différence entre sommeiller & dormir; que l'un & l'autre estoient dangereux apres le repas, parce qu'ils interrompoient la digestion, en prevenant la coction des viandes; qu'il en estoit de ce sommeil avancé à l'égard de la chaleur naturelle, ce qu'estoit le Miroir ardent à l'égard du Soleil; que comme le Miroir en recueillant tout d'un coup les rayons de cet Astre bruiloit indifféremment tout ce qui l'approchoit, de mesme le sommeil d'apresdîné concentroit trop tost la chaleur naturelle, qui consumoit par là le pur & l'impur; ce qui causoit des vapeurs fâcheuses, qui ne pouvant se résoudre, engendroient plusieurs maladies. De plus, continua-t-il s'adressant au Chevalier, le sommeil de l'apresdînée que vous avez tant loué, n'est pas un véritable sommeil, & loin d'estre aussi

agréable que vous nous l'avez dépeint, cet assoupissement a quelque chose de fâcheux & d'incommode. Il est sans cesse interrompu , & le corps & l'ame en cet estat , ne prennent aucun repos. Plus le sommeil est profond, & plus il est doux. C'est alors qu'il appaise nos douleurs, & qu'il calme nos ennuis; car il est certain que le corps est plus fatigué , & que l'ame est plus agitée , lors qu'on ne dort que légèrement & par reprises ; jusques-là même qu'Homere a dit ,

*Plus doucement un Homme dort,
Que rien ne le réveille, & qu'il nous sem-
ble mort.*

Le jour n'est donc pas destiné pour dormir. C'est pendant la nuit & les tenebres , qu'il faut jouir d'un si doux repos , & reparer ses forces dans un temps où tout le monde cesse de travailler.

Mais que deviendra donc , interrompit le Président , cette autre maxime de Medecine dont a déjà parlé Monsieur le Chevalier, *Post prandium sta , post coenam deambula* ? car il me semble qu'elle nous inspire de ne pas trop

trop s'agiter apres dîné, afin de ne pas troubler la digestion. En effet, le sommeil étant, selon Aristote, une certaine humidité qui part de l'estomac & de la fumée des viandes, il est toujours bon de dormir. Cela rafraîchit le sang & les parties ; au lieu qu'on ne fait que s'échauffer quand on agit trop tost apres le repas. Ce mesme Philosophe en donne plusieurs raisons dans ses Problèmes , que je ne rapporte point, parce qu'elles vous sont connues , & qu'elles contiennent ce que nous avons dit sur ce sujet.

Je veux croire, Messieurs , que vos raisons sont bonnes , dit l'Abbé ; mais je ne voudrois ny sommeiller ny dormir durant le jour , ny mesme y employer toute la nuit. J'ay connu un grand Seigneur qui dormoit peu , & qui prétendoit que ses Laquais devoient plus dormir en une heure, qu'il ne faisoit en trois. Il les tenoit toujours à lerte , & comme il estoit souvent à cheval , il les avoit accoutumez à dormir en marchant. On a dit du Maréchal de Gassion , qu'il dormoit par provision, & quand il vouloit. Le

A v

secret en seroit beau, & il y a des temps qu'il seroit avantageux de n'estre pas obligé de dormir de toute une Campagne. On pourroit par ce moyen surprendre & fatiguer les Ennemis, & vaincre de nuit ainsi que de jour.

Nostre grand Monarque est d'une vie trop active, pour dormir beaucoup. Je l'ay veu à la guerre passer bien des nuits debout, qu'il ne recompensoit le jour que de trois ou quatre heures. Il suffisoit à son Monsieur de Turenne de dormir cinq heures ; mais il luy falloit cela pour estre libre & maître de luy, comme il disoit. Il y en a qui dorment fort bien la nuit, & qui l'après-dînée dorment encor une heure ou deux. Je connois un Commis d'un grand Ministre, qui ne s'en porte pas plus mal, & ce n'est point ce qui a fait mourir Monsieur de *** qui ne s'en pouvoit passer. J'ay un bon Homme de Pere qui a soixante & quinze ans, & qui est dans une santé parfaite. Il dort à toute heure. Il se leve dès la pointe du jour ; mais apres s'estre promené, ou avoir travaillé quelque tēps, il se recouche, & dort sur nouveaux frais.

frais. Apres dîné, il se jette encor sur son Lit, & dort galamment deux ou trois heures, soutenant que tout cela est bon, parce qu'il s'en trouve bien. Cependant ces diférens exemples ne me sçauroient persuader que la nécessité de dormir ne soit pas une peine & un mal à l'Homme, qui est privé par là de l'usage de la raison, aussi bien que des sens. Il n'a plus rien d'un Homme que la figure, encor y en a t'il qui dorment de maniere, qu'on peut douter s'ils n'ont point perdu la vie. C'est ce qui a fait appeller le sommeil l'image de la Mort, ou plustost le châtiment dont Dieu a voulu punir le peché du premier Homme.

Le Président s'appercevant que nôtre Abbé s'alloit jeter dans la Morale, l'en retira, en luy demandant s'il falloit dire *somme* ou *somme*, parce que ce mot estoit douteux chez quelques Auteurs. Vous avez raison, repliqua l'Abbé, & d'autant plus qu'en parlant, on ne s'apperçoit presque pas lequel on prononce. La plûpart des Grammairiens sont pour *somme*, suivant le mot Latin; mais les Dictionnaires nou

nouveaux, & les Ecrivains les plus polis disent tous *somme*. C'est donc comme il faut prononcer ce mot. Mais pour vous faire une Question à mon tour, continua l'Abbé, je voudrois bien sçavoir, pourquoy on peint l'Amour nud, & comme un Enfant qui dort appuyé sur le coude. Monsieur le Chevalier, luy dit-il, cette Question vous regarde aussi bien que Monsieur le Marquis. Vous estes tous deux du commerce du beau Monde, & du País de la Galanterie. Le Chevalier souriant à cette fleuriette, prit la parole. L'Amour, dit-il, est représenté nud, parce qu'entre les Amis il ne doit y avoir rien de caché. Mais on peut dire du Fils, ce qu'Epictète répondit de la Mere à l'Empereur Adrian, qui luy demandoit pourquoy on peignoit Venus toute nuë. *Quia*, dit-il, *nudos dimittit*. En effet, l'Amour dépouille de toutes choses, ceux qui aiment. Mais un Auteur, par pudeur ou par délicatesse, n'a pû souffrir l'Amour nud. Il l'a habillé d'un Crêpe blanc, qui luy sert d'ornement & de Robe; & ce Crêpe a cela de merveilleux, qu'il est clair &

& transparent aux yeux des Confidens discrets , & qu'il s'obscurcit & devient sombre en présence des Indiscrets & des Jaloux. Mais outre cet habillement, il luy donne encor une Couronne de Soucis & de Pensées , qui n'est pas moins admirable , en ce que ces Fleurs sont fraîches & flétries , selon qu'il est gay ou mélancholique. Il faut apparemment qu'il mette bas cette Couronne , lors qu'il veut goûter le sommeil dans lequel on le représente. Ce petit Dieu se tourmente beaucoup. Ainsi il a besoin de repos. Mais laissons le prendre suivant le caprice & la fantaisie des Peintres , & sortons d'un sommeil qui dure un peu trop longtemps.

Cette Question d'Amour , dit le Marquis, me fait souvenir de vous demander une Devise pour un Chiffre qui contient le nom de l'Amant & de la Maîtresse. Ce corps est ordinaire, mais c'est un corps sans ame , & je luy en voudrois donner une. Je me trompe , c'est un corps tout spirituel , puis qu'il est composé des noms qui renferment la substance des choses ; & c'est
peut-

peut-estre la raison pourquoy on ne donne point d'ame aux Chiffres qu'on prend pour Devise. Quoy qu'il en soit, quand je devrois pécher contre les regles, je vous prie de contenir ma curiosité. Elle m'est venuë en voyant cette aimable Planche des Cachets amoureux, que l'Authear du Mercure nous a donnée dans l'Extraordinaire du Quartier d'Avril. On ne peut rien voir de plus galant ny de plus spirituel sur ce sujet. Il est vray dit l'Abbé, & je m'étonne qu'on ait oublié ce dessein. Mais la chose me paroist difficile, parce qu'il n'y a icy pour images & pour symboles, que des Lettres muëtes, dont le Graveur fait un corps à la verité, mais qui a meritë plustost le nom d'ame que de corps. Cependant je croy qu'on pourroit mettre autour d'un Chiffre, & les noms & les cœurs, pour marquer l'union des uns & des autres. C'est aussi ma pensée, dit le Docteur, *Cum nomine corda ligantur*. Mais le Président fit remarquer que cette Devise estoit trop étenduë, & qu'on pouvoit luy donner plus de force, en l'abrégéant de la sorte, *Sic corda ligantur*,
que

que le Chevalier traduifit, *L'Amour les unit ainſy*. L'Abbé redit à peu pres la meſme choſe en d'autres termes, *Sic ligat unus amor* ; & cet Emiſtiche l'obligea de faire le Vers entier.

Sic ligat unus amor, nomina, corda ſimul.

Le Préſident adjoûta, que comme le Chiffre exprimoit parfaitement la penſée d'un Amant, on devoit l'appeller l'ouvrage de l'Amour, *Opus Amoris*. Les Amans ont eſté les premiers Graveurs ; l'Amour leur a appris l'invention des Chiffres ; & c'eſt ce que Virgile fait dire à Gallus avec tant de délicateſſe.

— *Teneriſque meos incidere amores
Arboribus, creſcent illæ, creſcetis amores.*

On applaudit à l'*Opus Amoris* du Préſident ; & le Marquis content de ces Deviſes, dit qu'il en feroit part à l'Auteur du *Mercur*e. L'Abbé approuva ce deſſein ; & comme il fait ſa plus agreable lecture des Ouvrages de cet Auteur, il prit l'Extraordinaire du Quartier d'Octobre qui eſtoit ſur ſa Table, & l'ouvrant à l'endroit des

Que

Questions qu'on a proposées à décider, il en demanda le sentiment de la Compagnie.

Sur la premiere, le Président parla de la sorte. Quoy que les Questions problématiques aient deux anses, pour, ainsi dire, par où on les peut prendre, elles ont toujours un costé qui quadre mieux à nostre sens, & qui nous plaist davantage. Ce sont des Problèmes à l'égard des autres, mais rarement à l'égard de nous mêmes. Cependant il faut avouer que le party que nous prenons, n'est pas toujours le mieux défendu. C'est un effet de nostre humeur, plutôt que de nostre raison. C'est nostre goust que nous tâchons de justifier, mais que nous ne sçaurions faire passer pour meilleur que celui des autres. Je ne prétens donc point icy faire de grands raisonnemens sur cette premiere Question, mais vous dire seulement en peu de mots ce que j'en pense.

L'Amour sensuel s'éteint par les faveurs, l'Amour raisonnable s'augmente par elles, L'Amour sensuel se rebute par les rigueurs; l'Amour raisonnable

nable se dégage par elles. Icy la raison est d'accord avec les sens ; & là les sens l'emportent sur la raison. Enfin un parfait Amant jugeant de l'amour de sa Maîtresse par les faveurs qu'il en reçoit , il aime d'autant plus qu'il est aimé ; mais lors qu'on le mal traite , & qu'on n'a que des rigueurs pour luy, il se refroidit avec raison, & peut quitter ce qu'il aime , sans en craindre de reproches.

Le Docteur dit sur la seconde. Si l'on entend par la jalousie d'une Maîtresse, celle qu'elle a pour nous, c'est de son amour la marque la plus sensible qu'elle nous puisse donner. Si l'on entend celle que nous avons pour elle, c'est le tourment le plus rigoureux que nous puissions souffrir. Si l'on entend par la jalousie d'un Rival , celle qu'il nous donne , rien ne nous peut causer plus de chagrin & d'inquiétude. Si l'on entend celle que nous luy donnons, rien ne peut estre plus divertissant & plus glorieux pour nous.

En verité, dit le Chevalier, en regardant le Docteur , vous estes admirable avec vos distinctions. Elles sont justes
neant

neantmoins, & cette Question ne pouvoit estre mieux expliquée. Voicy ma pensée sur la troisième. Celuy qui épouse ce qu'il aime, a tout à craindre. Celuy qui épouse ce qu'il estime, peut tout espérer. La jalousie, le dégoût, & le mépris, suivent toujours l'amour; au contraire, l'amitié, la tendresse, & la confiance, succèdent d'ordinaire à l'estime.

Je vois bien, dit le Marquis, que vous ne me tenez pas quitte. Je vous diray donc sur la quatrième, Que si l'on estoit raisonnable quand on aime, on souffriroit plutôt la préférence d'un Rival comme Mary, que celle d'un Rival comme Amant; car enfin tout le monde n'estant pas fait pour s'attacher toute sa vie, on ne doit point blâmer une Maîtresse qui choisit un Amant qu'elle voit d'humeur à devenir son Mary. Elle ne fait pas grande peine à bien des Gens, qui ne veulent pas aimer sous les conditions du Sacrement; mais lors qu'elle nous préfère un Rival pour le seul plaisir d'aimer & d'estre aimée, elle ne peut nous faire souffrir rien de plus cruel & de plus

cha

chagrinant. Chacun croit avoir plus de mérite & plus d'amour que tout autre, & rien ne touche plus le cœur que le cœur même ; mais l'amour étant une folie , on n'examine pas les choses de si près. On n'a aucun égard pour le Sacrement. Un Rival pour devenir Mary, ne cesse point d'estre Rival ; au contraire , il est d'autant plus terrible, qu'il possède entierement ce que nous aimons, & qu'il ne nous laisse plus aucune espérance , lors qu'il est aimable, & que celle qu'il épouse a de la vertu. Du moins il est certain qu'il a la préférence de son cœur & de ses faveurs, ce qui n'est pas un petit chagrin pour ceux qui ne veulent point de partage en amour.

C'est donc à moy de parler, dit l'Abbé, voyant que le Marquis s'estoit teû, & de vous dire sur la cinquième Question, Que si un Beuveur se ruine par la bonne chere, sa Famille en sauve sa part, & ses Amis s'en sentent. S'il est fâcheux, querelleux, emporté, il peut estre agreable , plaisant , & de belle humeur. Un Jouëur se ruine sans estre jamais satisfait. Il importune ses Amis
de

de ses pertes , & des emprunts qu'il leur fait , pour les reparer. Il est toujours inquiet , resveur , & quelquefois il devient furieux. Un Chicaneur se ruine par le plaisir de ruiner les autres. Il est incommode à ses Amis & à soy-mesme , ou plutôt il n'a ny Parens ny Amis. Mais enfin comme ces trois manieres peuvent ruiner également une Famille,elles luy sont aussi préjudiciables l'une que l'autre. Cependant on peut dire que la premiere est plus agreable , la seconde plus prompte , & la troisieme plus fâcheuse.

L'Abbé alloit continuer,& l'on eust parlé des Talismans & de la Poudre à Canon , & terminé cette Conversation comme les grandes Fêtes , par un Feu d'artifice , lors qu'un Fâcheux arriva, qui ayant des affaires à communiquer à l'Abbé , obligea la Compagnie de se séparer. Je croy, Madame, que vous serez satisfaite de cette Conversation , & que vous prendrez autant de plaisir à la lire, que j'en ay eu à l'entendre. Si cela est , je me sçauray gré de la fidelité de ma mémoire,qui m'aourny l'occasion de vous divertir quelque temps,

&

& de vous marquer que je suis avec autant de passion que de respect, Votre, &c.

DE MARPALLY.

LEQUEL DES CINQ
Sens contribuë le plus à la satisfaction de l'Homme.

S T A N C E S
A MADEMOISELLE**

C*Harmante Beauté que je sers,
Puis que vous demandez des Vers
Sur les Questions du Mercure,
Pour vous obéir, je consens
A décider lequel des Sens
Satisfait mieux notre nature.*

*Iris, quand je jette les yeux
Sur tous les appas dont les Cieux
Vous ont si richement pourvue,
Mon cœur tout percé de vos coups
Ne trouve point de Sens plus doux,
Et juge en faveur de la Veüe.*

Lors



Lors que vous venez à chanter,
 Je suis contraint de protester
 Que vostre voix est sans pareille.
 Charmé de vos divins accens,
 Je tiens que le plaisir des Sens
 Consiste à vous prester l'Oreille.



Lors que vous daignez me parler,
 Vostre bouche semble exhaler
 L'odeur d'une Rose nouvelle.
 Si-tost que j'approche de vous,
 L'Odorat l'emporte sur tous,
 Et semble finir leur querelle.



Le Toucher a beaucoup d'appas;
 Je ne m'ingere pourtant pas
 De luy donner la préférence.
 Il faudroit pour en décider,
 Qu'il vous plust de m'en accorder
 Quelque sensible expérience.



Mais si ma bouche avoit gousté
 D'un Nectar qu'avec volupté
 Sur la vostre elle pourroit boire,
 Je changerois de sentiment,
 Le goust seroit le plus charmant,
 Et remporteroit la victoire.

LE TIRSES de l'Hostel S. Faron.

R E S P O N



R E S P O N S E S A U X Q U A T R E
premières Questions du IX.
Extraordinaire.

A Mr du Tronchoy , lez Tonnerre.

ON m'écrit (& je l'apprens avec bien de la joye) que le *Mercure Galant* continuë toujours à vous divertir,& qu'il sert de matiere à vos plus agreables entretiens. Courage , Monsieur.

La prudence extraordinaire dont vous estes remply , n'empesche point que cette lecture ne puisse estre un amusement digne de vous. Les grands , les nobles, & les sérieux emplois,ont assez travaillé vostre esprit. Il est raisonnable de luy donner un peu de relâche, & de luy permettre de descendre à des occupations moins importantes. Entre toutes celles que la Paix vous offre, quel sujet n'avez-vous point eu de faire choix du *Mercure* ?

Cet Enfant de tant d'illustres Peres, porte écrit sur son front tous les Mois,
de

de nouveaux Eloges consacrez à la gloire d'un Monarque, aux bontez & à la justice duquel vous devez, aussi bien qu'au mérite de vos belles Actions, vostre glorieux rétablissement dans l'ancienne Noblesse de vos Ancestres, qui triomphant de soy-mesme, après avoir triomphé de l'Univers, est encor la cause unique du repos dont vous jouissez, & que nos Livres enfin ne loueront jamais assez pour le nombre, ny pour la grandeur de ses merveilles.

C'est en intention de contribuer de ma part, en quelque sorte du moins à la satisfaction que vous donne la lecture de tant d'héroïques & de tant de galans Ouvrages, que j'entreprends de répondre aujourd'huy à toutes les Questions du dernier Extraordinaire. Voyez, Monsieur, si je suis entré dans vos sentimens.

On demande en premier lieu, Si un Amant qui a le plaisir de voir souvent sa Maistresse dont il se connoist hay, est moins à plaindre que celui qui en estant éloigné sans aucune espérance de la revoir jamais, a la certitude d'en estre tendrement aimé.

La

La douleur de se connoistre hay de l'Objet qu'on aime , est une douleur bien amere ; mais le plaisir de le pouvoir contempler souvent , est un précieux bien. Le plaisir que cause la certitude d'estre tendrement aimé de la Beauté qu'on adore , est un plaisir extrêmement doux ; mais la douleur d'en estre éloigné , sans aucune espérance de la voir jamais , est assurément une cruelle douleur.

Le premier de ces deux partis est le moins malheureux. Voicy la raison que j'en apporte. Si cet Amant hay souffre, comme on ne sçauroit douter, il souffre luy seul ; & comme personne ne partage sa douleur , il ne partage celle de personne : au lieu que l'autre Amant est sans cesse devoré , non seulement par son propre desespoir, mais encor par la pensée de celuy dans lequel il doit estre persuadé que sa Maîtresse est pour l'amour de luy. Quoy, j'aime tendrement , je suis tendrement aimé ! La belle pour qui je soupire, soupire pareillement pour moy ! Je brûle de la voir , mon éloignement la fait mourir ! & il ne nous est permis à

Q. d'Avril 1680.

B

l'un ny à l'autre, d'espérer de nous voir jamais ! Ah , la douleur que cette pensée est capable de causer, surpasse tout ce que l'esprit de l'Homme peut imaginer de plus cruel. Concluons donc, Monsieur, ce que j'ay d'abord avancé, & disons que l'Amant qui a le plaisir de voir sa Maîtresse, dont il se connoît hay , est le moins malheureux , & par consequent le moins à plaindre.

On demande en suite , S'il est possible d'aimer fortement sans qu'on soit aimé ? Cette Question ne me paroît point problematique ; il n'y a que trop de Gens généreux jusques à ce point ; & l'Amour a toujours eu ses Héros, ainsi que la Gloire.

Dans la troisième Question, on demande, Si l'absence est incapable d'augmenter l'amour ? Je vous en fais Juge, Monsieur. Ces longues absences , ces longues campagnes , où vous ont engagé pendant plus de dix ans à diverses reprises , les intérêts de la Patrie, & la gloire du Prince ; ces longues campagnes , dis-je , où vostre esprit, vostre dextérité , & vostre courage , se sont également fait admirer en tant
de

de rencontres, ne vous ont-elles jamais rendu plus amoureux ? Le brazier de vostre amour n'est-il jamais revenu de Flandres plus ardent qu'il n'y estoit allé ? Si vous vous examinez bien là-dessus, vous me répondrez que vous avez toujours senty vostre passion accrüe, & qu'effectivement à chaque retour il vous a semblé trouver de nouveaux charmes dans la Personne que vous aimiez. Donc l'absence n'est pas incapable d'augmenter l'amour.

Le Mercure Galant est en peine de sçavoir en quatrième lieu, Lequel des cinq Sens contribué le plus à la satisfaction de l'Homme ? Cette Question fera plus de bruit que les trois autres, & je m'imagine que là-dessus les sentimens vont estre fort partagez. L'Oüye & le Toucher, me font balancer, mais je me déclare pour la Vue. Tout le monde sçait que la felicité des Saints, consiste à voir Dieu face à face, & que la vision de sa gloire est la veritable Beatitude. Je confesse que les Sens n'ont aucune part à cette vision ; mais puis que l'Ecriture s'exprime ainsi, c'est une autorité suffisante pour prou-

ver que la Veuë est le Sens qui contribue le plus à la satisfaction de l'Homme.

Je me tairay , Monsieur , sur l'origine de la Dance ; & sur les effets de la Sympathie. Vous estes à Tonnerre , où la premiere est trop en recommandation , pour me laisser croire que vous en ignorez l'origine, & l'illustre & spirituel Monsieur Heuvrard vous a suffisamment expliqué les effets de la seconde dans son agreable description du magnifique Château de l'Ascaut. Je suis, &c.

RICHEBOURG, *Avocat
en Parlement.*



BOUTS-



B O U T S - R I M E Z

Donnez à Monsieur le Marquis
de Saint Priest en Forest , par
une Personne de qualité , qui
pour le mieux gesner, luy pro-
posa des Rimes burlesques
& sérieuses , pour en faire un
Sonnet sur le champ à la gloire
du Roy.

S O N N E T.

L E plus fameux Héros de l'Histoire
Romaine,
*Passeroit aujourd'huy pour un petit
Garçon ;
Et tout ce qu'elle en dit seroit une Chanson
Pour chanter sur le Pont de la Samari-
taine.*



*Pompée & Lépidus furent vaincus sans
peine,
Et Marc-Antoine en Mer eust le sort
d'un Poisson,*

30 *Extraordinaire*

*Qui se laisse attirer par un traître Ha-
meçon ;*

*La gloire estoit alors chancelante , incer-
taine.*



*Quelquefois les Césars n'estoient pas les
vainqueurs,*

*Rien n'estoit assuré dans leurs vaines
grandeurs,*

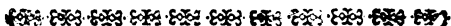
*On les bravoit souvent sur la Terre & sur
l'Onde.*



*Mais la Gloire aujourd'huy ne change
plus de lieu,*

*LOUIS a surpassé tous les Princes du
Monde,*

*La Terre a plusieurs Roys , & n'a qu'un
demy Dieu.*



A MONSIEUR.

SUR SON MARIAGE.

J*Eune Mars, digne Fils du plus grand
Roy du Monde,*

*Qui verrez sous vos Loix un jour la
Terre & l'Onde,*

Et

Et qui suivant les pas de ce fier Conqué-
rant ,

Porterez comme luy bientôt le nom de
Grand ,

C'est avecque raison que le Dieu d'Hy-
menée

Prend soin pendant la Paix de vostre
destinée.

C'est avecque raison que ce Dieu des
Plaisirs

A couronné l'ardeur de vos premiers sou-
pirs ,

Et malgré le Démon qui préside aux al-
larmes ,

A soumis le premier vostre cœur à ses
charmes.

Estant né dans un temps où l'Amour &
la Paix

Régnoient & dans l'Europe , & sur tous
vos Sujets ,

Il semble que le Ciel vous donnant à la
France ,

Nous ait aussi donné l'infailible assu-
rance

De voir tous vos Etats pendant vos heu-
reux jours

Ne songer qu'aux plaisirs , qu'aux jeux ,
& qu'aux amours.

*L'invincible LOUIS ayant par ses
Conquêtes*

*Soumis de l'Occident les plus superbes
Testes,*

*Et ne restant plus rien à vaincre à ce
Héros,*

*Vous n'avez comme luy qu'à jouir du
repos,*

*Qu'à goûter cette Paix qu'au plus fort
de la Guerre*

*Il a voulu donner presque à toute la
Terre.*

*Si son destin estoit de suivre le Dieu
Mars,*

*De prodiguer son sang, d'affronter les
hazards,*

*Et par mille Combats, d'éterniser sa
gloire,*

*Le vôtre est de jouir des fruits de sa vi-
ctoire.*

*S'il estoit né pour vaincre, & pour les
grands travaux,*

*Vous l'êtes pour la Paix, n'ayant aucuns
Rivaux.*

*On sçait bien toutefois que votre ame est
trop fiere*

*Pour ne se plaindre pas de manquer de
matiere,*

Et

*Et que s'il vous estoit permis d'estre ja-
loux*

*D'un Pere que le Ciel a fait plus grand
que vous,*

*Vous plaindriez vostre sort , de voir que
vostre Epée*

*N'ayant point d'Ennemis , ne peut estre
occupée ;*

*Mais sçachez que ce Prince, en exposant
ses jours,*

*Vous a conquis l'Objet de vos chastes
amours.*

*Quoy qu'on ait peu de part aux triomphes
d'un autre ,*

*Il a vaincu pour vous , & sa gloire est la
vostre.*

*S'il a puny l'orgueil de tous ses Ennemis,
Pour vous, comme pour luy, son Bras les a
soumis.*

*S'il a porté ses pas au fond de l'Allemagne,
C'estoit pour vous trouver cette illustre
Compagne ?*

*Et quoy que ce Héros par cent fameux
Combats,*

*Des Rivages du Rhin ait accru ses
Etats ,*

*Les plus pompeux Lauriers qu'il ait mis
à sa teste ,*

N'égalent point l'éclat d'une telle Con-
quête.

*Cette auguste Princesse est le plus digne
Objet*

Sar qui vous eussiez pû former votre projet.

*Son sang apres le vostre est le plus beau
du Monde,*

*Et l'on sçait que sa Race en demy-Dieux
féconde,*

*D'élire les Césars n'a pas droit seulement,
Mais que donnant des Loix à l'Empire
Allemand.*

*Elle a souvent donné des Maîtres à la
Terre,*

Qui portant avec eux la terreur & la
guerre,

Ont rendu leur Maison si chere à l'Univers ,

*Et porté dans leurs mains tant de Sceptres
divers ,*

*Que tous les Potentats redoutant leur
puissance,*

Ont fait gloire d'entrer dedans leur Al-
liance.

*Les Roys mesmes des Lys, vos augustes
Ayeux,*

Connoissant la grandeur d'un Sang si glo-
rieux, Pour

Pour légitime Objet de leurs chastes tendresses.

Déjà dans leur Famille ont choisy des Princesses,

Et l'Amour ne pouvoit , vous rangeant sous ses Loix,

Vous inspirer jamais un plus illustre choix..

Jamais un tel Hymen n'eut les Cieux si propices,

Jamais un tel Hymen n'eut tant d'heureux auspices.

Que peut on souhaiter de plus beau , de plus grand,

Que de voir dans l'Epoux le Fils d'un Conquerant,

Le Fils d'un demy-Dieu dans l'Europe jalouse

Adore & craint le Bras , & de voir dans l'Eponse,

Le vieux sang des Césars, & de cent Souverains,

Qui souvent sous leurs Loix ont vu tous les Humains ?

Si le Destin jaloux ne trompe nostre attente ,

Cet Hymen doit avoir une suite éclatante,

Et nous verrons bien-tost de ce Sang précieux

Sorsir

36 *Extraordinaire*

Sortir quelques Césars & quelques demy-Dieux.

C'est l'intérêt du Ciel, de la France, & du Monde,

De voir cette Union consommée & féconde.

La France & l'Occident en tireront des Roys,

Et le Ciel, des Héros qui soutiendront ses droits.

Cependant, puis qu'enfin tous vos Etats sont calmes,

Et que le Grand LOUIS a moissonné les Palmes

Qui pouvoient couronner vostre Front & vos vœux,

Joignez à ses Lauriers vos Mirthes amoureux.

Joüissez de sa gloire & de sa destinée.

Triomphez avec luy de l'Europe enchaînée.

Si l'un par ses Combats s'en est rendu vainqueur,

L'autre peut à son tour le gagner par douceur,

Il est chez les Héros deux sortes de victoire,

Et deux divers chemins conduisent à la Gloire.

La

du Mercure Galant. 37

*La Paix, comme la Guerre, a ses loix, ses
vertus ;*

*Et si l'une aime à voir des Trônes abatus,
Des Empires en cendre, & des Roys à la
chaîne,*

*L'autre en les relevant n'est pas moins
Souveraine.*

*ViveZ donc en repos auprès du Grand
LOUIS.*

*Ne soyez point jaloux de ses Faits
inouis ,*

*Voſtre deſtin n'eſt pas de conquérir la
Terre ,*

*La Paix a ſes Héros , auſſi bien que la
Guerre,*

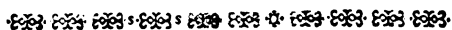
*Et quelque grand que ſoit le nom d'un
Conquérant,*

*Elle vous en pourra donner un auſſi
grand.*

DE BERIGNY , Conſeiller
au Preſidial de Caën.



DES



D E S

TALISMANS.

JE ne doute point , Monsieur , que vous ne receviez beaucoup d'Ecrits curieux touchant les Talismans ; mais parce que vous avez témoigné que l'on desiroit d'estre éclaircy de tout ce qui regarde cette matiere , & que cette diversité me semble moins propre à cela que des Traitez à fonds & méthodiques ; comme j'en ay deux qui ont esté faits depuis environ douze ans seulement, dont l'un porte pour titre, *Les Talismans justifiez* , & l'autre , *La Superstition du Temps* , le premier , par un Auteur anonime , & le dernier par le sçavant P. Placet, Religieux de Prémontré ; j'en ay fait sans facon , & à plume courante , l'Extrait que je vous envoie , où je n'ay rien apporté du mien que le soin de retrancher. Il y a de la honte à estre Plagiaire ; mais je ne me fay pas de delicatelle d'estre Copiste

piste en cette rencontre , s'agissant de l'utilité publique & de vostre satisfaction particuliere. L'honneur en demeure à ces Auteurs , dont l'Extrait pourra faire desirer les Livres entiers qui sont imprimez à Paris en 1668. *les Talismans* chez Pierre de Bresche, & *la Superstition*, qui en est la Réfutation chez la Veuve Gervais Allior.

L'Auteur des *Talismans* justifiez, commence son Discours à la naissance du Monde , & dit que nostre premier Pere au milieu du Paradis terrestre estoit comme un beau Soleil revestu des lumieres de toutes les connoissances qui pouvoient satisfaire son entendement, connoissant parfaitement la nature & les proprieté de toutes choses, le pouvoir des Astres, les influences des Planetes, le mélange des Elémens; que ces lumieres se sont communiquées de Pere en Fils jusques à Noé , & de Noé jusques à Moïse ; qu'après Moïse , les Hommes découvroient seulement quelques ombrages de ces belles Sciences ; que les Caldéens, les Perles, & les Egyptiens , en avoient retenu quelques images, qui commencerent à
s'effacer

s'effacer ; de sorte que ces connoissances , d'universelles devindrent particulieres de quelques Sçavans ; que le Monde s'estant éloigné de plus en plus des premiers Docteurs, il se voit enfin dans une entiere nuit ; que le Diable qui se plait dans les tenebres , a enseigné une Nigromantie pour l'opposer à la Magie Divine ; qu'il a distribué de certains Caractères pour nous ôter l'envie de rechercher les innocens & les véritables , ce qui est cause que si quelqu'un declare que par l'Astronomie celeste il peut cōposer des Sceaux, des Images, des Caractères , & des Figures Planetaires , avec lesquels on peut faire des choses tres-merveilleuses & surprenantes, à mesme temps on l'accuse d'avoir commerce avec le Démon. De là il passe à l'origine des Talismans, nommé à ce sujet entre les anciens Arabes, Almanzor, Messahahla, & Zaël , qu'il dit rapporter des exemples tres-véritables des Talismans ; & entre les anciens Hébreux, Tahel, Dagahel, Tetel , & Salomon, qu'il dit avoir enseigné la façon & la maniere des Talismans ; en suite il rapporte ce
qui

qui est écrit dans quelque Historien à ce sujet , comme d'un Talisman par la vertu duquel il ne pleuvoit jamais dans le Parvis du Temple de Vénus à Cypre ; d'une Figure d'airain représentant un Feu, un Serpent, un Rat d'eau, trouvée sous le Regne de Chilperic, en creusant quelque Fossé de la Ville de Paris, laquelle Figure estant transportée, partie de la Ville fut brûlée, & les Habitans affligez de Serpens & de Rats d'eau ; de plusieurs Statuës à Constantinople, & entr'autres de celle d'un Chevalier , qui servoit de préservatif contre la Peste ; du Palladium de Troye, des Boucliers de Rome , & de plusieurs Dieux tutelaires , & conclud de tout cela , & de ce qu'Albert le Grand, Marcilescin, Paracelse, Roger, Bacon, Arnaud de Villeneuve, & plusieurs autres , ont fait des Traitez tous entiers pour montrer la force des Talismans, qu'il faut qu'ils ayent esté de tout temps en usage. En suite apres avoir discoursu sur l'étimologie du mot, il passe à la definition du Talisman, & dit que ce n'est autre chose que le sceau , la figure, le caractere , & l'ima-
ge

ge d'un Signe celeste, Planete, ou Constellation, faite, imprimée, gravée, ou ciselée sur une Pierre simpaterique, ou sur un Metal correspondant à l'Astre, par un Ouvrier qui ait l'esprit arrêté & attaché à l'ouvrage & à la fin de son ouvrage, sans estre distrait ou dissipé en d'autres pensées étrangères; au jour & heure du Planete, en un lieu fortuné, en un temps beau & serain, & quand il est en la meilleure disposition dans le Ciel qu'il peut estre, afin d'attirer plus fortement les influences; pour un effet dépendant du mesme pouvoir & de la vertu de ses influences; dans toutes lesquelles choses, matiere, forme, ouvrier, condition, fin, effet, & circonstances, l'Autheur soutient que tout est innocent. A cet effet il pose en premier lieu, que les influences des corps supérieurs descendent icy bas; secondement, qu'on les peut attirer abondamment & fortement. Il ne s'arreste que peu à la premiere proposition, comme n'estant point contestée, mais avouée de l'Ecole mesmes, qui s'est renduë ennemie particuliere des Talismans. Pour la seconde proposition, il
avoüe

avouë qu'elle n'est pas si aisée à croire; il se sert pour la prouver, de l'expérience du Miroir ardent, par lequel nous ramassons les rayons solaires, vehicules de ses influences, & les introduisons dans une matiere combustible. D'où il conclud que les Talismans sont naturels en toutes les circonstances qui accompagnent leur composition. Sur la premiere condition qui est de la matiere, il prétend que comme l'action se reçoit selon la disposition du sujet, & que cette meilleure disposition vient de la simpatie qui sçait unir les Homogenes par un lien miraculeux, les Astres doivent agir plus aisément & plus fortement sur les sujets qui leur sont simpatériques & conformes, comme il se voit de l'Etoile Polaire sur le Fer touché de l'Âyman. Il veut que de tous les corps inferieurs il n'y en ait point qui ayent plus de simpatie avec les supérieurs que les Pierres, les Minéraux, & les Métaux, & qu'ils ayent reçu en partage des formes toutes astrales; il le prouve tres-bien des Métaux, & discourt amplement des rapports de leurs qualitez avec celles des Planetes. Sur
la

la seconde condition , qui est de graver les caractères, sceaux, images, ou figures des Planetes, sur les Métaux correspondans à ces mêmes Planetes , ou pour mieux faire encore, de fondre, jeter en moule ou en sable, le Métal fondu , pour estre imprimé , ce qui comprend deux choses ; la premiere , que le Métal soit excité par la graveure ou par la fusion qu'il tient estre meilleure ; la seconde , que la figure y soit marquée ; il prétend donner la raison de ces deux choses. Sur la premiere, que le Métal ainsi excité par un agent extérieur, & sur tout par le feu son ennemy , ses esprits métalliques demandent & attirent plus fortement de l'aide de son Astre pour combattre cet Ennemy ; & qu'aussi les vertus astrales se reçoivent beaucoup mieux quand le sujet est en mouvement, que quand il est sans action ; & quant à la figure, l'Autheur veut que les corps supérieurs aient leurs figures comme les autres choses d'icy-bas ; que la ressemblance fonde la simpatie, non que la figure soit agissante physiquement , mais seulement qu'elle établisse une plus grande simpatie

patie la raison dequoy elle soit au Métal une meilleure disposition pour l'influence du Planete. C'est icy à mon sens l'endroit le plus foible , pour ne pas dire le plus faux, de tous les raisonnemens de cet Autheur, comme vous le verrez par ce qui a esté répondu. Sur la quatrième condition , qui est que l'attraction de l'influence du Planete se fasse à l'heure planetaire ; il ne dit autre chose, sinon que c'est d'autant que comme les Planetes dominant tous les jours une heure à leur tour , leurs influences estant plus fortes à l'heure qu'ils dominant , que nous appellons l'heure planetaire , il est tres convenable que cette attraction se fasse à l'heure du Planete, puis que pour lors il influë plus fortement & plus copieusement. Il tranche aussi la cinquième condition en peu de mots , en disant que l'on veut que l'Ouvrier du Talisman travaille en un beau jour & serain, parce que bien que les influences astrales pénètrent par tout , & que tous les corps les plus opaques leur soient comme du verre, neantmoins l'air & la lumiere leur servant de véhicule & de
passa

passage , comme nous voyons au Soleil, il est plus à propos de commencer son operation en un lieu aëré , & dans un temps serain. Enfin sur la dernière condition , qui est la recollection de l'Ouvrier en soy-mesme, en sorte qu'il ne laisse point aller son esprit en d'autres étrangères pensées , & ne pense qu'à son ouvrage & à son dessein , il avoüe que c'est la plus soupçonneuse condition des Talismans, & qui oblige d'abord les ames scrupuleuses à les condamner ; que neantmoins, si l'on considère que l'entendement de l'Homme se forme des images des choses qu'il connoist par le moyen des fausses ou véritables especes qu'il en a reçues par l'entremise des sens, & qu'il reçoit luy-mesme cette image, étant le principe actif & passif de ces intellections, & que l'Homme peut recevoir & reçoit en effet les influences des Planetes, nous connoissons que s'il s'applique fortement à-la fin & au dessein de son ouvrage , unissant par cette attention son esprit au Planete, il se formera une image de ce mesme Planete , & par cette image qui établit sa ressemblance,

blance, il attirera conjointement avec le Métal, l'influence astrale, tant sur le Métal que sur luy mesme, comme il est nécessaire ; autrement portant sur soy son Talisman , il en pourroit recevoir les impressions aussi-bien que les autres. Par exemple, s'il avoit fait un Talisman pour donner de la terreur , il en recevroit luy-mesme à l'aspect du Talisman ; mais ayant attiré sur soy, aussi-bien que sur le Métal, cette qualité terrifique , il ne fait point d'impression sur son Talisman , & le Talisman n'en fait point sur luy comme sur les autres, qu'il ne se sôt point formez cette image ; & que pour cette raison personne ne se doit entremettre de faire des Talismans , qu'il ne sçache les vrais sceaux, images, figures, ou caracteres de Constellations, autrement il seroit privé de son attente. Remarquez toujours en passant, que cet Auteur raisonne , en suposant une figure veritable de l'Astre, laquelle establit sa ressemblance , & la ressemblance l'attraction de l'influence. D'où s'ensuit que quand on luy répond que les figures qui se gravent sur les Talismans n'ont aucun rapport
aux

aux veritables figures des Astres , toutes les conséquences qu'il tire de cette ressemblance qui n'est point , se trouvent necessairement fausses. Il poursuit & passe à la seconde proposition , qui est l'attention de l'Ouvrier à la fin & au dessein de son opération , dont il rend raison , en disant que se formant ainsi l'image de la qualité qu'il prétend introduire au Talisman, cette image détermine par la même Loy cette influence à se communiquer particulièrement au Talisman, & est précisément & singulierement attirée entre toutes les influences que le Planete peut produire. Surquoy l'Autheur se sert de la comparaison de la Femme , qui imprime dans l'Enfant qu'elle porte en ses flancs, la ressemblance de l'objet par le moyen de l'image qu'elle s'en est formée. Apres avoir ainsi raisonné sur toutes les conditions necessaires à faire les Talismans , cet Autheur se fait une objection , & dit , qu'encore qu'il ne paroisse rien de superstitieux & de surnaturel en leur composition, les effets toutefois que l'on leur attribué estant au dessus du pouvoir de la Nature, sont

sont des motifs assez forts pour les condamner ; qu'on luy accordera bien que les influences des Astres se peuvent attirer fortement & copieusement ; mais qu'attirez sur la Pierre & sur le Métal , elles puissent causer les effets que nous lisons dans les Ecrits des Curieux , c'est ce qui ne se peut aisément concevoir ; car quelle apparence que Saturne fasse trouver les trésors, Jupiter départir les honneurs , & ainsi du reste ? Si le pouvoir des Talismans ne s'étendoit qu'à guérir les maladies , comme les Signes & les Astres dominant icy bas sur diverses parties de nos corps , à sçavoir , le Soleil sur le cœur , Vénus sur les reins, &c. ainsi qu'ont remarqué les Astrologues & les Medecins, on pourroit se persuader facilement que les influences de ces Constellations attirées par l'artifice, guériroient les infirmités aux parties sur lesquelles elles dominant , veu les expériences que l'on a des Simples propres à quelque maladie , cueillis à l'heure du Planete qui a correspondance avec le Simple , ou cueillis à l'heure du Planete ennemy de celuy qui

Q. d'Avril 1680.

C

cause cette maladie ; qu'ainsi l'on peut demeurer d'accord que les influences attirées par les soins & artifices de l'Ouvrier, peuvent guérir & causer diverses maladies , & produire dans les sujets plusieurs mauvaises ou bonnes qualitez , selon la force ou la vertu de l'influence ; mais qu'il n'est pas si facile à concevoir comme ces Astres donnent les honneurs, les victoires, l'amour, & produisent d'autres semblables effets qui dépendent des volontez & libertez des Hommes. Pour résoudre cette objection , l'Autheur confesse que celui qui diroit que les Astres produisent ces merveilleux effets dépendans principalement de nostre liberté , par une fatale nécessité , seroit dans l'erreur ; mais que puis que l'on demeure d'accord que les Astres inclinent nos volontez, sans toutefois les contraindre, en ce sens leurs influences peuvent donner de l'amour, de la crainte, de la terreur , & des honneurs ; que nous sommes composez de quatre humeurs qui produisent en nous plusieurs sortes d'accidens, & que de là dérivent les divers mouvemens de nostre ame ; que
nous

nous connoissons assez tous le jours que nous sommes agitez de nos diverses passions , suivant que l'une de ces humeurs domine. Or il est indubitable que les Planetes & les Astres dominent sur les humeurs , d'où vient que nous appellons les mélancoliques Saturniens , &c. & partant les Astres par cette domination inclinent nos volontez ; que c'est en ce sens qu'il faut entendre que les Talismans donnent des honneurs , de l'amour , &c. qu'estans remplis pour les raisons qui ont esté dites , des influences astrales , ces influences produisent leurs vertus ; que la personne qui les porte sur soy, estant comme le Ciel de cet Astre corporifié, ceux qui les reçoivent, se trouvent agitez de son propre & naturel mouvement, & ce mouvement se rencontrant naturel en la personne qui le reçoit, elle le regarde comme un bien qui luy est propre ; & ainsi tend plustost au sujet d'où il procede , qu'à tous autres. Là-dessus l'Autheur fait l'application de ce raisonnement à ce qui se passe lors qu'un Talisman pour donner de la terreur ou de l'amour , fait l'impression

des influences qu'il a attirées des Astres, concluant qu'en tout cela il n'y a rien de criminel, puis que tous ces effets ne proviennent directement que des humeurs excitées par les influences qui sont envoyées par les Talismans, & reçus dans les sujets par le moyen de ces humeurs; sans qu'il prétende que les Personnes qui reçoivent les vertus des Talismans, ne puissent résister à leur effort; & confessant qu'elles le peuvent sans doute, & que leur victoire en est plus glorieuse, si elles en sont poussées fortement, & qu'elles y résistent. Il finit en assurant que c'est ainsi que l'ont entendu ces Sages sur cette matiere; dit que Salomon estoit trop sage pour laisser des images negromantiques, luy à qui l'on impute un Livre intitulé, *Des Sceaux des Pierres*, dont l'Autheur rapporte plusieurs figures de Talismans, & leurs vertus; dit que le Grand Hermes n'a jamais esté soupçonné de Magie, & que cependant il a laissé dans l'un de ses Livres quinze images de mesme façon; que les Autheurs qu'il a nommez dès le commencement, en ont aussi laissé des

Traitez

Traitez tous entiers ; qu'il ne croit pas qu'ils eussent voulu donner au Public des Leçons superstitieuses, ny aussi qu'ils ayent enseigné ces Leçons curieuses , pour obliger à leur pratique avec empressement, mais pour faire connoître les merveilleux pouvoirs de la Nature ; que pour luy ce n'est point aussi son dessein de donner des aiguillons pour s'employer à cette recherche, qu'il conseille le Chrestien de ne regarder le Talisman que d'un œil tres-indifferent, & comme un divertissement d'esprit. Il exalte en suite le pouvoir de la Croix & du Nom de Jesus, qu'il appelle (avec respect neantmoins) deux divins Talismans ; & pour fin de tout l'ouvrage, il donne la maniere de faire onze Talismans, les uns pour guérir de quelques maux , comme des maux de teste, de la gorge, & du col, &c. & les autres, pour la joye, la beauté & la force du corps , pour acquérir aisément les honneurs , grandeurs & dignitez, pour estre heureux en marchandise, avoir la faveur des Roys, &c.

Voilà l'œconomie de l'Ouvrage de cet Auteur , & les raisons dont il se

fert , que j'ay abregées autant qu'il m'a esté possible , ne m'estant étendu que sur celles où j'ay trouvé qu'il le falloit necessairement pour l'intelligence de ses pensées. Le R. P. Placet qui a répondu , ne suit pas par tout ce mesme ordre , & raisonne beaucoup plus à fonds. Je trancheray aussi le plus succintement que je pourray, ce qui est de plus considerable dans la Réponse. Dès l'entrée il demeure d'accord de la connoissance parfaite & de la science infuse de nostre premier Pere pour le regard de la Science innocente ; mais il dit que celle des Talismans estant diabolique, il est tres-faux qu'elle ait esté inspirée aux Chefs des Humains. Il nie que les Hommes des premiers temps fussent sçavans, comme l'Apologiste le donne à entendre, veu qu'ils n'avoient ny l'évidence ny la certitude, & que la science ne s'acquiert que par l'expérience du passé ; que le premier Homme n'a pû faire part de sa science à ses descendans que tres imparfaitement, n'ayant point d'autre moyen que la parole vocale qui s'évanoüit ; & ses Enfans n'ayant que leur foible mémoire

re

re pour la retenir, outre que leurs inclinations ne se portant qu'au mal, ils ne s'assujétissoient qu'avec peine à écouter les instructions de leur Pere; ce qui paroist en ce que la connoissance de la premiere verité naturelle, qui est l'unité de Dieu, n'a pû se conserver parmy les Hommes deux cens ans apres le Deluge; & que supposé que les premiers Hommes eussent esté plus sçavans, & qu'Adam eust fait passer plusieurs sciences innocentes à ses descendans, il ne s'ensuit pas de là que celle des Talismans luy ait esté inspirée, ny qu'elle se soit communiquée à ses successeurs, veu qu'elle est diabolique; pour preuve dequoy il cite le Livre de la Sagesse, chap. 4. Saint Augustin dans le 24. chapitre du huitième Livre de la Cité de Dieu, & Tertulien au troisième chapitre du Livre de l'Idolâtrie; il rétorque contre l'Apologiste l'autorité du Grand Hermes, qu'il dit déclarer dans Saint Augustin au lieu cy-dessus allegué, que les Figures & les Statuës ont esté inventées des Egyptiens, oublieux de l'honneur & de la Religion divine, qui par un Art magi-

que ont attaché les Démon^s aux Images. Le Lecteur qui en aura le loisir, peut avoir recours à ces passages dans les Livres mesmes , & juger si avec la condamnation de l'idolâtrie l'on y trouve aussi la condamnation des figures Talismaniques , en tant qu'elles ne servent qu'à attirer l'influence des Astres par des causes naturelles. Dans le second Chapitre , le Pere rapporte la definition du Talisman donnée par l'Apologiste ; & avant que d'en examiner les conditions qu'il dit estre suspectives , il cite encor S. Augustin au mesme lieu , où ce Saint Docteur dit que le caractere Talismanique est un Démon lié à une Image par un art contraire à la pieté. Il cite encor Proclus du Livre de la Magie , Psellus , & Averroës, & qu'ils disent que les Hommes contraignent les Démon^s par de certains signes & figures, & que les esprits impurs sont cachez sous les Images , ce que quelques Saints ont contraint les Diab^{les} de confesser, comme il se voit entr'autres dans S. Hierôme en la Vie de S. Hilarion. Il ajoûte qu'il faut avoüer le pacte que les Payens mêmes

mes ont toujours reconnu , puis que Porphire au Livre des Oracles, déclare que les Démons montrent aux Hommes no seulement leurs conversations, mais aussi de quelles choses on les prend , & comme quoy on les lie; quels jours il faut observer , quelle figure il doit y avoir au caractère , qui sont les conditions que requiert l'Apologiste pour faire le Talisman. Il finit ce Chapitre par l'Histoire admirable d'un jeune Gentilhomme , qui le jour de ses Nôces ayant mis sans y penser son Anneau nuptial au doigt d'une Statuë de Venus, le Simulachre plia le doigt , sans que ce jeune Homme pût retirer cet Anneau, ny estre délivré de certaines illusions qui s'en ensuivirent, que par des opérations d'Art magique. Dans le Chapitre suivant , le Pere examine l'intention de l'Apologiste; & nonobstant ses protestations , de condamner les Talismans diaboliques, ne l'excuse que par le défaut de connoissance de la superstition de ses Médailles , disant qu'il s'est trompé le premier , & qu'il a écrit son Livre

C v

dans une intention trop curieuse. Dans le quatrième, il dit que le Palladium de Troye estoit un Simulachre du Démon, & qu'il n'avoit point la vertu de préserver la Ville; & cite fort à propos Saint Augustin, qui montre au premier Livre de la Cité de Dieu, que les Grécs ayant mis à mort les Gardes de cette Pallas, on la pouvoit bien emporter, & que ce n'estoit donc point le Simulachre qui gardoit les Hommes, mais les Hommes qui conservoient l'Idole. Le Pere dans le Chapitre 5. prouve tres-bien que les Dieux tutelaires & les Boucliers Romains n'estoient point des Talismans innocens, & qu'ils n'avoient point le pouvoir de défendre les Villes; & que l'idolâtrie envers les uns & les autres estant évidente, l'on ne peut douter que leur origine ne fust diabolique, & leur progrès superstitieux. Dans le Chapitre sixième, il avouë que la difficulté est plus grande à l'égard des Statuës fatales de Constantinople, veu qu'elles ont esté forgées depuis la naissance du Christianisme,

&c

& que la Foy Chrestienne estoit establie dans toute la Grece , lors que ceux de Constantinople en éprouverent les effets les plus signalez en plusieurs occasions , & entr'autres l'Empereur Theophile , ayant trois Armées ennemies sur les bras , conduites par trois Capitaines revoltez , qui reçurent les mesmes coups qui furent frapez par cet Empereur aux trois testes d'une Statuë de bronze que Jean Patriarche de Constantinople découvrit à ce Prince estre la cause qui luy avoit attiré ce malheur ; surquoy le Pere affirme que la Statuë estoit diabolique aussi bien que toutes les autres , & dit que tous les Autheurs qui rapportent cette Histoire avec quelque différence , conviennent tous de la superstition ; & que Cedrenus , Zonare , & Majole , déclarent que ce Patriarche estoit un grand Sorcier. Pour soutenir son affirmation, le Pere dit que le Démon connoissoit par des causes occultes que deux de ces Chefs de Rebelles seroient ruez , & l'autre blessé ; qu'il se servit de ce Simulachre pour
l'indi

l'indiquer , non que de là il s'ensuive que le sort de la Bataille fut attaché à ce Talisman, mais seulement qu'il estoit le signe de ce qui devoit arriver , soit par le Démon mesme comme Ministre de la Justice Divine , soit par d'autres raisons , pour abuser les Superstitieux, afin de les tromper , comme il arriva en 1453. que les Grecs perdirent leur Empire pour s'estre trop confiez en la vanité des Talismans , nommément au Taureau d'Airain qui estoit dans une grande Place , sur lequel l'Oracle avoit prononcé que lors qu'un puissant Ennemy feroit irruption dans la Ville , les Bourgeois & les Soldats se retirans en cette Place, feroient tourner le dos à leurs Ennemis, & les mettroient en déroute , dont tout le contraire arriva. Dans le Chapitre 7. il combat les propres Talismans de l'Apologiste, pour la cōposition desquels il ordonne de graver pour les maux de tête la figure du Belier avec celle de Mars, qui est un Homme armé avec sa Lance, & de Saturne qui est un Vieillard tenāt une Faux à la main, &c. Pour estre heureux.

reux en marchandise & au jeu, celle de Mercure, pour avoir la faveur des Roys celle du Soleil, qui est un Roy assis dans son Trône, & ainsi des autres, affirmant que c'est une pure idolâtrie d'avoir confiance en ces caracteres; qu'ainsi ce n'est pas sans dessein que l'Apologiste a avancé que les Dieux tutelaires des Nations estoient des Talismans innocens, puis que ceux cy ne sont que des Simulachres dont les Payens faisoient leurs Dieux, & qu'il prévoyoit bien que les siens ne pourroient estre reçeus, s'il ne mettoit les premiers en credit; que cette seule raison suffit pour le convaincre de superstition. Dans le huitieme, sans s'arrester à ce que l'Apologiste a dit touchant la matiere du Talisman, il passe à la seconde condition, qui est la figure; surquoy il oppose deux moyens qui détruisent absolument ce principe; & c'est icy l'endroit que je vous ay cy-devant marqué comme le plus foible & le plus vain de l'Autheur des Talismans justifiez. Le premier de ces moyens est, que les Planetes n'ont point les figures que l'Apologiste grave sur ses
Images.

Images. Le second, que quand les Medailles seroient gravées des véritables ressemblances des Astres , ces figures exterieures ne pourroient donner aucune vertu naturelle aux Talismans. Pour le premier , la figure du Soleil n'est point un Roy assis dans son Trône , ny Mercure tenant en main un Caducée , & ainsi du reste , mais des Simulachres de faux Dieux. Là dessus le Pere cite Arnobe & S. Augustin ; puis pour prevenir ce que l'Apologiste pourroit dire que les Philosophes de toute ancienneté ont attribué ces figures aux Planetes , comme ils ont donné divers noms d'Animaux au Zodiaque , il repond que ces Philosophes estoient Payens , & que d'ailleurs la plûpart n'ont pas crû que les Planetes fussent sous la figure humaine , mais bien qu'ils estoient gouvernez par des Intelligences auxquelles ils ont donné les noms de Jupiter , de Venus , &c. Que pour les figures du Zodiaque , il est croyable , selon Picq de la Mirandole, qu'elles ne sont que des métaphores pour exprimer les differens effets que cause le Soleil lors qu'il se rencontre

contre

contre dans les parties du Ciel. Par exemple , le Signe de l'Ecrivisse tire son nom de ce que ce bel Astre y étant arrivé , recule en arriere , comme fait cet Animal. Le Lyon , à cause de l'extreme chaleur que produit le Soleil quand il est en ce Signe. Celuy du Taureau , parce qu'alors la terre est propre au labourage. La Balance tire son nom de l'égalité des jours & des nuits , & ainsi des autres. Mais que quand ces corps supérieurs auroient les veritables figures qu'on leur assigne, cette ressemblance ne seroit d'aucune importance à la production des effets que l'on attribué aux Talismans , & ne communiqueroit point au Metal une vertu qu'il n'a point de sa nature ; ce qu'il prouve par ce raisonnement , que tout agissant en ce monde par les qualitez premieres ou secondes, ou par sa substance , d'ou viennent les proprieté occultes & simpatiques, les figures des Talismans ne peuvent agir par aucun de ces moyens , estant certain qu'elles n'agissent pas par une chaleur , froideur , dureté , &c. Que d'ailleurs la figure n'est qu'une certaine
situation

scituation & disposition des parties ,
 & un mode de la quantité qu'elle
 configure , laquelle dépendant de la
 matiere qui est purement passive , est
 autant incapable d'action comme la
 figure qui la termine ; & quand bien
 la figure artificielle du Talisman pour-
 roit agir artificiellement , elle ne pour-
 roit produire aucun effet naturel , parce
 que ce seroit au dessus de sa puissance ,
 encore moins agir sur la volonté ,
 pour l'induire à aimer ou haïr. Le
 Pere employe le Chapitre 9. à prou-
 ver que les Gamahez ou figures natu-
 relles , au lieu de servir à la justifica-
 tion des Talismans , prouvent au con-
 traire que leur vertu ne vient point des
 influences astrales , ny de la simpatie ,
 ny de la figure. Ces Gamahez sont
 des figures naturelles formées sans au-
 cun artifice humain , telle qu'estoit l'A-
 gathe du Roy Pyrrhus qui representoit
 Apollon , & les Neuf Muses , une au-
 tre , selon Mayole , à Venise , sur la-
 quelle se voit l'Effigie d'un Homme
 naturellement formée ; à Pise , selon
 Gaffarel , une Pierre où un Hermite est
 dépeint par la seule industrie de la Na-
 ture,

ture , représenté dans un agreable Desert , assis pres d'un Ruisseau , une Cloche à la main , & tel qu'on représente S. Antoine ; enfin plusieurs autres Gamahez que le Pere rapporte apres Albert le Grand , Mayole , & Gaffarel , dont le premier enseigne au Traité 3. des Mineraux , que ces Images sont formées par une abondance extraordinaire d'influences astrales qui sont si puissantes , qu'elles expriment naturellement les caracteres des Animaux sur lesquels elles dominent ; d'où le Pere tire grand avantage , & conclud que ces Gamahez ou Images naturelles devroient estre enrichies des vertus celestes plus que toutes les figures semblables faites par l'industrie des Hommes ; que cependant il ne se trouve point que ces Talismans admirables ayent plus de vertus que les Pierres de leur espece , ny que cette plus grande simpatie les eleve au dessus des qualitez de leur nature. Donc à plus forte raison les Talismans artificiels ne pourront par l'influence des Astres estre enrichis des vertus surprenantes pour la production des effets qu'on

qu'on leur attribué , & par consequent qu'il faut que cette puissance Talismanique ne soit pas naturelle, mais magique. Il prend encore un plus grand avantage de l'opinion de Gaffarel , qui adjoute à cette abondance d'influences astrales sur les Talismans, que si ces figures naturelles qui representent des Serpens , de Scorpions , & des Crapaux , trouvent la nature du lieu propre, & disposée à donner à la Pierre ou à la matiere sur laquelle elles sont , une qualité & nourriture convenable à la Bête dont elles portent l'image , assurément ces figures seront changées en vrais Serpens, Crapaux , & Scorpions vivans ; pour preuve dequoy le mesme Gaffarel rapporte les exemples de deux Crapaux trouvez vivans au milieu des Rochers & des Marbres : d'où le Pere conclud que les Gamahez étant si avantageusement favorisez des influences celestes , qu'il s'en puisse produire des coups vivans , ce qu'aucun Magicien n'a encore pû faire de leurs caracteres, ces figures naturelles devroient avoir incomparablement plus de vertu; & que n'ayant aucune qualité plus considerable

fidérable que les autres sujets de leur espece ; à plus forte raison , si les caracteres Talismaniques ont quelque vertu au dessus des proprietéz de leur matiere ; que cette vertu ne vient point ny des influences des Astres , ny de la simpatie, ny de la figure, mais de l'opération du Diable. Sur la fin du mesme Chapitre , le Pere combat les inductions que Gaffarel tire de la figure dans les exemples de la Pierre Heliotropius qui arreste le sang ; & le Marbre appelé Orphites , qui guérit les morsures des Serpens ; la premiere , qui semble estre tachetée de quelques gouttes de sang ; & le second , qui a quelque ressemblance des Serpens , que le Pere assure ne provenir que de la Nature par un effet de la Providence Divine, pour donner à connoistre par ces signes les proprietéz occultes des Creatures ; & que cela est si veritable , que quand ces Pierres seroient réduites en poudre , elles ne laisseroient pas d'avoir la mesme vertu , quoy que non pas la mesme figure. Il passe en suite legerement sur les Talismans , dont le pouvoir a cessé avec le pacte , qui étoit

étoit limité à un certain temps , & dont si les effets étoient naturels , ils seroient continuez tant que la matiere & la figure seroient en état ; d'où il infere que cette matiere & cette figure n'ayant reçu aucune altération, les esprits qui présidoient à ce Simulachre , se sont retirez au bout d'un certain temps limité par le pacte , comme le Talisman de plomb fondu par un Caliphe d'Egypte , qui chassoit autrefois les Crocodilles , & qui n'a plus ce pouvoir. Il dit enfin un mot des Talismans , qui produisent souvent des effets contraires à leurs figures & aux vertus prétendues symboliques, comme celui qui se voit en Arabie, qui est la figure d'un Scorpion , lequel fait mourir tous les Scorpions & quelques autres semblables qu'il rapporte ; à quoy je croy qu'il y auroit quelque chose à repliquer. Le Chapitre 10. sur la vanité de l'observation du Planete , ne contient qu'un simple renvoy au 5. Livre de la Cité de Dieu, & à deux autres endroits des Ouvrages de Saint Augustin ; & le Pere adjoute , que quand bien ces observations
astrales

astrales ne seroient point mauvaises prises en general , neantmoins celles des Planetes pour faire des Talismans, sont condamnées par la Faculté de Paris. Dans le Chapitre 11. il passe sous silence la cinquième condition , prétendant qu'elle est suffisamment détruite par la précédente , & s'arreste à la dernière , qui est cette recollection d'esprit de l'Ouvrier , qu'il combat & détruit par la fausseté cy - dessus prouvée de la ressemblance des figures des Astres imprimées sur les Talismans , à la véritable figure de ces mêmes Astres. Il détruit aussi l'induction que l'Apologiste tire de la comparaison de la Femme grosse , qui imprime les images des objets sur le corps de son fruit. Le raisonnement dont le Pere se sert en cet endroit, seroit trop long à rapporter entierement. Il suffit de dire qu'il prouve que la Femme engendre son semblable , & que le Sculpteur en cet ouvrage de ses mains, ne fait pas une génération , puis qu'il faut que la génération vienne d'une cause univoque , que le terme produit soit vivant, qu'il soit semblable à son principe;

principe ; ce qui n'est pas entre la Beste gravée & le Sculpteur ; que d'ailleurs l'Enfant dans la matrice est une partie de la Mere , & un mesme corps avec celle qui luy donne la vie ; & quoy qu'après l'infusion de l'ame, les Personnes soient différentes , toutefois les principes de la nourriture , le sang, & les humeurs qui entretiennent la vie animale , procedent d'une mesme source , qui est le corps de la Mere , c'est pourquoy son imagination a plus de facilité d'imprimer les especes sur le corps de son Enfant , que sur le sien propre , pour deux raisons. La premiere, parce que les membres de l'Enfant à naistre , sont à peu pres comme de la cire mole , & ceux de la Mere presque solides & durs comme de l'acier en comparaison. La seconde raison , parce qu'il se fait une plus grande abondance d'humeurs & d'esprits sur l'Enfant dans la matrice que sur les autres parties de la Mere, dont il rend la raison , & conclud que c'est donc par un principe naturel de génération que la Femme imprime les images de sa fantaisie sur le corps de son

son Enfant, ce qui ne se peut seulement penser de la confection des Talismans. Le Chapitre 12. contient la réfutation des Autheurs citez par l'Apologiste. Le Pere prétend prouver par S. Augustin & par Picq de la Mirandole, que Trismegiste, le plus Homme de bien de tous ces Autheurs, étoit neantmoins un insigne Magicien. Il soutient en suite, que le Livre des Sceaux des Pierreries n'est point de Salomon, & que quand il en seroit, l'on sçait assez qu'il avoit perdu l'esprit de Dieu par l'idolâtrie, & que Joseph au 8. Livre des Antiquitez Judaïques, déclare nettement que Salomon étoit adonné à la Magie & aux Sciences qui sont inspirées par le Démon. Le Pere fortifie ce témoignage de Joseph par ceux de S. Gregoire le Grand, & du docte Albert. Il dit que pour ce dernier, il n'y a point d'apparence qu'ayant condamné les caractères de Salomon, il approuve ceux de l'Apologiste, & qu'en effet il n'a jamais avoué que les Dieux tutelaires des Payens, les Boucliers Romains, les Statuës fatales du Palladium de Troye,

Troye , fussent des Talismans innocens. Il demeure d'accord que ce grand Homme dans l'examen des Livres de ceux qui ont écrit des Caractères & des Figures astrales , en refute plusieurs, & en louë quelqu'un, mais avec cette restriction , que si ce Livre contient des conditions superstitieuses inconnuës , il doit estre rejeté ; tellement qu'il a parlé de cette matiere tres-sobrement , & que cependant il ne laisse pas d'estre blâmé par Gerson, d'avoir trop incliné à la superstition en traitant des Caractères, & qu'il est desavoué de tous les Theologiens en ce point. Le Chapitre 13. est de résolutions sur les effets des Talismans , où apres l'objectiō que ces effets sont réels & non fantastiques , le Pere repond, que confiderez en leurs matieres & en leurs figures , ils n'ont aucun effet au dessus de leur nature , c'est à dire qu'un Talisman de cuivre n'a point d'autres proprietez que le cuivre mesmes ; mais parce qu'ils sont les signes d'un pacte avec le Démon ; que de ces effets merveilleux operez par le Démon en veuë de ces Simulacres , est
venue

venue l'idolatrie & la défense que Dieu a faite de faire des caracteres ny aucune representation des choses du Ciel ; ce qui estant posé, la resolution pour les effets des Talismans, consiste à sçavoir ce que peut le Démon, & comment il produit les choses extraordinaires en consequence du pacte fait avec le Magicien ; en suite dequoy il traite cette Question par la science naturelle qui est demeurée au Démon apres sa chute, au moyen de laquelle il a connoissance de toutes les vertus favorables, & de toutes les qualitez nuisibles des choses naturelles ; n'ignore point ce qui peut émouvoir les passions, & incliner les affections, & appliquant les actifs aux passifs, peut mettre en effet tout ce qui est faisable par les Loix de la Nature. Le 14. Chapitre est des figures saintes & profanes des anciens Hébreux, & de celles qui sont encore aujourd'huy dans le Christianisme. Il commence ce Chapitre par la suspicion que l'on doit avoir de Tahel, Ragahel, & Tetel, Autheurs qui ne sont point avouéz de ceux de leur Nation, & qu'ils n'ayent esté de ceux dont

L. d'Avril 1680.

D

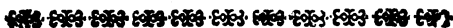
parle Elias Levita, qui faisoient des caracteres abominables, en tuant un Homme le premier nay de sa Famille; & que quand mesmes ils auroient fait leurs figures Talismaniques d'une maniere moins noire & execrable, elle ne seroit pas pour cela moins superstitieuse. Il ajoute, que parmy les Israélites il y avoit des Figures qui avoient des pouvoirs merveilleux; mais qu'elles étoient de deux façons, des divines inspirées de Dieu, & des magiques composées par l'instinct du Démon; des Téphins divins & diaboliques. Parmy les premiers, il met ceux de la privation desquels Osée menace les Israélites, & le Serpent d'airain dressé par Moïse dans le Desert; réfute l'objection des Libertins, qui veulent que ce ne fust qu'un Talisman naturel, par la raison qu'il estoit directement opposé aux regles des Talismans. Parmy les Téphins mauvais, il met les Idoles que Michas fit fondre, que Philon Juif dit avoir esté trois Statuës de jeunes Garçons, trois de jeunes Veaux, avec les figures d'un Lion, d'un Aigle, d'un Dragon, & d'une Colombe; que la Colombe décou-

vroit

voit la fidelité ou infidelité des Femmes ; les Statuës des Garçons avertiffoient les Parens du bien ou du mal que faisoient les Enfans, &c. Les Simulacres de Laban & le Veau d'or que le Grand Prestre Aaron fit fondre à l'instance des Israélites , & le Simulachre que Jeroboam fit forger en Samarie, sont aussi mis par le Pere au nombre des mauvais Térapins. Il parle en suite de plusieurs Images qui sont encore aujourd' huy en vénération aux Chrestiens, & qui sont miraculeuses, comme celle qui se voit à Rome sur le Mouchoir de Sainte Véronique ; un Portrait de N. Seigneur envoyé par luy-même au Roy Abagarus, selon de graves Autheurs citez par Baronius ; un Crucifix fait par Nicodeme, approuvé par le septième Synode ; l'Image de N. Dame de Liesse ; à quoy il ajoute les caracteres & les expressions de l'Image de Jesus Christ en l'ame des Fielles, qui sont quelquefois si vives , qu'elles rejallissent au dehors & sur les corps ; par exemple, les Stigmates en S. François & en Sainte Catherine de Sienne ; & les figures de la Croix & autres Inf-

trumens de la Passion, au cœur de Sainte Catherine de Montefalco. Enfin répétant les belles paroles de l'Apologifte touchant les deux divins Talismans, la Croix & le Nom de Jesus dont il le louë, il s'en sert pour prouver d'autant plus que les Talismans des Magiciens sont inutiles ; & apres quelques beaux traits tirez des Peres , en rapporte deux pris de l'Histoire Ecclesiastique, l'un de Theophile Evêque d'Alexandrie, qui muni du Signe de la Croix, & par l'invocation du Nom de Jesus , chassa un Esprit malin renfermé dans une Statuë Talismanique ; & l'autre, de S. Procope , qui en renversa trente par les memes armes. Le surplus du Livre , & la conclusion de l'Autheur, ne fournissent pas de matiere à cet Extrait, que je voudrois avoir pû faire plus court.

Voicy ce que j'ay reçu d'Explications sur les Enigmes proposées dans le Mercure de Mars. Vous vous souviendrez, s'il vous plaist, qu'elles avoient esté faites sur l'Ecriture & la Pluye.



A MADAME
LA DAUPHINE.
SONNET.

I.

L A Plume , le Papier , le Pinceau ,
l'Ecriture ,
*Ne pourront jamais peindre à la Poste-
rité*
La prudence , l'esprit , les graces , la
beauté ,
Dont vous sçent en naissant partager la
Nature.


*Pour en venir à bout , ma Muse à la tor-
ture ,*
*Après avoir longtemps vainement mé-
dité ,*
Vient s'accuser icy de sa témérité ,
D'avoir osé tenter d'en faire la peinture.


*L'Histoire qui travaille à ne point ou-
blier ,*

Ce que de vous par tout elle entend pu-
blier ,

A peine ébauchera ce Portrait magni-
fique.


Mais , Princesse , LOUIS apres ses
grands Exploits ,

De vous pour son DAUPHIN faisant un
juste choix ,

Luy seul nous tiendra lieu d'un long Pa-
négyrique.

DE LA COULDRÉ, de Caën.

II.

IL n'est point de dangers que mon amour
n'essuye ,

Pour convaincre Philis de ma fidélité.

En tous lieux , en tout temps , Automne,
Hyver , Eté ,

Pour elle avec plaisir je m'expose à la
Pluye.

Les Reclus de S. Leu d'Amiens.

III.

Pourquoy tous ces Esprits sublimes
S'épuiser pour chercher des rimes ?
Pour

Pourquoy l'Orateur déclamer ?

Pourquoy dis-je, vouloir charmer

Les Auditeurs de leurs beaux styles ?

Leurs travaux au Public deviendroient
inutiles ;

Et leurs ingénieux efforts

Demeurant sans forme & sans corps,

Seroient de peu de prix à la Race fu-
ture ,

Sans le secours de l'Ecriture.

HUGO DE GOURNAY.

IV.

DEs qu'une Enigme, Iris, paroist de-
vant vos yeux,

Vostre esprit aussitost en connoist la na-
ture ,

Et je ne doute pas que du dernier Mer-
cure

Vous n'ayez deviné les deux.



Pour moy je vous diray , sans que je me
consume

A chercher avec soin leur sens mysté-
rieux ,

Qu'on voit l'une tomber des Cieux,

Quand l'autre est au bout de ma plume.

D iij



*Mais de peur que l'expression
Ne vous paroisse trop obscure,
Des Enigmes en question,
L'une est la Pluye, & l'autre l'Ecriture.
DE GRAMMONT, de Richelieu.*

V.

S*ur l'Enigme du Mois je ne sçanrois
manquer ;
Et si l'on veut me le permettre,
Je vay sur le champ l'expliquer,
Car on la trouve à chaque lettre.
LE CLERC DE BUSSY.*

VI.

D*ans ce Mois où Dame Nature
Prend une nouvelle figure,
Ce n'est pas Phébus seul qui luy rend ses
attraits ,
La Pluye a part à ce mystere ;
Et si le Ciel par là n'humectoit nos gué-
rets ,
Dame Nature auroit grand peine à
plaire.
LE P. LA TOURNELLE.*

VII.

VII.

DAphné dont vous estes charmée,
 Est, dites-vous, fort enrûmée,
 Et ne fait rien qu'éternuer.
 Je jure par sa belle bouche,
 Que son mal fortement me touche.
 Dites luy, s'il vous plaist, sans rien di-
 minuer,
 Qu'à chaque fois qu'elle étornuë,
 Je fais pour elle autant de vœux
 Que formeroient de mots d'Ecriture
 menuë
 En deux mille ans cinq Bœufs diligens &
 nerveux,
 Avec le Soc d'une Charruë.

VIGNIER, de Richelieu.

VIII.

LE beau temps plaist toujours,
 On aime les beaux jours;
 Et les Bergers & les Bergeres
 Dans leurs propres ajustemens,
 Font leurs delices les plus cheres
 De ménager ces doux momens:
 Mais voicy ce qui les ennuye,

D V

*Et qui leur semble rigoureux ?
C'est quand leurs desseins amoureux
Sont déconcertez par la Pluye.*

HUGO DE GOURNAY.

IX.

A Greable & charmant Mercure,
Faites, si vous pouvez, lecture
De vos deux Enigmes du Mois.
Comme j'en écrivois les Vers au coin d'un
Bois,
Par une subite aventure,
La Pluye en a sur l'heure effacé l'Ecri-
ture.

Les Reclus de S. Leu d'Amiens.

X.

JE laisse aux Ecrivains fameux
A juger sainemens de l'Enigme nou-
velle,
Et je croy que l'Authheur doit tout espérer
d'eux,
Car l'Ecriture en est tres belle.

FREDINIE, de Pontoise.

XI.

XI.

DAphnis disoit à sa Philis,
Ma Chere, tirons-nous, il est temps que
l'on fuye,
Non pas qu'avec vous il m'ennuye,
Mais pour vous conserver vos vestemens
jolis ,
Je les trouve si beaux , si bien faits , si
polis ,
Que je crains que le Ciel plus noir que de
la fuye ,
Et cette Enigme que je lis,
Ne nous donnent enfin une soudaine
Pluye.

RAULT, de Roüen.

XII.

POur vous peindre au naturel
Ce que d'un Hyver cruel
A souffert de nos Champs la brillante
parure ,
Il faut avoir recours, Iris, à l'Ecriture,
Car la riante verdure
Ne laisse rien voir de tel.

LE P. DE LA TOURNELLE.

XIII.

XIII.

D' temps que Iupiter transformoit sa
figure ,

Pour jouir en secret de ses tendres
amours ,

S'il se fût avisé d'inventer l'Ecriture,

Elle eut esté souvent pour luy d'un grand
secours.

Au lieu de se servir de son pouvoir su-
prême ,

Vne Lettre adressée aux Belles qu'il
aimoit ,

Leur eut appris l'ardeur extrême

Du feu divin qui l'enflâmoit.

Mercuré auroit esté le Messager fi-
delle

Qui leur eut pû porter cette aimable nou-
velle ,

Et sans employer l'or , Danaé dans sa
Tour

Eust sçeu de Iupiter la violente amour ,

Qu'elle eust récompensé peut-estre

Par un doux & tendre retour.

L'apparence en est forte, & qui connoist la
Cour,

S'apperçoit assez chaque jour

Par

*Par mille rendez-vous que fait prendre
une Lettre,
Qu'où pénétra la Pluye, un Billet y pé-
netre.*

LA LORRAINE, qui n'est
plus Espagnolette.

XIV.

Q*ue cette Enigme, Iris, a de charmes
pour moy !*

Si vous voulez sçavoir pourquoi,

Econtez ce que je vay dire.

*Lors que j'ay le bonheur de vous voir en
ces lieux,*

*Mes soupirs, ma langue, & mes yeux,
Vous peignent de mon cœur l'agréable
martyre ;*

*Mais dès que la beauté des Champs
Vous attire tous les Printemps,*

Et que par une Loy trop dure

Je me vois obligé de rester à Cassis,

Que deviendrois-je, belle Iris,

Sans le secours de l'Ecriture ?

DALMAS, Conseiller du Roy, à
Cassis en Provence.

XV.

X V.

UN Amant qui posté la nuit en senti-
nelle ,
Est moüillé d'importance, attendant qu'on
l'appelle
Pour voir le cher Objet qui le tient sous
ses Loix ,
Par luy-mesme comprend l'Enigme de ce
Mois ;
Car dés le moment qu'il s'effuye,
Il peut crier à haute voix.
Voila le triste état où m'a réduit la
Pluye.

Les Nouveaux Académiciens
de Beauvais.

X V I.

PHilis , pour deviner l'Enigme du
Mercure ,
Il ne faut pas tant de façon.
Faites-en seulement une simple lecture,
Arrestez-vous à l'Ecriture ,
Et sans chercher plus loin , vous en avez
le nom.

Les mesmes.

SUR



SUR LES QUESTIONS
du dernier Extraordinaire.

I. QUESTION.

LEs deux Amans que vous proposez , Monsieur , semblent également malheureux , puis que tous deux perdent l'esperance , qui est la nourriture de l'amour. Neantmoins celui qui voit tous les jours sa Maîtresse dont il est hay , me paroist le plus à plaindre , parce que la froideur continuelle qu'elle a pour luy redouble à tous momens son supplice , au lieu que l'autre est quelquefois soulagé dans ses peines par la douceur de sçavoir qu'il possède le cœur de sa Belle. Si la distance des lieux ne luy permet pas d'en esperer un bien plus solide , comme il peut s'entretenir avec elle par les effets secrets de la sympathie , & que l'effort de l'imagination la luy rend par tout presente , il ne doit se plaindre que de la rigueur de la Destinée qui les
separe

sépare , quand l'amour les a unis ; mais celui qui est hay , est blessé à tous momens par la presence de la Personne, semblable à cet infortuné de la Fable, dont la soif est irritée par les eaux qui sont aupres de luy , sans qu'il en puisse estre soulagé. Les maux presens sont toûjours les plus sensibles, & l'on peut plus aisément éloigner ceux qui ne se presentent que dans nostre idée.

II. QUESTION.

J'Ay appris par une longue expérience , que l'on peut aimer sans estre aimé , & que l'amour consiste plus dans nostre imagination que dans le concours des volontez. Ainsi je ne doute point qu'on n'aime souvent avec une tres-forte passion, quoy qu'on ne puisse réüssir à se faire aimer. La raison est, que nos amitez estant imparfaites, n'ont presque jamais pour objet que l'amour propre , & que quand nous prenons de l'attachement pour quelque Belle, c'est moins dans la veuë de rendre justice à son merite , que dans le dessein de nous satisfaire. En effet, nous
aimons

aimons quelquefois avec passion des choses inanimées , qui sont incapables de répondre à nos desirs , & il semble que ce soit assez pour aimer une chose que nous désirons , de la posséder sans qu'il soit besoin qu'elle nous possède elle même. Neantmoins si l'on considère l'amour de la même manière que les Philosophes, qui disent qu'il est une alienation & un transport dans l'Objet qu'on aime , il faut qu'il se fasse un retour du même cœur qui est aimé dans celui qui s'est uny à luy. Les chaînes qui attachent les Amans , les doivent lier aussi étroitement l'un que l'autre ; & elles seroient imparfaites , si les nœuds n'en estoient pas égaux.

III. QUESTION.

L'On a toujours proposé l'absence comme un remède souverain pour diminuer insensiblement un amour qui a établi son empire dans un cœur ; neantmoins cette maxime n'est pas infallible, & l'on reconnoît quelquefois que l'éloignement efface les défauts qui nous rebutoient lors qu'ils estoient présents

presens à nos yeux. Nous soupirons souvent pour un bien que nous ne pouvons posséder qu'avec de très-grandes peines ; au lieu que nous négligeons un Objet qui est proche de nous , & dont la conquête nous est facile. Combien s'en trouve-t-il qui méprisent les merveilles qui sont dans leur País , pour en chercher de moins estimables dans des Climats étrangers ? Il en est de même de ceux qui se distinguent par leurs belles actions , ou par leurs ouvrages. Jamais on ne leur accorde chez eux la justice qu'on leur rend ailleurs , & au lieu de les admirer , l'on combat toujours leur réputation par ce qui est en eux de plus foible. Disons donc que l'absence d'une Maîtresse , d'une Femme , ou de toute autre Personne avec qui nous avons eu quelque correspondance d'amitié , nous la fait désirer davantage. La mort même qui est une absence éternelle, nous inspire une nouvelle estime pour ceux dont pendant leur vie nous avons à peine examiné le mérite.

IV. QUESTION.

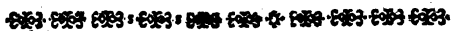
Ceux qui sont attachez aux plaisirs corporels, mettront leur principale satisfaction dans le toucher, le goust, ou l'odorat ; mais ceux qui considerent les sens extérieurs par rapport à l'ame , estimeront davantage la veüe & l'oüye. Ces deux facultez sont si excellentes , que nous n'en pouvons rien dire qui reponde à la dignité du sujet. Elles sont les fenestres de l'ame , & ce n'est que par leur moyen que les Sciences luy sont communiquées, & qu'elle peut se former les idées de toutes les choses spirituelles & corporelles. La vie de l'Homme n'est qu'une langueur & une misere continuelle, quand il est privé de l'un ou de l'autre de ces organes, qui contribuent d'un commun accord à sa satisfaction ; de telle maniere qu'il a de la peine à reconnoître lequel des deux a l'avantage dans le combat qu'ils ont pour se rendre utiles & agreables à son esprit. Neantmoins la plûpart donnent le prix à l'œil , à cause de sa grande vivacité , de la structure

Et une merveilleuse de ses parties , & de la matiere subtile dont elles sont composées. Sa figure represente celle du Soleil ou des Astres , qui sont les yeux de la nuit. Il semble mesme que tout l'esprit de l'Homme est dans les yeux , ou du moins ce sont des Miroirs qui font connoistre les vertus & ses vices. C'est par leur moyen que l'ame conçoit tous les objets , & que l'amour qui domine sur tout le monde , s'insinuë jusques dans le fond des cœurs. L'expérience nous apprend aussi tous les jours que les choses que l'on a veües font plus d'impression dans l'esprit que celles qui passent par les oreilles; & s'il est plus fâcheux d'entendre que de voir une chose qui nous déplaist, il est aussi plus doux de voir une chose agreable , que d'en entendre le recit , parce que les yeux de l'esprit se portent plus volontiers aux objets de la veüe , qu'à ceux de l'oüye, qui ne sont qu'un son qui se dissipe dans l'air. C'est pour ce sujet que les Juges ont plus d'égard à un seul Témoin qui parle suivant la foy de ses yeux, qu'à dix autres qui ne sont fondez

dez' que sur celle de leurs oreilles , ou sur le raport d'autrui. Toutefois il me semble, nonobstant tous ces avantages de la veüe, que l'oüye en a d'autres qui emportent la Balance. Si la veüe est quelquefois l'interprete des cœurs par les signes que l'amour fait comprendre aux seuls Amans , on peut dire que l'oüye est le langage ordinaire des esprits , par le moyen duquel ils s'instruisent les uns les autres dans les Sciences les plus relevées. Cette seule faculté est capable de recevoir les divines révélations ; autrement la Foy est sans mérite, lors qu'elle veut appeller à son secours les yeux de l'esprit ou du corps. Adjoûtons que nous ne sommes pas moins charmez par les oreilles dans les Concerts de Musique , & lors que nous entendons de beaux discours, que par les plus beaux objets qui se présentent à nos yeux. Dans les spectacles agreables , les oreilles ont la principale occupation ; & l'action de l'Orateur que nous voyons , ne scauroit nous émouvoir, lors que l'éloignement nous empesche de l'entendre. Nous remarquons aussi que la veüe des
plus

plus rares beautez est imparfaite , & que nous en devons suspendre nostre jugement , jusqu'à ce que nous les ayons entendues, parce qu'elles ne sont quelquefois que des Statuës inanimées; & au contraire , ne sommes nous pas enlevez sans resistance , quand nous entendons chanter agreablement celle dont la venë n'avoit causé qu'une legere atteinte dans nôtre cœur ;

BOICERVOISE, de Beauvais.



*D E L A S Y M P A T H I E ,
& de l'Antipathie
des Corps.*

QUoy qu'il n'y ait rien de plus commun chez les Auteurs que les noms de Sympathie , & d'Antipathie , cependant il n'y a rien , dont la cause nous soit moins connue. La definition qu'on nous en donne, n'explique ny leur nature , ny leurs effets. On dit que la Sympathie est une convenance mutuelle , que certains Corps ont les uns avec les autres,

autres, & l'Antipathie une contrariété reciproque de ces mêmes Corps ; mais on ne dit point ce que c'est que cette convenance , & cette contrariété , ny comment elles produisent les effets qu'on leur attribué. C'est donc en vain qu'on nous apporte pour raison de la Sympathie & de l'Antipathie, ce rapport, & cette contrariété prétendue. Il faudroit qu'on nous en donnast une idée claire, & distincte , & qu'on nous apprist de quelle façon l'un & l'autre agit. Mais comme la Philosophie de l'Ecole n'a rien qui puisse nous éclaircir sur cette matiere , consultons quelques sçavans Hommes de ce siècle , & méditons sérieusement avec eux sur les différens effets de la Sympathie , & de l'Antipathie, dans les sujets où elles se trouvent.

Un des effets les plus surprenans de la Sympathie, & l'Antipathie, est qu'en voyant deux Personnes inconnues, on ressent aussitôt pour elles des passions différentes, de l'amour pour l'une, & de l'aversion pour l'autre. Il seroit difficile de rendre raison de ces divers sentimens , si l'on ne s'attachoit particulie-
rement

rement à connoître la maniere dont les objets agissent sur les organes de la veüe, & des autres sens, comment cette action passe au cerveau, & de là au cœur, & de quelle façon l'impression que les objets font sur le cœur, se communique à l'ame.

Il n'y a point de Corps, dont il ne sorte continuellement une quantité de petites parties insensibles, lesquelles se trouvant emportées vers la rétine, la frappent d'une certaine maniere, & impriment un certain mouvement aux esprits qui y sont contenus. Cette agitation se continuë jusqu'au cerveau, & donne à l'ame une idée de l'objet. L'ame pousse en mesme temps les esprits vers le cœur, & y fait une telle ou telle impression, suivant que l'idée est agreable, ou fâcheuse. Cette impression retournant ensuite vers l'ame, cause des sentimens d'amour ou d'aversion.

S'il arrive donc que les particules insensibles, ou les esprits qui découlent des yeux, de la bouche, du visage, & des autres parties du corps d'une Personne, remuent doucement la rétine, le

le mouvement se communique aussitôt au cerveau , & represente à l'ame une idée agreable de l'Objet ; l'ame determine en mesme temps les esprits à couler en abondance vers le cœur , & à y faire une impression , qui retournant vers elle , inspire de l'amour.

S'il se trouve au contraire que ces particules agitent rudement la rétine, l'idée que l'ame reçoit de l'objet , est desagreable ; & les esprits, qu'elle pousse dans ce moment vers le cœur, y font une impression fâcheuse , qui se communiquant ensuite à elle , fait que l'on a de l'aversion pour cette Personne.

Comme les organes de la vue ne sont pas disposez de la mesme maniere dans toutes sortes de Personnes , l'impression que les objets font dessus est diferente. C'est ce qui fait qu'une même Personne est agreable à quelques-uns , & insupportable aux autres. Quand les esprits qui partent de ses yeux, & de son visage, sont mûs & figurez d'une maniere à remuer doucement les nerfs optiques, ils font naître de l'amour pour elle ; mais ils causent de

L. d'Avril 1680.

E

l'aversion lors que leur figure & leur mouvement n'ont aucun raport avec la structure de ces nerfs.

S'il se rencontre quelquefois une mesme disposition d'organes dans deux Personnes , & que les esprits qui émanent de toutes deux , frappent les nerfs optiques d'une maniere conforme à leur structure , elles conçoivent de l'amour l'une pour l'autre , lequel ne cesse , que lors que la disposition des organes change , ou que les esprits qui découlent de leurs corps ne sont plus mûs ny figurez, comme ils étoient auparavant. Elles ont aussi de l'aversion l'une pour l'autre , quand la structure des nerfs est diferente , & que les esprits qui sortent de leurs yeux , &c. sont d'une nature contraire à la disposition des organes.

On pourroit expliquer à peu pres de la même sorte la Sympathie, & l'Antipathie , qui se trouve dans les Animaux , en attribuant à l'ame sensitive les mesmes fonctions , qu'à la raisonnable dans les Hommes.

Nous ne remarquons pas moins
d'effets

d'effets de la Sympathie & de l'Antipathie dans les Plantes , que dans les Animaux. On a de tout temps admiré l'amour des Palmes , & l'inimitié de la Vigne & du Chou.

Quoiqu'il y ait que les Palmes femelles ont besoin d'approcher pour les mâles , qu'elles sont languissantes & steriles , quand elles en sont éloignées , & ne poussent des fleurs & des fruits que lors qu'on les en approche. Elles se lient , & s'entrelassent pour lors si fortement les unes dans les autres, qu'on diroit qu'elles s'embrasseroient , de la maniere du monde la plus tendre. Cet effet est d'autant plus surprenant , que les Palmes femelles deviennent fécondes presque en mesme temps , qu'elles sont approchées des mâles ; mais elles perdent bien - tost leurs fleurs , & leurs fruits, quand on les en éloigne.

Quoy que cet effet surprenne beaucoup , & qu'il paroisse mesme difficile à expliquer , cependant il est aisé de connoître comment il se fait. Quelques Naturalistes ont observé que les Palmes femelles avoient peu de suc,

& que les mâles en ont une grande quantité , parce que leurs pores sont plus ouverts , & en plus grand nombre , que ceux des femelles , & qu'ils tirent par conséquent davantage de suc & de nourriture de la terre. Ainsi il ne faut pas s'étonner si les Palmes femelles , qui sont toujours languissantes & steriles , quand'elles sont éloignées des mâles, deviennent florissantes & fécondes , lors qu'on les en approche , parce qu'elles en tirent du suc en abondance , car les mâles en ont tant , qu'il en émane continuellement une infinité de particules , lesquelles rencontrant dans les femelles des pores de leur même figure , y entrent en même temps , & les rendent fécondes ; mais leurs fleurs se fanent , & leurs fruits tombent bien tost , quand on les écartes des mâles , parce qu'elles n'en tirent plus de suc & de nourriture , & qu'elles n'en ont point assez d'elles-mêmes pour les entretenir.

Pour ce qui est de l'inimitié que l'on remarque entre la Vigne , & le Chou , c'est un pur effet de la diversité de leurs pores , & de la figure différente des corpuscules

puscules qui en sortent ; car les atomes qui partent du Chou , estant figurez d'une autre façon que ceux qui sont dans la Vigne , ne scauroient s'insinuer dans les pores de cette Plante sans en changer la disposition ; de sorte que le suc de la terre , qui se cribloit au travers , ne passe plus si pur ny si conforme à la nature de la Plante qu'il passoit auparavant , ce qui fait qu'elle se flétrit , & se desseche peu de temps apres.

Les Animaux & les Plantes ne sont pas seules à ressentir les effets de la Sympathie & de l'Antipathie ; les Pierres , & les Métaux n'y sont pas moins sujets. Nous voyons que l'Aiman attire le Fer , & que le Theame-des le repousse ; que le Vif argent s'amalgame avec l'Or , & ne peut s'unir avec le Cuivre.

Quoy qu'il soit difficile d'expliquer la maniere dont l'Aiman attire le Fer , il est certain neantmoins que cette attraction ne se fait que parce que leurs pores sont disposez à peu pres d'une mesme façon , & que les corpuscules

qui découlent de l'Aiman, quoy qu'ils soient plus petits que ceux du Fer, sont pourtant figurez de la mesme sorte. L'on tire souvent aussi du Fer des Mines d'Aiman, & l'on fait aisément de l'Acier de cette Pierre. Toutesfois on pourroit croire que les atomes qui partent de l'Aiman, rencontrent dans le Fer des pores de leur mesme figure, y entrent aussitost, & agitent si violemment ceux de ce métal, qu'ils les poussent dehors avec force, & que ces atomes, qui sortent en abondance du Fer & se meuvent vers l'Aiman, l'entraînent avec eux, & l'approchent de cette Pierre.

Si le Theamedes repousse le Fer, c'est que la disposition de leurs pores est différente, & que les particules qui émanent sans cesse du Theamedes, sont d'une figure opposée à la structure des pores du Fer; car ces petits corps trouvant de la résistance dans les pores du Fer, & ne pouvant y entrer quelque violence qu'ils fassent, ces petits corps, dis-je, le repoussent & l'écartent.

Il arrive de mesme que le Vifargent s'unit avec l'Or , parce qu'il y trouve des pores conformes à la figure de ses parties ; mais il ne peut s'unir avec le Cuivre , parce que les pores ne sont pas disposez d'une m'aniere à recevoir les parties de ce Mineral.

Il seroit inutile de rapporter davantage d'exemples de la Sympathie , & de l'Antipathie. Il est aisé par ce que je viens de dire, de connoistre leur nature , & d'expliquer leurs effets. La Sympathie n'est donc autre chose qu'une certaine proportion ou conformité , qui se trouve dans la structure des parties , & dans la figure des atomes qui sortent de deux corps. L'Antipathie au contraire est une disproportion de la structure de leurs parties, & une disposition différente des corpuscules qui en découlent.

LE PHILOSOPHE INCONNU,
de Contances.



L'EPERVIER, ET LE ROSSIGNOL.

F A B L E.

DAns l'épaisseur d'un Bocage,
Un Epervier généreux,
D'un Rossignol amoureux,
Ecoutoit le doux ramage,
Lors qu'un Oyseau de passage
Vint l'enlever à ses yeux.
A cet objet odieux,
L'Epervier tout furieux
Vole, & fond comme un orage,
Sur l'Oyseau fier & sauvage,
Et délivre de sa rage
Le Rossignol malheureux.
Vous m'avez sauvé la vie,
Cette grace est infinie,
Luy dit ce petit flatteur;
Mais, mon cher Libérateur,
J'ay de la reconnoissance,
Et par mon obeïssance,

Vous

Vous jugerez de mon cœur.
J'ay pitié de la langueur
De l'Innocent misérable,
Luy répondit l'Epervier,
Et je ne puis l'oublier
Dans le malheur qui l'accable ;
Mais au lieu de secourir
Un Ingrat lâche & coupable,
Je pourrois luy voir souffrir
Le mal le plus effroyable,
Et m'en faire un doux plaisir,
Sa perte m'est agreable.

Après ces mots , il se tut.
Certain Oyseleur parut,
Qui de glüets pour les prendre
Couvrit le bord d'un Ruisseau,
Et puis derriere un Ormeau
Aussitost il s'alla rendre.
Un pauvre petit Moineau
Ne pouvant plus se defendre
D'aller boire de cette eau,
Fut pris, & se fit entendre
Par des cris forts & perçans.
L'Epervier à ces accens
S'agite, vole, & s'avance.
Vers le piege dangereux,
Dans la noble impatience

E V

De sauver un Malheureux.

Mais il se sent pris luy mesme,

Et dans sa douleur extrême

Il voit chanter pres de luy

Celuy qu'il vient de soustraire

Aux mains d'un rude Adversaire,

Et dont il s'est fait l'appuy.

Quoy, dit-il d'un ton severe,

Tu te ris de ma misere,

Traistre, & tu me dois le jour?

Mais l'Oyselleur de retour,

Luy fait changer de langage,

Et le met dans une Cage.

L'Epervier prudent & sage,

Qui n'attendoit que la mort,

Croit joür d'un heureux sort,

Dans celuy de l'Esclavage.

En suite il vient à penser

Qu'il peut sans beaucoup de peine

Couper le Bois qui le gesne,

Le défaire, ou l'enfoncer.

Dé la Cage, en cette veüe,

Tous les Bastons il remüe,

Et fait tant par ses efforts,

Qu'il en oste un de sa place.

Aussitost par cet espace

Il fuit, & vole dehors.

L'ingrati

*L'ingratitude cruelle
 Du Rossignol infidelle,
 Qui de l'eclat de sa voix
 Fait résonner tout le Bois,
 A la vengeance l'appelle.
 Il l'atteint, & d'un coup d'aîle
 Le renversant tout froissé?
 Qui l'auroit jamais pensé,
 Dit-il, Ame criminelle?
 En quoy t'avois-je offensé?
 Le Rossignol qui chancelle,
 Interdit, triste, & confus,
 Luy répond, Je n'en puis plus,
 Pardonnez moy je vous prie;
 Et si jamais je m'oublie,
 Et par tout je ne publie
 Vôt're courage & vos faits,
 Ne me pardonnez jamais.
 L'Epervier a quelque envie
 De luy redonner la vie,
 Quand il songe à la douceur
 De sa voix incomparable;
 Mais aussitost la noirceur
 De son crime épouvantable,
 Change ce premier dessein,
 Il devient inexorable;
 Et d'une cruelle main*

Déchirant

108 *Extraordinaire*
Déchirant ce Misérable ;
Jamais, dit-il, des Ingrats
Le repentir n'est sincere ;
Indignes de la lumiere,
Ils méritent le trépas,
Et négliger le supplice
De leur infidelité,
C'est faire une lâcheté,
Donner cours à la malice,
Et commettre une injustice
Par un excès de bonté.

SEGUINIERE-POIGNANT.

*Je m'acquie de la promesse que jervons
ay faite dās ma Lettre du dernier Mois,
de vous envoyer les deux autres Faces
du Palais de Madrid, dōt vous avez dé a
veu la premiere, qui est celle de l'entrée.
Voicy une Venē du même Palais du costé
qui regarde la Casa del Campo. Si vous
avez envie de connoître cette Càsa del
Campo , je vous diray que c'est comme
une Maison de Campagne, où est la Mé-
nagerie du Roy. Elle est fort décheuē de-
puis qu'on a basty El Buen - Retiro,
mais on auroit pū en faire un tres-
beau Lieu avec fort peu de dépense,
parce que les Arbres y viennent
fort*





fort bien. Il y en a d'assez beaux autour d'un grand Estang, & dans le Iardin. Ce Iardin a pour principal ornement une Statue de Bronze, où le Roy Philippe IV. est assez bien représenté à cheval.



*SI L'AMOUR DIMINVE
plûtost par les rigueurs d'une
Belle, que par les faveurs.*

QUelle Question , Monsieur , & qu'il seroit d'une dangereuse consequence que le Mercure s'accoutumast à en proposer de pareilles ? Quoy ! vous apprenez aux Belles qu'il y a lieu de douter si les Amans qu'elles favorisent, aiment plus que les Amans méprisez ? Quand il seroit vray que la chose püst estre mise en balance, seroit-ce une verité bonne à dire ? Oüy , je veux qu'il soit plus aisé d'aimer, & qu'on aime plus fortement apres des rigueurs qu'apres des faveurs ; ce sont des misteres que le Mercure Galant ne doit jamais réveler. Où les secrets de l'Amour seront-ils en sûreté, si ce n'est dans

dans le Mercure ? Si les Belles estoient une fois persuadées que les rigueurs fortifient la tendresse, jugez un peu quel usage elles feroient de cette maxime. Empêchons-les, autant qu'il se pourra, de prendre goust à cette maniere de se faire aimer. Il y va trop de l'interest commun de tous les Amans; mais il n'est pas necessaire de leur déguiser la verité. Il n'y a rien de plus souverain que les faveurs pour entretenir l'amour, rien de plus infailible pour le faire finir que les rigueurs. Quel Amant maltraité ? Ce n'est qu'un Captif involontaire. Sa raison épie toujours le moment de mettre le cœur en liberté, & on peut dire que la moitié de ces Amans n'aime point. Toutes les rigueurs de la Belle sont autant d'armes qu'elle fournit contre elle-mesme; car si l'Amant maltraité fait son devoir, il n'y en a pas une qu'il ne doive mettre à profit, & employer utilement pour sa guerison. Et se peut-il qu'il n'y ait enfin quelques rigueurs qui produisent l'effet qu'on leur demande ? Se peut-il que le cœur aspire toujours à estre deli

delivré de sa captivité, que la raison y travaille toujours, & que cela n'arrive jamais ? De plus, un Amant maltraité est un calomniateur perpetuel du mérite de sa Maîtresse. Il tâche sans cesse de l'affoiblir à ses yeux. Il ne veut pas connoître ce que vaut un bien qu'il ne sçauroit posséder. Il se le figure d'un prix beaucoup moindre qu'il n'est, pour se vanger, & se consoler en mesme temps de ce qu'il en est privé. Jugez, Monsieur, s'il y a bien des Personnes qui puissent soutenir cette espece de critique ; & avoir toujours beaucoup de mérite, malgré les efforts qu'on fait pour se le cacher. Mais quand cela pourroit estre, voyez un peu quel plaisir pour une Belle, que de sçavoir que son Amant luy oste de sa beauté autant qu'il peut, & qu'elle n'a pas la moindre irrégularité de traits, qu'il n'étudie exactement, & qu'il ne tâche à se faire valoir à luy-mesme ? Jetez les yeux au contraire sur un Amant aimé. Tout aime en luy, & sa raison & son cœur. Il aime & veut aimer. Il est vray que les passions sont d'ordinaire independantes de la volonté ; mais celles

celles de ce caractère sont sujettes à ne durer pas, & quand la volonté aide un peu aux passions à se soutenir, tout n'en va que mieux. Toutes les faveurs que reçoivent les Amans, leur justifient l'engagement où ils sont entrez. L'intérêt de leur tendresse, & même si vous me permettez de le dire, celui d'un peu de vanité qui se mêle presque toujours à cette tendresse, fait qu'ils ne cherchent qu'à relever le prix de ce qu'ils possèdent, & une Belle peut se flater qu'elle est encor plus belle dans l'imagination d'un Amant aimé, qu'elle ne l'est en elle-même. Que me répondra-t-on à tout cela ? Que l'amour cesse dès qu'il ne desire plus ? N'ayons pas une si mauvaise opinion de l'amour. Croyons qu'il est assez sage pour jouir avec plaisir de ce qu'il a désiré, plutôt que de le croire assez fou pour désirer toujours ce qu'il n'obtiendrait jamais.



DE LA PIERRE PHILOSOPHALE.

LA Pierre Philosophale , ou Medecine Universelle, ne se peut apprendre par la lecture des Livres , d'autant que les Autheurs affectent de cacher le principal de la Science par des discours inventez qui ne s'expliquent pas comme des Enigmes ; mais la conquête de cette Toison d'or est aisée à faire avec un peu d'adresse & de raisonnement.

Pour y parvenir , il faut considerer que toutes choses proviennent d'une mesme matiere , puis que l'on voit par la resolution & décomposition de tous les corps mixtes, qu'ils sont formez des mesmes corps simples, qui par la diversité de leur assemblage , donnent des qualitez différentes à tout ce qu'ils produisent.

Cette matiere peut estre dans son origine un esprit celeste , universel,
aërien,

aërien, ou autre chose, comme il plaira à un chacun d'en avoir l'idée ; mais présupposé que ce soit un esprit , il faut qu'il soit revêtu d'un corps pour estre capable de generation. Aussi voit-on qu'un esprit seul est toujours volatil, & fugitif à la moindre chaleur. Cependant il est nécessaire que la matiere de laquelle toutes choses sont engendrées ait un corps qui soit en puissance de donner la vie sensitive, vegetative, & minérale. Il faut donc que cet esprit se corporifie en quelque lieu, & ce ne peut estre que dans les entrailles de la Mere universelle, qui est la terre, d'où l'on voit que toutes choses ont leur naissance.

De quelque maniere que ce soit, la matiere que l'on doit considerer comme semence generale, soit qu'on l'appelle principe, premiere matiere, seconde, prochaine, ou élémentée, est dans la terre, de laquelle les premiers animaux & vegetaux ont esté formez; car encor que la plûpart se multiplient par leur semence, suivant l'ordre establi par l'Autheur de la Nature, l'on ne peut douter qu'ils n'ayent eu un commencement

mencement , & l'on voit dans les Deserts, où l'on n'a rien porté ny planté, que ceux qui s'y trouvent & qui ne peuvent avoir esté engendrez que de la semence generale , sont composés des mesmes parties que ceux qui sont engendrez par des semences particulieres ; & à l'égard des Métaux qui ne connoissent ny masles, ny femelles, ny peres, ny enfans , ils sont aussi formez de la mesme matiere, parce qu'elle leur tient toujous lieu de semence speciale & particuliere.

Cette semence generale qui donne la vie à toutes choses, leur donne aussi diverses qualitez & vertus , pour pouvoir reparer les defauts particuliers des corps mixtes. Par consequent elle est en puissance toute seule, de reparer generalement tous les defauts qui se trouvent dans ces corps pour les rétablir.

Lors qu'elle s'est determinée à la production de quelque espece , il n'en revient pas une semblable ny du Ciel, ny des Elémens des Peripatéticiens dans la mesme terre, car l'on n'y trouve plus apres que du sel nitre qui se renouvelle de temps en temps par les pluyes,

pluyes , comme l'on peut sçavoir de ceux qui le tirent pour faire le Salpestre. Aussi ne faut-il esperer de la trouver que dans de certaines terres où elle demeure sans agir , & sans se determiner, soit par défaut de chaleur, soit par quelque autre raison ; & c'est là d'où l'Auteur de ce Mémoire , la peut tirer & faire voir, sentir , toucher , goûter, & diviser en trois corps simples , trespurs , sans mélange d'aucuns esprits corrosifs ou acides.

Puis que cette semence generale tient lieu de semence particuliere aux Métaux, elle sert de semence à l'or qui en est le chef ; & comme l'or est le meilleur ouvrage que la Nature puisse produire, il s'ensuit que c'est par l'or ou par sa semence , que la Pierre Philosophale doit estre faite. Il faut voir si elle se peut faire avec l'or.

L'on peut extraire l'esprit de l'or en matiere liquide , d'autant que tous les corps manifestent le contraire de ce qu'ils sont dans leur interieur, de sorte que l'or estant dur & sec à l'extérieur, il est mol dans l'interieur, au contraire du miel qui est dur & sec dans son interieur.

rière. L'on peut aussi extraire le soufre ou teinture de l'or ; mais après la séparation des esprits qui le tirent, il demeure sec & partant inutile , puis qu'il ne se fait dans la Nature aucune génération, liaison parfaite, ny accroissement par les matieres dures & seches ; & quant au sel de l'or, il ne se peut tirer, parce que l'on ne tire le sel que des cendres des corps brulez , & comme le corps de l'or est, incombustible, l'on ne doit pas dire qu'il prend feu. Ce sont le sel armoniac & l'esprit de nitre que l'on y joint qui prennent feu , & qui par leur violente separation font écarter & non brûler l'or, car l'on peut faire voir quelques morceaux du corps de l'or d'une semblable combustion, & partant l'extraction de ses trois principes pour en faire le grand œuvre par leur réunion, est très mal imaginée.

Quelques-uns pensent faire la destruction radicale de l'or par des esprits corrosifs ou acides qui le reduisent en eau, ou en matiere huileuse & visqueuse ; mais ce n'est que le réduire en menues parties qui sont toujours dures & seches comme son soufre , après
la

la séparation des esprits & des sels que l'on y joint , & partant c'est un abus de le prendre pour potable , puis qu'il est indigestible , qu'on le rend comme on le prend , & que c'est un fardeau plutôt qu'un soulagement pour l'estomac. Aussi comme il est le corps le plus fort, & le plus fixe qui soit au monde, & qu'un foible ne détruit pas un plus fort , il s'ensuit qu'il ne peut estre détruit que par sa semence , ou par son esprit liquide , apres que cette semence & cet esprit auront acquis par l'art plus de force & de vertu, que l'or n'en a pû acquerir de la Nature. Mais cet or détruit n'est pas comparable à la Pierre Philosophale, car l'or est un corps particulier qui n'est pas sans défauts, puis que le froid qui le saisit avant sa maturité, le fait congeler en matiere dure & seche de couleur jaune, qui n'est qu'une couleur moyenne entre la rouge & la blanche , & qu'il apporte du lieu de sa naissance des terrestrèitez qui sont inséparables de son corps , qui rompent la simetrie de ses principes, & l'extension de sa vertu , laquelle demeure extrémement bornée; & partant de quel.
que

que façon que l'on tourne l'or , on en peut faire seulement quelques ouvrages particuliers à cause de son esprit liquide, mais nō la Pierre Philosophale.

C'est donc avec la semence de l'or que ce grand ouvrage se doit faire ; & pour y bien réüssir , il faut seulement netoyer cette semence de toutes sortes d'impuretez , faire une juste proportion de ses trois parties suivant le poids de la Nature , & par une chaleur naturelle qui luy soit convenable , la tenir toujours en liquéfaction jusqu'à ce qu'elle ait acquis la dernière couleur semblable à celle du Rubis , car c'est dans la liquéfaction que sa vertu augmente infiniment. Pour les autres couleurs que l'on doit voir pendant l'opération , les Personnes de bon sens en pourront juger par la puissance de la semence, ainsi que l'on juge de ce que toutes les semences particulières peuvent faire voir dans leur accroissement.

Lors que nostre semence est dans sa perfection , ses trois parties ou corps simples , qui simbolisent avec les trois parties essentielles de tous les corps mixtes,

mixtes, de quelque nature qu'ils soient, parce que tout vient d'une mesme Mere qui est naturelle à tous se joignent & s'unissent ensemble inséparablement. Par ce moyen, les trois parties essentielles du corps humain, qui sont l'humide radical, la chaleur naturelle, ou le soulfhre qui est dans le sang, & le sel qui conserve le corps de corruption, sont augmentées & renforcées, ce qui fait que le corps reprend une grande vigueur, & qu'il est en estat de chasser tout ce qui luy peut nuire ; & ainsi l'on peut dire qu'une vieille Personne rajeunit, & qu'elle peut vivre sans incommodité jusqu'à ce qu'il plaise au Createur qui limite la vie, de vouloir réunir l'ame à son principe.

Comme les Métaux imparfaits, soit par un défaut de chaleur, soit par un mélange d'impuretez, ne peuvent parvenir dans la terre à la forme de l'or, encor qu'ils soient composez des mesmes principes ; nostre semence qui domine puissamment sur tous les corps, fait de ces Métaux, & mesme de l'or, une veritable dissolution ; laquelle ne se peut faire que par la conjonction
inséparable

inséparable du dissolvant avec le corps dissout. Par ce moyen, l'or servira si l'on veut de fermentation, encor que ce ne soit pas la Philosophique; car les Métaux estant tous de l'or en puissance, n'ont besoin que d'estre purifiez & cuits, & c'est ce qui se peut facilement, estant liquéfié par cette voye naturelle. Il ne se faut donc pas figurer des monstres à dompter pour les transmutations, puis que l'on voit qu'il ne s'agit que d'aider la Nature, & de suplée par l'art à sa foiblesse.

Si l'on a quelque chose à proposer à l'Auteur de ce Memoire, on n'aura qu'à l'envoyer au Sieur Blagear, Imprimeur du Mercure, qui aura soin de le faire rendre.



*RESPONSE AUX CINQ
premieres Questions du dernier
Extruordinaire.*

SI je sçavois bien mon Cyrus ou
ma Clélie par cœur; je pourrois ré-
Q. d'Avril. 1680 F

pondre juste à la premiere Question proposée dans vostre dernier Extraordinaire, car elle y est traitée dans les regles, & je diray là-dessus mille belles choses qui ne seront peut-estre pas oubliées par les autres; mais à ce defaut je vais employer le peu de bon sens que Dieu m'a donné, pour voir s'il se rencontrera avec celuy de Monsieur de Scudery, ou de ceux qui ne feront que le transcrire.

Si un Amant qui voit sa Maîtresse dont il est hay, est moins à plaindre que celuy qui s'en connoissant aimé, n'a aucune esperance de la voir jamais.

LA présence & la sensibilité de l'Objet aimé, sont les deux plaisirs essentiels de l'Amour. Tout le reste n'est qu'accessoire, & tel que sont en Hyver les beaux jours, ou les broüillards en Eté; mais il est encor à décider, lequel de ces deux biens, ou la sensibilité, ou la présence, est le principal, afin d'y joindre l'autre comme
accessoire

accessoire. Si pourtant on ne considère que le but de l'amour, qui est de se faire aimer; celui des deux Amans proposez, qui est éloigné, ayant eu le bonheur d'arriver au cœur de sa Maîtresse, aura dequoy se consoler & se glorifier dans son exil; au lieu que l'Amant hay & présent n'a rien par où adoucir sa mauvaise fortune; & comme la haine qu'on a pour luy, est une haine confirmée & insurmontable; il est sans doute plus à plaindre que le premier, puis que la présence de sa Maîtresse ne fait qu'apesantir les chaînes, qu'il est seul à les porter, & qu'au contraire l'autre peut par un commerce spirituel & empressé, entretenir sa passion, & en quelque lieu que l'entraîne son exil, se flater qu'il n'y sera jamais seul, puis qu'il aura toujours les vœux & le cœur de sa Maîtresse.

*Nam si abest quod amat, presto simul-
lacra tamen sunt
Illius, & nomen dulce observatur ab
auris.*

*Si on peut aimer fortement sans
estre aimé.*

Bien que la nourriture de l'amour soit l'amour mesme, on a veu pourtant des Amans qui n'ont jamais gousté de cette nourriture, & qui cependant ont méprisé tous les autres régales pour celuy-là. Ce sont des Amans de prédestination & de reprobation tout ensemble, à qui la tendresse de cœur a esté donnée en ce monde, comme la Pierre à Sisyphes, & les Cruches percées aux Danaïdes, en l'autre. Ils ne s'apperçoivent point de l'excès de leurs peines, ou s'ils s'en aperçoivent, ils ne le pénètrent pas tel qu'il est, parce que leur tempérament les portant à l'amour, ils ne considèrent point de quelle nature est cet amour, & pourveu qu'ils accomplissent leur destinée, & suivent ce tempérament, ils ne s'embarassent point du choix qu'ils font, ny du succès qu'ils y trouvent. Ils aiment uniquement pour aimer, comme l'on voit les Joüeurs de profession, qui apres avoir joué tres-
grand

grand jeu, se satisfont sur leur déroute à jouer avec des Laquais, ou avec des Ecoliers. Enfin le plaisir de l'amour est d'aimer, & l'on est plus heureux par la passion que l'on a, que par celle que l'on donne.

Amador fui, mas nunca fui amado.

Si l'absence est incapable d'augmenter la passion.

L'Amour est un desir du bien que nous ne possedons pas ; & l'absence n'est autre chose que la privation de ce mesme bien, il est aisé de conclure que l'absence augmente le desir, & par conséquent l'amour. Mais tout est finy dans l'Homme, & encor plus dans l'Homme amoureux; & quelque soin que celui-cy prenne de tracer & de retracer à son esprit l'image de sa Maîtresse, il en est comme de ceux qui s'embarquent sur une Riviere. Les objets se diminuent peu à peu, & enfin s'effacent tout-à-fait, plus ou moins viste, & selon le courant de l'eau, ou la diligence

des Rameurs. Ils se souviennent bien de l'endroit d'où ils sont partis, mais ils n'en remarquent aucunes traces : & les belles & nouvelles choses qui s'offrent à leurs yeux, détruisent tout ce qui les occupoit quand ils se sont embarquez. De même l'Amant absent conserve pendant quelque temps une vive idée de l'Objet aimé. Il la conserve même aux despens de son propre repos, & à la honte de tout ce qui s'offre pour détruire cette chere idée; mais enfin comme ce qui fait la lumière est la présence du Soleil, la présence de l'Objet aimé fait aussi l'amour; & comme la privation de la lumière cause la nuit, qui est pour ainsi dire la destruction du jour, la privation aussi de l'Objet aimé cause par nécessité la destruction de l'amour.

*Sed mora iuta brevis, lentescunt tem-
pore cura,
Vanescitque absens, & novum intrat
amor.*

Lequel des cinq Sens contribué le plus à la satisfaction de l'Homme.

CE que l'Aveugle né de l'Evangile, & tous les autres à qui le Messie rendit la vie dans la Palestine, disent devant & après leur guérison, décide hautement cette Question, & nous convainc que des cinq Sens, celui de la vue contribué le plus à la satisfaction de l'Homme. En effet, quand un Homme est mort naturellement, ne dit-on pas qu'il a perdu la lumière; L'Enfer n'est-il pas appelé un séjour de ténèbres? Qu'est-ce que les Cachots, sinon une abdication du jour? Et dans l'étroite observance des Deüils en France, ne se condamne-t-on pas à des Chambres ténébreuses & à des couleurs lugubres, pour faire voir que les yeux qui sont les premiers appréhenseurs & les véhicules de la joye, ne doivent plus s'accoutumer qu'à des objets tristes & funestes. Les yeux sont l'assaisonnement & le principe des plaisirs, puis qu'Oedipe ne trou-

va point de plus rude punition à ses crimes, que de se priver de la veuë; ny Junon n'en ordonna point de plus sensible à Sirefias, pour la gageure qu'il luy avoit fait perdre contre Jupiter. L'Ecriture Sainte ne connoist point de plus grande perte que celle de la lumiere, puis que sans elle on ne peut diriger ses pas, ny faire la diférence du bon & du beau. Elle ne propose mesme dans le Paradis qu'une lumiere perpétuelle & inalterable, & ne donne d'autre nom aux Prédestinez, que celui d'Enfans de lumiere. Si donc la lumiere est faite pour les yeux seuls, il s'ensuit qu'ils contribuënt le plus à la satisfaction de l'Homme. *Et qui ambulat in tenebris, nescit quo vadat: Dum lucem habetis credite in lucem, ut filij lucis sitis.*

De l'Origine de la Danse.

LA Danse est aussi ancienne que le Monde; elle a pris naissance avec l'amour, le plus ancien des Dieux; & c'est du branle des Cieux & de leur harmonie, que cet Art a tiré son origine.

origine. Rhea fut la premiere qui se plût à cet exercice. Elle l'enseigna aux Corybantes , & sauva par là la vie à Jupiter , que son Pere Saturne vouloit devorer. Mais sans donner aveuglement dans la Fable, disons que la Danse est aussi ancienne que l'usage du Vin. Ce qui se faisoit aux Festes de Bachus, les Orgyes , les Bachanales se commençoient & finissoient par la Danse. Elle peut mesme devoir son origine aux Combats , témoin la Pyrrhique qui se faisoit avec des armes ; & la maniere de combattre des Ethiopiens, qui ne combattoient jamais qu'en dansant & en sautant, pour étonner leurs Ennemis. Une marque de son ancienneté est le premier culte que les Indiens rendirent au Soleil par la Danse à son lever & à son coucher , & ils l'ont adoré aussitôt qu'ils l'ont connu. Les Saliens ou Prestres de Mars, dont le seul employ estoit à Rome de sauter & de danser avec des Boucliers par les Ruës , n'ont emprunté leurs ceremonies que d'Orphée & de Musée, tres- anciens Poëtes & Musiciens, lesquels ne croyoient pas qu'il y eust

de saints Myſteres ſans la Muſique & la Danſe. Mais je perſiſte malgré toutes ces allégations , à en attribuer l'origine à l'uſage du Vin. Cette liqueur qui ſurprenoit le cerveau de ceux qui en abuſoient, les mettoit bientôt hors de garde ; & pour aider à cette vapeur étrangere , ou pour la diſſiper , ils faiſoient des pas & des Poſtures que l'on a depuis reduites en art & en pratique. Lucien a fait un Dialogue de la Danſe, pour en montrer l'origine & l'utilité ; mais quelques loüanges qu'il luy donne , & quelque bien qu'elle produiſe , elle n'effacera jamais les maux qu'elle a faits en la perſonne de S. Jean Baptiſte, & le Sage l'a condamnée trop hautement , pour en croire à toutes les belles paroles de ce Rhéteur. *Cum ſalutatrice affiduum ſis : nec audias illam , ne forte potius in efficaciam illius.*

P. LA TOURNELLE,
de Lyon.

DE

DE LA
SYMPATHIE.

JE ne puis souffrir qu'on outrage
plus longtemps l'Amour , & que
ceux mesme qui en reçoivent des gra-
ces & des douceurs toutes singulieres,
l'accusent de caprice, de bizarrerie, &
l'appellent encor aveugle. Qu'ils font
peu de reflexion sur ce qu'ils disent !
Cet Enfant me faisoit compassion ces
derniers jours. Il se plaignoit à moy
du peu de reconnoissance que les
Hommes ont pour ses faveurs. Helas,
me disoit il , ils me condamnent les
Ingrats , de ce que je me déguise en
mille différentes manieres , moy qui
ne le fais que pour me conformer à la
conjuncture de leurs affaires. Ils m'ap-
pellent tous aveugle , parce que pour
penser plus profondement à ce que je
puis faire pour eux , j'ay continuelle-
ment un voile abbatu sur ma veüe.
Ces plaintes me semblerent fort rai-
sonnables;

sonnables ; mais de toutes les raisons, celle cy me parut la plus invincible , lors qu'il adjouâta que ce bandeau étoit encor pour le dispenser de se crever les yeux, & pour fortifier son imagination. Est-il rien de plus commode que cet expedient qu'il employe également pour nous faire du bien , & pour éviter de se faire du mal ? Je vous en prens à témoins , heureux Amans. Y a-t-il apparence dans le parfait assortiment qu'il fait de vos belles ames, qu'il soit aveugle comme on le prétend , & que l'union des cœurs qui ont entr'eux un veritable rapport , soit un effet du hazard ? Il examine ce petit Dieu , quand il veut assortir deux belles ames , la disposition des Personnes. Il compare les humeurs, il en pese le temperament , & cherche ce secret rapport de qualitez que trouvent toujours en elles les Personnes qui s'aiment ; & lors qu'il a bien connu le tout , prenant le soin de les faire connoître l'un à l'autre par les costez qui les rendent plus conformes , il remet apres à la Sympathie , pour former entr'eux une chaîne aussi forte qu'elle
trouve

trouve de sujet de la rendre belle & agreable.

C'est à ce seul raport de qualitez, cōme au veritable principe de la Sympathie, que nous devons attribuer tous ses admirables effets ; car nous éprouvons tous les jours que par une loy de la Nature , chaque chose a de soy un panchant à ce qui luy est ou convenant, ou semblable. Nous voyons par cette inclination naturelle une flâme en attirer un autre, le feu s'élancer à la naphte, l'éponge attirer l'eau , & le fer s'approcher de l'aymant. Tous les effets ont la mesme cause , quoy qu'ils soient diferemment compris , & particulièrement cette vertu attractive de l'aymant paroist cōme incomprehensible. Neanmoins l'ignorance dont les derniers Philosophes qui ont écrit , ont accusé les Anciens, parce qu'ils ne pouvoient parler plus pertinemment du mistere de la Sympathie , que de l'attribuer à certains principes de mouvemens, dont ils avoüoient que les causes n'estoient pas faciles à connoistre ; cette ignorance , dis - je , est icy à préférer à tous les sçavans éclaircissements qu'ils en ont voulu

voulu donner , & qui seroient estimez d'autant moins clairs , que l'ignorance qu'ils condamnent en parle plus clairement qu'eux ; & pour expliquer nettement la chose, suivons le principe que nous fournit la Nature. Il n'est rien de plus naturel à se persuader que chaque corps a autour de soy l'air qui luy est le plus conforme, & le plus semblable en ses qualitez, & cet air sympathique est cette cause occulte des plus admirables effets de la Sympathie. Cet air conforme au sujet qu'il environne , n'est pas innové pour soutenir seulement mon sentiment. Il nous est assez sensible auprès des lieux aquatiques, & ombragez où il fait ce frais agreable que nous recherchons avec tant d'empressement dans les chaleurs ; mais nous le pouvons plus facilement connoître parmy les fleurs, & les choses odoriferantes où on le distingue sensiblement. Cet air agreable qu'exale par exemple, la Tubéreuse, est tout autre que celuy du Girofle ; car de croire que ces odeurs se font par un continuel écoulement de petites parties du corps odorifiant, c'est s'abuser. Nostre imagination peut-elle

elle former une idée qui nous fasse connoître comme tant de petites parties peuvent écouler d'un corps déjà de soy fort petit , sans qu'il soit réduit au neant ou du moins fort altéré ? N'est-il pas plus facile de concevoir que cette Tubereuse , ou ce Girofle , forme de certaines petites parties de telles figures tirées également & de la terre & de l'air , desquelles seules résultent toutes leurs qualitez , que de semblables petits corps se rencontrent encor en l'air, qu'ils s'arrestent aupres de cette fleur comme aupres de leurs semblables , & que s'attirant ensuite les uns les autres , ils composent comme un petit tourbillon qui dans l'espace qu'il occupe , peut faire sentir cette qualité singuliere qu'emporte avec soy la seule figure de ses parties ? Car comme un coup d'Épée nous cause une douleur différente de celle que nous fait sentir la piqueture d'une Epingle, & que nous sommes autrement émus par le son d'une Trompette de guerre, que par le son d'un Flajolet , & autrement par la douce harmonie d'un Luth , ces petits corps de même, selon
les

les diferens mouvemens que leur donnent leurs figures , nous affectent différemment ; & parce que ceux qui composent le Girofle sont roides & pointus , ils nous piquent plus fortement que ceux de la Rose qui estant moins piquans & plus flexibles , agissent plus mollement. Cette difference de qualitez de nos petits corps , & l'accord qui se trouve quelquefois dans cette différence, sont ces causes peu connues de cette vertu attractive de l'aimant & du fer , dont les anciens Philosophes ne parloient qu'obscurément, pour ne pas donner ouverture aux beaux secrets qu'ils tiroient de cette connoissance. C'est ce veritable Anneau de Platon , cette Chaîne d'or si chantée par Homere , & cette Philosophie cachée parmy les plus difficiles secrets de la Nature. En effet , les plus hautes découvertes que nous pouvons faire dans la Nature , le grand œuvre même ne se peut achever que par l'heureuse rencontre de certaines qualitez accordantes, desquels résulteroient inmanquablement tous ces prodiges de la Nature , dont nous ne con-

noissons

noïssons quasi que la possibilité d'estre.
Mais examinons ce qui nous est sensible, & nous trouverez quelque éclaircissement pour ce qui ne nous l'est pas. Comme nous ne pouvons donc disconvenir de cet air Sympathique qui se remarque autour de chaque corps, il faut penser que les petites parties qui environnent le fer s'ôt. toutes crochuées & dentelées, & celles de l'aymant, longues & flexibles. Ces figures ne sont pas imaginaires. La rouille nous le fait assez souvent remarquer sur le fer, & les effets de l'eau ferrée qu'on employe contre la dissenterie, & les douleurs du ventre & de la rate, nous le témoignent assez, puis que la vertu la plus naturelle de cette eau est d'ouvrir & d'esslargir les pores, pour dissiper les opilations. La suite nous persuadera de celles que j'attribuë à l'aymant. Lors donc que l'aymant & le fer ainsi composez sont mis dans une distance proportionnée pour se communiquer les petits corps de leur tourbillon, dont ils sont le veritable centre chacune de ces petites parties se meslent facilement, à cause du raport qui se trouve en quelque

que façon en elles , car celles de l'aymant qui sont longues & flexibles, s'entrelassent dans les petits creux & dans les petites dents de celles du fer qui les entraîneroient d'abord , si le grand nombre de celles de l'aymant qui s'acrochent à une grande partie du fer , n'y résistoient fortement , & par leur quantité ne l'obligeoient à suivre leur mouvement , & ainsi elles s'unifient tellement les unes aux autres que ne faisant plus qu'un tourbillon , elles contraignent ces deux corps à se joindre pour en estre également le centre. Aussi ne faut-il pas douter que le fer n'agisse autant sur l'aymant , que l'aymant paroist agir sur le fer. Cette inclination de l'aymant qui retient le fer de pancher toujours vers un costé particulier , nous persuade assez de cette égale force du fer & de l'aymant ; car comme il ne se peut que ce ne soient de petites parties de l'aymant qui obligent le fer de pancher ainsi il faut nécessairement qu'elles ayent esté attirées par celles du fer, dont elles ne peuvent encor se débarasser , & qui conservant toujours leur mouvement naturel , le

com

communiquent en quelque façon au fer ; car il est constant que cette vertu si admirée en l'ayant d'avoir deux Poles opposées convenans à ceux du Ciel , n'est qu'un pur effet de la figure & du mouvement de ces petites parties, qui étant languettes, comme nous l'avons remarqué , & plus grosses à un bout qu'à un autre , ne peuvent avoir un mouvement direct, entrelassées comme elles sont avec celles du fer , mais comme de trépidation qui ne tend ny directement en haut , ny directement en bas ; mais conservant un certain milieu entre ces deux mouvemens, l'on peut dire qu'il tend plus naturellement à rouler de biais, qui est le véritable effet de l'aiguille aimantée ; car si vous le remarquez , elle ne perd sa vertu & ne peut plus marquer le Pôle, que quand elle se trouve dans une élévation plus haute que ne peut aller la sienne , puis que ce n'est que par accident qu'elle le fait, n'étant déterminée à pancher du costé du Pôle quand elle le peut , que par ce mouvement commun à tout l'air qui roule sur les mêmes Poles dont elle suit volontiers le cours,

cours , tant qu'il ne luy est point contraire ; & comme j'ay remarqué que ces petites avoient un bout plus gros que l'autre , on ne peut douter que suivant leur poids elles ne se soient arrangées en l'aimant de telle sorte, qu'elles panchent toutes en un mesme bout d'un même costé ; ce qui persuade assez qu'ayant leurs extrémitéz si différentes, elles doivent produire des effets aussi contraires que ceux que nous éprouvons, & estre aussi opposées qu'elles les paroissent.

Si la Science de ce mouvement particulier à la seule figure de ces petits atomes de l'air , estoit bien entendüe, on comprendroit aisément les difficultés les plus embarrassantes de la Physique & de l'Astrologie ; car supposé qu'on soit bien persuadé de ce mouvement , il est tres-facile d'expliquer de quelle maniere les corps celestes peuvent agir sur nous par leurs influences, puis que cette influéce n'est autre chose que l'impression de leur mouvement aux petites parties capables de la recevoir par leurs figures ; car comme nous remarquerons encor, toutes ces petites parties

parties de l'air ne sont pas d'une même figure, & ainsi il est facile de penser que les pyramidales ont un mouvement différent de celles qui sont rondes, les angulaires des ovales, les pointuës des exagones & des cubiques, & qu'un Astre, un Planete, selon son mouvement, excite telles parties de l'air qui peuvent estre muées par tel mouvement. Ces mouvemens singuliers auxquels chacun est propre selon sa figure, se rapportent assez à la différente maniere dont les différens Instrumens doivent estre touchez. Un Luth doit estre touché autrement qu'un Violon, & un Claveffin, qu'un Haut-bois ; & ces Instrumens n'ont leurs graces & leurs accords, que lors qu'on sçait heureusement exciter ce mouvement qui leur est singulier, & qui seul leur est propre. Il est ainsi de ces petits Instrumens invisibles, qui estans déterminez par leur figure à un mouvement singulier, ne peuvent estre bien excitez par aucun autre qui ne leur peut estre que contraire ; & cette propriété qu'ils ont de ne pouvoir estre émûs par aucun autre mouvement que par

par celuy qui leur convient, est le veritable moyen par lequel nous éprouvons l'influence de l'Astre qui agit; car selon son mouvement, ou il excite en nous les petites figures qui forment la bile, ou celles que nous nommons la pituite, ou celles qui emportent le nom de la mélancolie, & le reste. De mesme chaque Plante, comme chaque Animal, est agitée de l'Astre qui luy convient, & ce raport est le veritable esprit syderique qui se trouve dans tous les estres d'icy-bas. C'est ce raport qui est appellé l'harmonie admirable du grand & du petit Monde. C'est luy qui fait la société de la Nature tant visible qu'invisible, & le mariage du Ciel avec la Terre.

Ce bel accord que la Nature fait paroistre en toutes choses, est encor bien plus sensible parmy nous. Nous éprouvons tous les jours que nostre cœur suit nostre temperament, & est touché plustost par les qualitez qui conviennent à sa force ou à sa debilité, que par aucune autre. Nous voyons ordinairement que ceux qui sont d'un temperament bilieux, sont courageux, & ont

ont une ame martiale & genereuse. Ils loient hautement les entreprises hardies & difficiles , lors qu'au contraire un Flegmatique, un Poltron, accusera les memes actions de temerité & d'imprudence ; & en tout , si nous nous consultons sans préoccupation ; nous connoissons que nostre seul temperament préside, & qu'il nous fait bien ou mal envisager une chose , selon qu'il y est conforme ou répugnant. En effet, ne voyons-nous pas qu'un sanguin, qu'un Homme gay, regarde la solitude comme la chose du monde la plus affreuse pour luy ; au lieu qu'un mélancolique , un resveur , en fait tout son plaisir & sa joye la plus parfaite ?

Après cecy, il ne faut pas s'étonner de ce prompt engagement d'amitié, de cette inclination qu'on a d'abord plutost pour une Personne d'une compagnie , que pour une autre , quoy que nous devons avoir une égale indifférence pour toutes les deux. Un certain raport d'humeurs fait souvent cet effet reciproque en deux belles ames. Un accord de sentimens nous attire & nous charme ; mais la conformité de temperament

rament nous enleve le cœur, sans nous permettre de consulter nostre raison.

Ce ne sont pas là toutes les causes d'un pareil engagement. Je sçay ce que peuvent sur un cœur une humeur douce & complaisante, un esprit insinuant & délicat, une ame également tendre & genereuse, & un certain air engageant qu'on ne sçauroit exprimer, & qu'on ne peut voir sans estre touché. De quels prompts effets la Sympathie n'est-elle pas capable avec de si belles causes ? Mais pour demeurer dans les limites de nostre sujet, remarquons que comme nostre seule connoissance est le moyen que la Sympathie employe pour agir sur nous ; le sentiment est le seul aussi dont elle se sert parmy les Brutes, qui est d'autant plus assuré, qu'il ne peut tromper comme fait la connoissance. En effet, les effets de la Sympathie qu'on découvre entre les animaux, sont les plus admirables ; car l'Animal dont la qualité essentielle est d'estre sensible, est émeu par l'instinct qui n'est qu'un trouble interieur que cause un mouvement irrégulier qui luy fait fuir la cause de ce desordre,

desordre , ou qui l'oblige à chercher du nez de toutes parts l'odeur & l'herbe la plus salutaire & la plus convenable à son tempérament affecté. Alors ce n'est plus merveille s'il rencontre facilement ce qui luy est véritablement propre ; car suivant ce principe incontestable, que tout semblable se porte nécessairement à son semblable , il est facile de penser que cette Plante salutaire qu'il trouve, l'attire aussi fortement qu'il y est nécessairement porté , car croyez - vous que le Cra-paux connoisse la Rhue autrement que par son odeur, qui l'excite & l'attire par le raport de leurs qualitez ; & que le Chien puisse s'arrêter au Chien-den plustost qu'aux autres herbes , par aucune autre espece de connoissance ?

Mais ce qui nous doit le plus persuader , c'est que les Animaux , plus parfaitement que les Hommes , connoistroient ce qui leur est beau ; & ce seroit leur accorder une connoissance plus entiere que la nostre , si on en raisonnoit autrement ; car de dire que de leur instinct ils se portent à ce qui leur est bon, c'est moins dire que ne dire rien

Q. d'Avril 1680.

G

tout-à-fait , puis qu'il faut expliquer ce que c'est que cet instinct , & qu'on ne le peut faire plus naturellement qu'en disant que l'Animal estant extrêmement sensible au mouvement, puis que c'est cette sensibilité qui le constituë Animal , il est parfaitement susceptible à tous les diférens mouvemens du corps qui peuvent agir sur luy, de sorte que ceux qui luy conviennent l'attirent autant , & qu'il est aussi contraint de s'y porter , qu'il se sent forcé de fuir ceux qui luy repugnent, & dont il ne peut tirer aucun avantage.

Enfin cette inclination naturelle pour son semblable , donne assez d'éclaircissement , à ce qu'il me semble, pour pouvoir expliquer la maniere dont peut agir cette Poudre que nous nommons par excellence, la Poudre de Sympathie ; car si vous remarquez sa composition, elle est de choses tout-à-fait chaudes & subtiles, qui peuvent reveiller, pour ainsi dire, & exciter les esprits du sang que l'on garde de la blessure qu'on veut guérir , qui estant excitez , se déterminent en suite à leur
mou

mouvement naturel , & vaguant ainſi parmi l'air avec les autres petites parties qui leur conviennent , emportent, entraînent, & attirent avec eux tout ce qui leur eſt de plus ſemblable ; de ſorte qu'eſtant arrivez à leur véritable centre , à ce qui ſeul leur eſt véritablement conforme , enfin ayant atteint la Perſonne bleſſée , ils agiſſent ſi fortement ſur luy par leur favorable mouvement, qu'ils rétablirent en peu de temps les ruines qu'ils y trouvent. Quoy que cela ſoit tout-à-fait ſenſible , il me ſemble que j'entens tout le monde ſ'écrier, comment il ſe peut faire que dans une diſtance de trente lieues , ces eſprits rencontrent ſi heureuſement l'endroit auquel ſeul ils ſont propres; mais je répons que c'eſt par cette raiſon-là même qu'ils ſont différens de tous les autres , qu'ils doivent ſ'arreſter à cet endroit , & que c'eſt à cet endroit qu'ils doivent agir , puis que c'eſt le ſeul qui leur convienne le mieux , qui eſt leur véritable centre , & auquel néceſſairement ils doivent tendre ; & de là faiſant un cercle du mouvement du lieu où ils ſ'arreſtent , juſques au lieu

d'où ils sont partis , ils portent & rapportent continuellement à leur centre tout ce qui leur est le plus propre , jusques à la guérison parfaite de la playe.

LE MUET, de Collange.

*Il est temps de venir aux Madrigaux
qu'on m'a envoyez sur les Enigmes du
mois d'Avril , dont les mots estoient la
Langue & les Verres.*

I.

F*lateurs & médisans , semeurs de Zi-
zanies,*

*Rapporteurs, qui broillez toutes les Com-
pagnies,*

*Qui dites toujours plus ou moins que ce
qu'il faut,*

Le Mercure reprend icy vostre défaut.

*Son Enigme est pour vous une docte Ha-
rangue,*

*Qui vous enseigne l'art de quitter cet
Esprit ;*

*Le Sage est la leçon que sa Loy vous
prescrit ,*

*Soyez donc comme luy maistres de vostre
Langue.*

Les Reclus de S. Leu d'Amiens.

I I.

II.

Lors que je suis fâché, je cours d'abord
an *Vin*,
Il n'est rien qui résiste à son pouvoir
divin;
Les fonceis devorans, les discordes, les
guerres,
Rencontrent toujours leur fin
Parmy les Pots & les Verres.

REGNARD, Bailly de Crusy.

III.

Les plus brillantes veritez
Sont couvertes d'obscuritez,
Quand l'Enigme en est la trompette.
Cependant il faut avoïer
Qu'on peut les voir & dénoïer,
Quand la Langue en est l'interprete.

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

IV.

BVeurs, ne vous y trompez pas,
A force de vuider vos Verres,
Quoy qu'ils n'ayent jambes ny bras,

G iij

*Les attaques qu'ils font en de semblables
guerres,*

Pourroient bien vous jeter à bas.

LOBLIGEONS, Maître en
Fait d'Armes.

V.

LA Langue est le meilleur & le pire des
Estres,

*Comme le dist un jour le sage Anacharsis,
Et de la Morale les Maîtres,
Sont encore de cet avis.*

*Son travail ne la peine guere,
Elle agit sans fatigue, & la nuit & le
jour;*

*Et si l'on veut joindre un tour,
Elle est toujours prête à le faire,
De sa vivacité le suplice ordinaire
Est de se trouver sous les dents,
Qui repriment ses mouvemens,
Et, malgré qu'elle en ait, quelquefois la
font taire.*

*Dans l'éloge, ou dans le mépris,
Elle garde peu de mesure,
Mais elle rend avec usure
Le bien ou le mal qu'elle a pris,
Et la solidité n'est point de sa nature.*

Elle

Elle est dedans & hors de moy,
Car la vostre n'est pas la mienne,
C'est une doctrine ancienne
Que le Sage tout seul la vient deffous sa
Loy,

Ainsi sur l'Enigme premiere
Je me tire aisément d'affaire.
Vous me direz que c'est mon fait,
Que la Langue est nostre partage;
Mais ne raillez pas davantage,
Vous allez estre satisfait :

Les deux Sexes seront contens l'un apres
l'autre ;

La seconde convient au vostre.

Les Verres qui font vos ebas,
Ne sont pas propres à la guerre,

Du moins pour resister à des rudes cōbats,
Eux que le moindre vent peut renverser
par terre,

Et cependant, dans vos repais,

On les voit sans force & sans bras,
Seulemēt secōdez de la Liqueur vermeille,
Terrasser, sans en estre las,

Vos plus grands Héros de Bouteille.

Le Verre, quoy que foible, est exempt de
plier,

Il n'a jamais cette disgrâce,

Et pour s'humilier,

G iij.

Il faut que l'on le casse.
Les Verres trop suceZ offusquent la raison,
Font faire de grandes bévueës,
Et des contes bleus à foison ;
Mais ils sont les liens des amitez rōpûës,
Car, parmy vous, c'est le Verre à la main
Que les querelles prennent fin,
Et vous faites , pour lors , du tort à son
mérite ,
En luy donnant le nom de Lechefrite.
Si , selon quelques-uns , des plaisirs les
plus doux
Ils sont aussi le lien agreable ;
Courrisans de la Table,
Ces quelques-uns ne sont autres que vous.
 LA BLONDINE GUERIN.

VI.

Pour faire un beau Panégirique,
Vn Eloge éclatant, pōpeux, & magnifique,
Il faut faire un choix de grands mots,
Bien ranger le Discours , enrichir la Ha-
rangue ,
Puis qu'à la gloire des Héros
Le Mercure aujourd'huy veut bien prester
sa Langue.

RAULT, de Roüen.

VII.

VII.

Toutes les Filles de Mémoire
N'ont qu'à biē s'apprester à boire,
Pour chanter les Faits inouis
De nostre invincible LOUIS.
Je veux estre de cette guerre,
Puis qu'on la fait à coups de Verre.
DE VILAINES, Avocat du
Roy au Mans.

VIII.

A Moy, Bacchas, mon Oracle est
muet,
Sans ton secours mon esprit au roüet
Trouve la moindre Enigme obscure &
malaisée;
Mais quand ma Langue est arrosée
D'un grand Verre d'excellent Vin,
Des Enigmes d'abord je deviens grand
Devin.

MICONET, Avocat à
Châlons sur Saône.

IX.

J'Ay leu trois fois cette Enigme sub-
tile,
Et ma peine trois fois s'est trouvée inutile.

G V

154 Extraordinaire

*Je suis réduit à chercher un Second,
Et crois que si quelqu'un sur le champ la
devine,*

*Il faut qu'il ait la Langue fine,
Et le discernement fécond.*

Le Controlleur des Mases
du Montafnel en Basse
Normandie.

X.

IL n'est point de beautez que Mercure
n'invente,

Pour se rendre charmant par sa diversité.

Voicy quelle est sa nouveauté

Sur les Enigmes qu'il présente.

*Il nous les fait trouver au milieu d'un
Festin,*

Lors que sans faire de Harangue,

*Il nous offre d'abord quatre Verres de
Vin ,*

*Et des Mets délicats pour charmer nostre
Langue.*

Les Reclus de S. Leu d'Amiens.

XI.

POur louer comme il faut les biens que
tu nous fais,

*Par tant de nobles Vers , d'Histoires, de
Harangues, Mer*

du Mercure Galant. 155

*Mercury, un million de Langues
Ne me suffiroit pas pour remplir mes sou-
hairs.*

VIGNIER, de Richelieu.

XII.

JE suis du sentiment d'Esopé Phry-
gien,
Dans l'Enigme que l'on propose ;
La Langue quelquefois est une bonne
chose ,
Quelquefois elle ne vaut rien.



Quand par un sentiment jaloux
Sur quelqu'un elle est échappée,
On peut bien moins parer ses coups,
Qu'on ne peut faire un coup d'Epée.
**LOBLIGEOIS, Maître en
Fait d'Armes.**

XIII.

SI jusques à présent j'ay gardé le si-
lence ,
Je ne m'en suis pas repenty ;
Mais il faut en ce jour prendre un autre
party,
Et déployer mon éloquence.

Mercu

*Mercuré, agrééz donc pour la première
fois*

*Que j'explique en ces Vers vos Enigmes
du Mois,*

*Et que sans vous en faire une longue ha-
rangue ,*

*Je trouve dans leurs nom , les Verres &
la Langue.*

*Les Braves de la Place
Royale*

XIV.

J*E sçay que de beaux yeux font une rude
guerre*

*Presque en tous les lieux de la terre ;
Mais en blessant un cœur , souvent leurs
propres traits*

*Leur attirent des maux pour les maux
qu'ils ont faits.*

*Coup pour coup , on sçait bien leur
rendre ,*

*Ils sont souvent pris sans rien prendre ;
Mais ce qui met les plus vaillâs à bas ,*

*Qui dompte les Héros sans forces & sans
bras ,*

*Ce qui jamais ne s'humilie ,
Ce qui fait à mon goust le plaisir de la
vie ,*

Ce sont des Verres précieux

Remplis

Remplis d'un Vin délicieux.

*Tel a sçu triompher des haZards de la
guerre,*

*Qui se voit abbatu par quelques coups de
Verre.*

Les Inconnus de Poitiers.

XV.

S*I j'avois du talent pour un Panegy-
rique,*

*Et si mon éloquence avoit assez d'at-
traits,*

*Pour oser entreprendre un de ces grands
projets*

*Qui naissent dans l'éclat de l'estime pu-
blique.*



*Je voudrois signaler mon ardeur Poétique,
A chanter le mérite & les généreux faits
Du plus grand des Héros qui triompha
jamais,*

*Et commencer d'abord par sa force hé-
roïque.*



*Où, s'as m'embarrasser sur ses faits inouis,
C'est (dirois-je) en cela qu'on distingue
LOUIS, De*

De n'estre pas borné par aucune Ha-
rangue.



Mais , Grand Roy , pardonnez à mon
zele , à mon feu,
En disant tout de vous , je dis encor trop
peu, —
Il vaut mieux ret enir & ma Muse &
ma Langue.

Les Nouveaux Académiciens
de Beauvais.

XVI.

EN verité , Daphné, vous estes admi-
rable,
On ne voit rien chez vous qui ne soit
gracieux,
Qui ne touche le cœur , qui ne charme les
yeux,
Et qui ne soit suivy d'un ordre incompa-
rable.



Par vos soins l'autre jour on nous servit
à table
Tout ce qu'on peut trouver de plus dé-
licieux,
Les Mets les plus nouveaux & les plus
précieux

Et

du Mercure Galant. 159

*Et qui tiroient de Flore une odeur agrea-
ble.*



*Les Voix , les Instrumens les plus harmo-
nieux,*

*Nous auroient fait jurer qu'en ces aimab-
les lieux*

Vous aviez assemblé le Ciel avec la Terre.



*Mais de tant de Ragousts nous estant bien
repûs,*

*Si pour vous salüer nous n'avions eu le
Verre,*

*De même qu'un Tantale on nous auroit
tous vus.*

VIGNIER, de Richelieu.

XVII.

JE viens de faire une Harangue,

Où le plus grand Rhétoricien

N'eut jamais réüssy si bien,

Mais Mercure aujourd'huy m'avoit prêté
sa Langue.

MILLOT, de Marseille.

XVIII.

J'Eu beau ces jours jeter les yeux,
Deffus vostre Enigme derniere,
Toujours son sens mysterieux
Se déroboit à leur lumiere ;
Mais la lisant tout haut , par un sort
trop heureux,
J'en découvris tout le mystere,
Et soudain ma Langue sçeut faire
Ce qui parut d'abord impossible à mes
yeux.

DE GRAMMONT, de Richelieu.

XIX.

DAns le desir pressant où vostre es-
prit s'obstine,
Ne faites pas tant la mutine,
Iris , il faut resuer longtems
Pour développer le vray sens
Des deux Enigmes du Mercure.
Cependant , pour vous contenter
Sur la premiere , quoy qu'obscur,
Je vous diray, selon ma conjecture,
Que la Langue est le Mot qui vous peut
arrester ;
Car qu'est-il de meilleur au monde,
Qu'une

Qu'une Langue qui sçait parler fort à propos ?

Qu'est-il de pire aussi sur la terre & sur l'onde,

Quand elle est fertile en defauts ?

LIGER le jeûne, d'Auxerre.

XX.

A *Pres avoir en vain resvé plus d'une fois*

*Sur les deux Enigmes du Mois,
Sans trouver aucun sens qui leur fust convenable,*

Un Amy l'autre jour me menant dejeuner,

Une Langue en ragoust, des Verres sur la Table,

M'apprirent à le deviner.

LE CHEVALIER BLONDEL.

XXI.

V *ous ne connoissez aucun Maistre,
Et le Sage vous tient, dites-vous sous sa Loy.*

*Après un tel aven, vous estes, que je croy,
Fort peu difficile à connoistre,
Puis que le Sage chaque jour,
Soit à la Ville, soit en Cour,*

Soit

Soit pour taire un Secret, ou faire une Harangue,

Sçait si bien se servir de vous,

Que l'on peut dire qu'entre tous

*Luy seul a le pouvoir de maîtriser
sa Langue.*

**J. F. JARRES, du Quartier
du Louvre.**

XXI.

I

Q*uelque timidité de Langue
Fait rengâiner une Harangue,*

Par un malheur assez fréquent ;

Mais si l'on a recours au Verre,

*Outre qu'il enhardit, c'est souvent le Par-
terre*

*D'où l'on cueille les fleurs d'un Discours
éloquent.*

**Le Sérieux sans critique
de Geneve.**

Lequel



Lequel des cinq Sens contribüe le plus à la satisfaction de l'Homme.

JE souhaiterois, Monsieur, que le récit du supplice enduré par Prometée sur le Mont le plus connu qui soit dans les Indes, me fît naître une décision juste & agreable à la quatrième des Questions proposées. Je voudrois au moins, qu'il fust de cette décision ainsi que des Trésors du Païs d'où je prétens la tirer, qui seroient pour nous d'un moindre prix, s'ils ne venoient pas de climats si éloignez.

La Fable fait connoître qu'un Aigle dévoroit le foye à Promethée étendu sur le Mont-Caucase, mais elle n'a pas décidé le sujet pour lequel on l'y attacha. Apollonius, Hésiode, & quelques autres Autheurs, prétendent que c'est à cause qu'il avoit dérobé quelques particules du feu celeste, & que Jupiter irrité d'ailleurs contre cet

Auda

Audacieux , s'en estoit vangé de cette sorte. S'il faut ajoûter foy à ce que dit Samius , ce n'est point ce feu celeste qui a fait le crime de Promethée. Il n'estoit coupable que parce qu'il rendoit du culte à Minerve , chez des Peuples qui ne vouloient point élever d'Aurels à cette Déesse. Menandre s'en explique plaisamment , car il soutient que les Hommes , las de souffrir les maux dont la Femme estoit la cause, lierent sur la cime du Mont - Caucase celui qui passoit dans leur esprit pour avoir créé ce Sexe. Enfin Nicandre & Pausanias ne sont pas les seuls qui ont encor eu de diferens sentimens sur cette matiere ; mais le nombre des Auteurs que j'aurois encor à vous citer, seroit ennuyeux. Il me suffit que vous demeuriez persuadé que les anciens Ecrivains ne s'accordent point sur la cause du suplice de Promethée. Si vous avoüez qu'elle est incertaine , chacun en peut présumer ce qu'il luy plaira. L'opinion la plus nouvelle, est quelquefois celle qu'on reçoit le mieux. C'est aussi ce qui m'enhardit à vous dire ma pensée , qui est que Promethée ayant dérobé

dérobé le feu du Ciel , ne fut puny de ce vol que parce que les cinq Sens en furent mal satisfaits , & qu'ils exercerent leur vengeance sur l'Auteur même du larcin. Ces Sens s'estoient formé l'habitude d'agir indépendamment dans l'Homme , depuis le temps que Jupiter avoit privé les Mortels du premier feu qui les animoit. Ce Maître des Dieux n'avoit aneanty ce feu , ou plutôt la raison humaine , qu'à cause qu'il avoit eu occasion de se courroucer contre Prométhée , & qu'il avoit voulu châtier de cette manière , celui qu'il reconnoissoit luy - même pour estre le véritable Artisan de l'Homme. Lors donc que les Sens furent contraints de subir une seconde fois le joug de la Raison , & de la considérer encor de même qu'une Souveraine dont ils étoient nez les Esclaves , ils se revolterent contre leur nouveau Persecuteur. Comme rien ne leur est plus aisé que d'imposer à l'esprit , ils mirent de concert Prométhée dans une grande consternation. Ils luy firent croire que Jupiter le punissoit du vol qu'il avoit commis ; & cela quand ils figu-
roient

roient à la venè de ce Malheureux un Aigle qui luy dévorait le foye sans aucun relâche ; quand il luy persuadoient que la Foudre grondoit incessamment à ses oreilles, qu'il s'imaginait en sentir l'exhalais⁶, & qu'il trouvoit une amertume excessive dans ce qui luy servoit de nourriture. Les peines que Prométhée enduroit en ce déplorable état, estoient d'autant plus fâcheuses qu'elles n'avoient point de fin. Il croyoit qu'elles luy feroient moins sensibles, s'il les cachait dans des deserts écartez. Il couroit donc vers les lieux sauvages & retirez ; de mesme qu'une Beste feroce pense éviter le trait du Chasseur dont elle est percée, en précipitant sa course vers le profond des Forests. Cet Infortuné, apres avoir erré de solitude en solitude, s'arresta enfin sur le Mont-Caucase. Là sans haleine, pâle, interdit, éperdu, les yeux & les mains levez au Ciel, il auroit demandé à Jupiter qu'il suspendist au moins pour un moment les douleurs qui l'accabloient ; mais les Sens qui n'estoient point pleinement vangez, redoublerent les tourmens, afin que perdant

perdant l'usage de la parole , il ne pût jouir de la douceur de se plaindre. Ces tourmens avoient trop de violence , & il estoit impossible qu'on les vist longtemps durer. Aussi Prométhée en fut bientôt délivré , & la fureur des Sens commençant à s'adoucir avec eux , ce fut alors qu'il pût s'écrier ; En effet, ils sont bien cruels les maux que je souffre. Ne seroit-ce pas devenir innocent que de s'avoüer coupable ? Vous le sçavez toutefois , grands Dieux. Si j'ay dérobé le feu celeste, je ne l'ay fait qu'afin que les Hommes vous connus-sent , & vous adorassent. Ne regardez point le méchant usage que peut-estre ils feront de cette lumiere que je leur ay communiquée pour une seconde fois. Ne considerez , je vous en conjure , que la droiture de mon intention. Tandis que Prométhée exhaloit ses douleurs par ces paroles , les Sens s'estoient dit les uns aux autres qu'il seroit difficile , ou plutôt impossible, d'assurer lequel d'entr'eux avoit fait souffrir davantage cet Infortuné. En seroit il de même, ajoûtoient-ils , s'il arrivoit qu'un jour nous travaillions
de

de concert à la satisfaction de l'Homme ? Le contenterions-nous tous également ? La question fut tellement agitée , que l'envie leur prit de sçavoir ce qu'en pensoit Prométhée. Ils le connoissoient pour l'Homme du monde le plus éclairé. Avant que de luy rien demander , ils luy défilèrent les yeux , & le convinquirent que ce n'estoit point un Dieu vangeur , mais eux seuls qui l'avoient tant tourmenté. Ensuite ils luy firent une espece de satisfaction , en le priant de tout oublier , & de donner une décision à la matiere sur laquelle venoit de rouler leur entretien. Prométhée craignant de s'engager trop avant sous la foy d'un calme trompeur , leur parla de cette sorte. Vous , qui deliez ma langue que vostre vangeance avoit tenuë fermée , ne vous offenser-vez-vous point de ma décision ? N'aurez-vous aucun ressentiment , si , lors que vous m'aurez aporté chacun vos raisons , je trouve qu'il y en ait un parmy vous qui contribuë le plus à la satisfaction de l'Homme ? Les Sens consentirent à faire un détail des plaisirs qu'ils fournissoient aux Mortels , &

jurèrent

jurèrent à Prométhée qu'il pouvoit décider en toute assurance. Aussi-tost le Goust commence à s'expliquer en ces termes. L'Homme a-t-il rien au monde de cher à l'égal de ce qui concourt à sa conservation ? Mais qui y concourt davantage que moy ? Par mon moyen cet Homme discerne les bons alimens d'avec les nuisibles , & peut touûjours comme adjoûter de nouveaux Estres à sa substance. Outre cela, j'ay d'invincibles appas pour luy, car je suis capable seul de luy faire naître une joye parfaite. On sçait assez que je suis cause que dans les Festins, les jours de sa vie ne luy paroissent que des momens, que je noye dans les verres tout le chagrin dont on le voit quelquefois atteint , & qu'il se sert de moy afin de se reconcilier avec de grands Ennemis, de mesme qu'il n'employe à se faire des Amis dignes de son attachement & de son estime. Lors qu'au sortir de la Table d'autres plaisirs me succedent, on ne les peut regarder que comme des plaisirs de ma suite, & qui me doivent l'Estre, puis que je donne le desir de les rechercher,

Q. d'Avril 1680.

H

& que sans moy on ne s'empresseroit point de les connoistre. Je ne croy pas que le Toucher veuille m'en dédire. Il est vray répondit le Toucher, que ce que je fournis de plus agréable, ne vient quelque fois qu'après les plaisirs de la bonne chere; mais c'est qu'alors on commence à s'appercevoir du peu d'attache que vous meritez, & que j'ay des attraits bien plus puissans que les vostres. Autrement ne se borneroit-on pas dans vos plaisirs, s'aviserait-on jamais de les quitter? Et puis, parlons sincèrement; vous ne causez, pour ainsi dire, que quatre doigts de satisfaction, car dès que les morceaux délicats & les Vins exquis ont passé par le gosier, ils ne servent qu'à suffoquer l'estomach par leur quantité préjudiciable. Quant à moy, j'établis le lieu de ma résidence sur toutes les parties du Corps humain. Je convainc l'Homme de la réalité de chaque chose, & je luy produis, selon le langage des Amans, les delices les plus grands qu'on puisse savourer en ce monde. Cela estant, je ne croy pas que Prométhée ait à juger contre moy,

moy. Prométhée qui ne vouloit pas répondre sans avoir entendu les autres Sens, laissa parler l'Odorat, qui luy dit que le Goust & le Toucher ne produisoient pas de parfaits contentemens, puis que le Sage ne s'y arrestoit jamais, & qu'il connoissoit que les Mortels qui en sont amateurs, abregioient leurs jours, & ruinoient leur santé. Mais les satisfactions que je cause, continuoît l'Odorat, ne sont-ce pas de pures & d'innocentes satisfactions; Quand une odeur flate agreablement le cerveau, ne va-t-elle pas réveiller l'ame jusque dans son siege, & pour ainsi dire, la chatoüiller; Enfin lors que les Mortels offrent de l'encens aux Dieux, ils semblent montrer par là qu'ils croient que mes plaisirs sont les plus grands, & qu'ils les jugent les seuls d'icy-bas dignes des Divinitez. Eh quoy! s'écria l'Oüye, vous n'avez donc aucune connoissance de ceux qui me suivent? Sçachez que les miens sont nez afin d'habiter une Région élevée au dessus de celle où les vôtres établissent leur empire. Il est réservé seulement à moy de réjouir l'ame,

H ij

& de découvrir ses merveilleuses opérations. Sans moy le Corps humain seroit à cette supreme intelligence une prison fâcheuse , & remplie d'ennuis, ou bien un tombeau vivant où elle se verroit ensevelie. N'est ce pas l'Oüye qui est cause que les Hommes ont l'avantage de se communiquer leurs pensées les uns les autres ; Le raisonnement qui les distingue de la Beste , & qui les fait participer en quelque maniere à la Divinité , n'auroit point esté en usage parmy eux sans mon secours. Ces mérites extraordinaires , ces Héros ne seroient point connus tels qu'ils sont , si la Renommée ne les avoit tirez de pair d'avec le reste des Hommes. Ils n'auroient point la douceur d'apprendre les éloges qu'on leur donne , si ces éloges frapoient inutilement leurs oreilles. On ne sçauroit point que Promethée est un sublime genie , & Promethée ne s'appercevroit point de l'admiration que tout le monde a pour luy , si j'estois entierement inutile. La Symphonie ne raviroit point les Mortels par ses charmes , & ne leur seroit point
comme

comme un avant-gout des delices qui leur sont preparées dans le Ciel, si j'estois encor à devenir ce que je suis. Il faut donc avouer qu'estant la cause & le lien de la societé civile, je satisfais beaucoup plus les Hommes que ne font les autres Sens, & qu'ils me le disputeroient en vain. Vous me comptez donc pour rien, dit la Venë? Il est vray que vous contribuez aux plaisirs de l'esprit; n'y contribue je pas aussi? Vous luy fournissez de belles connoissances, ne luy en fournis-je pas de mesme? Ou plutôt ne faut-il pas dire que j'augmente plus que vous l'excellence & la perfection de sa nature? Car ce qui procure à cet esprit des notions claires & distinctes, l'éclaire & le contente davantage, que ce qui luy en fournit d'obscures & de confuses. Il est sans doute que les especes qui sont imprimées dans l'imagination par le secours des yeux, ont une relation juste avec leurs objets, & qu'il n'en est pas ainsi de celles que les oreilles font passer jusqu'à cette faculté de l'ame. C'est ce que l'experience nous apprend tous les jours. Un Aveugle ne

H i ,

parle pas mieux de mille choses que des couleurs. Il ne sçait véritablement ce qu'il dit, où il est, ny ce qu'il fait. Et comment le sçauroit il ? Il n'apprend rien que par des récits, dont par la suite du temps il a souvent la douleur de se reconnoître le jouët; au lieu qu'un Homme qui a de bons yeux, & qui voit parfaitement clair, est moins dépendant des autres Hommes, & moins sujet à s'en voir trompé. Il aperçoit les choses comme elles sont en elles-mêmes. Il a souvent lieu d'admirer la richesse & la magnificence des ouvrages de la Nature. Il a sans cesse dequoy s'occuper agréablement, s'il veut s'appliquer à découvrir toujours de nouveaux objets. Depuis le centre de la Terre jusqu'aux Cieux les plus élevez, il n'est rien qui ne puisse tomber sous sa connoissance. Il n'est point d'endroits dans l'une & dans l'autre Hémisphere, qui ne soient soumis à sa recherche, & jusqu'où ne pénétrât sa curiosité. Quelle satisfaction n'a-t-il point encore lors que je l'instruis de ce qui s'est passé de mémorable dès le commencement

ment du Monde, puis qu'une Histoire écrite, est plus sûre & plus durable que la Tradition qui change aussi aisément de fausseté que le Caméléon de couleur? Après plusieurs Siecles écoulés, que des yeux avides de sçavoir, seront heureux de trouver dans les Livres, que c'est vous, Prométhée, qui avez créé l'Homme avec la boüe, que dans sa composition vous avez fait entrer une portion de chaque Element, & que vous l'avez rendu sujet aux passions, puis que vous avez voulu qu'il imitât le Lievre dans la crainte, le Renard dans la malice, le Paon dans l'orgueil, le Tigre dans la cruauté, & le Lyon dans la colere! Enfin que ne decouvra-t-on point par le moyen de la Veuë, ou plutôt quels plaisirs ne procureray-je point encor? Mais je m'imagine avoir assez persuadé par ce que je viens de dire, que je contribue le plus à la satisfaction de l'Homme que les autres Sens. La Veuë ayant cessé de parler, Prométhée adressa aussitôt ces paroles à tous les Sens. Ceux d'entre vous qui fournissent des lumie-

H iiij.

res à l'esprit , satisfont davantage l'Homme , que ceux qui n'ont que les delices du corps pour objet. Or est-il, que la Veuë & l'Ouye sont proprement les Sens qui produisent le plus de clartez à l'Ame ; mais l'Oüye beaucoup moins que la Veuë , comme il vient d'estre montré , car la Veuë a la connoissance juste de toutes choses, elle rend l'Homme independant & non sujet à estre dupé , & luy presente devant les yeux par le moyen de l'Histoire les merveilles de l'antiquité ; au lieu que l'Oüye ne sçait rien que par les récits qu'elle remarque souvent avec chagrin , estre fautifs & mensongers. Il faut donc avouer que la Veuë est le Sens qui contribuë le plus à la satisfaction de l'Homme. Afin de vous convaincre entierement de cette verité , aprenez que le Sommeil , qui m'a quité depuis le temps que vous avez commencé de me tourmenter , & qui est prest à répandre ses Pavots sur mes yeux , me fait ressouvenir que quand j'ay formé l'Homme , mon intention estoit que la Veuë fust reconnüe

connuë pour le Sens le plus necessaire, & le plus considerable de tous. Non, le Sommeil ne s'y trompe point. Il s'attaque d'abord à la Veuë autant que chacun de vous sente ses atteintes, & que le Corps humain y soit tout à fait soumis ; de mesme que quand un Prince veut que son Royaume observe exactement un Edit, son Premier Ministre en est d'abord informé, les Officiers subalternes le sçavent ensuite, & insensiblement tout l'Etat en est imbu. Les Sens n'ayant rien à repartir, laisserent Promethée en repos. C'est pourquoy il ne tarda point à s'endormir au lieu mesme où il avoit tant souffert, je veux dire, sur le Mont. Caucaë.

Si par le moyen des yeux nous n'avions pas l'avantage de déterrer dans les Livres, ce qui s'est passé de remarquable durant les premiers Siecles, nous serions encor à ignorer que la Danse est née, pour ainsi dire, avec Jupiter. Pausanias & d'autres Auteurs, nous apprennent que selon l'accord qui s'estoit fait entre Tïtan & Saturne son Frere, ce dernier devoit don-

H ▼

ner la mort aux Enfans mâles qui naîtroient de luy; ce qui fut cause qu'un jour Rhea la Femme s'avisa de le tromper. Estant accouchée de Jupiter, au lieu de le luy abandonner, elle luy présenta une Pierre envelopée de linge, que Saturne dévora croyant que c'estoit son Fils. Rhea, qui nourrissoit Jupiter en secret, craignit que sa tromperie ne fust enfin découverte. Elle chargea donc les Nymphes du Mont-Ida nommées Corybantes ou Dactyles du soin d'élever ce Fils. Ces Nymphes inventerent alors une Danse, dans laquelle elles se servoient de Boucliers d'airain. Leur pensée estoit qu'en se rencontrant les unes auprès des autres, ces Boucliers se toucheroient, & feroient assez de bruit pour empêcher que les cris de Jupiter ne fussent entendus. La Danse a esté mesme longtemps appelée du nom des Nymphes de qui elle tiroit son origine, c'est à dire, Dactyle. Les Livres nous montrent encor que depuis ce temps, si éloigné du nôtre & de nos mœurs, la Danse a toujours esté cultivée. Ils nous apprennent que les Lacédémoniens en avoient

avoient une dont les pas estoient militaires , & se formoient au son d'une harmonie mêlée d'enthousiasmes , & qui portoit les Hommes au mépris de la mort. Sans la lecture ; qui nous auroit appris que la Philosophie la plus austere ne condamnoit point la Danse , & qu'un Socrate dans son Domestique, rioit & dansoit tout comme un autre Homme ? Comment découvririons-nous que Néron tout Empereur qu'il estoit , se glorifioit d'avoir la qualité de Danseur ? Et s'il est permis d'ajouter le Sacré au Prophane , qui nous diroit que David a dansé devant l'Arche d'Alliance ? Enfin il seroit facile de nous convaincre par ce qu'on trouve écrit de la Danse , qu'elle a toujours esté l'ame des plaisirs dans les Festes , qu'elle n'a jamais manqué d'émouvoir le cœur par ses mignardises , & par ses agrémens , que c'est un noble exercice , convenable aux deux Sexes , pratiqué dans leurs differens âges , embrassé depuis le Sceptre jusqu'à la Houlette , & qu'il en est de luy de mesme que de la Renommée que la succession des temps fait estre de tout Pais , & met dans
la

sa perfection. *Vires acquirit eundo.*

Quand on me contesterait que la Veue est le Sens qui contribuë le plus à la satisfaction de l'Homme ; je croirois avoir lieu de le soutenir , si seulement par son entremise vous aviez ajouté foy aux assurances que je vous ay données dans mes Lettres , que je suis , Vostre tres , &c.

DE LA SALLE, S^r de Lestang.

A Orleans le 15. Juin 1680.

La Piece qui suit a esté faite en faveur de Madame l'Abbesse de Chasots de Lyon. Cette illustre Personne est de la Maison de Varennes , & se distingue bien plus par l'éclat de sa vertu , que par les avantages de sa naissance. Deux de ses Dames voulurent luy témoigner leur tendresse , & elles souhaiterent que ce fust par une Eglogue. Monsieur l'Abbé de Sonilhac se chargea pour elles du soin de la faire. Vous avoüerez , apres avoir leu , qu'elles eurent bien d'en estre contentes.



IDILLE.

PHILIS & CLORIS.

CLORIS.

Quel plaisir, ma Philis, de joür des
Beautez

Qu'on voit de toutes parts en ces Lieux
enchantez !

Ces Arbres, ces Rochers, ces Coteaux,
ces Prairies,

Causent à mon esprit d'aimables resve-
ries ;

J'y gousté des douceurs qu'on ne peut ex-
primer,

Et vous n'y trouvez rien qui puisse vous
charmer.

PHILIS.

Non, Cloris, ces Objets ne flatent point
ma veüe,

Ils s'offrent à mes yeux, sans que j'en sois
émeüe.

Mon cœur trop prévenu, méprise ces
plaisirs,

Vers un plus beau Sijet ils portent ses
desirs.

CLORIS.

C L O R I S.

*L'Objet de vos langueurs , dites le nom
sans feinte ,*

*Philis , seroit - ce pas l'incomparable
Amince ?*

*Loin d'elle je vous vois dans un abate-
ment ,*

*Qui vous rend ennuyeux le Lieu le plus
charmant.*

P H I L I S.

*Il est vray , ma Cloris , cette aimable Ber-
gere ,*

*Mieux qu'aucune , a trouvé le secret de
me plaire ;*

*Et , s'il faut l'avouer , je fais tous mes
efforts*

*Pour la rendre sensible à mes tendres
transports ,*

*Mais , Dieux , je ne vois pas que ce dis-
cours vous blesse ,*

*Et que je choque enfin votre délica-
tesse.*

*Pardonnez-moy , Cloris ; un mouvement si
franc ,*

*Amince a le premier , & vous le second
rang ,*

*Et mon cœur entre vous prétend pouvoir
sans crime*

Vous

*Vous partager ainsi ma flamme & mon
estime.*

CLORIS.

*Non , vostre cœur luy doit toute sa
passion ,*

Et vous me surprenez par sa division.

PHILIS.

*Il craint que cet aven , Cloris , ne vous
irrite.*

CLORIS.

*Pour m'en fâcher , Aminte est d'un trop
grand mérite ;*

*On ne peut condamner un aussi sage
choix ,*

*Sans blesser la Raison , & ses plus justes
Loix.*

*Les Dieux sur sa Personne ont versé tant
de charmes ,*

*Qu'il faut qu'à leur aspect nous mettions
bas les armes.*

*J'en ressens , comme vous , l'inévitable
effet ,*

*Et loin d'elle mon cœur n'est jamais satis-
fait.*

*Pour ses divins attraits mon ardeur est
extreme ,*

*Et vous l'aimez , Philis , bien moins que
je ne l'aime.*

PHILIS.

P H I L I S.

*Que vous connoissez mal vostre amour &
le mien !*

C L O R I S.

*L'un & l'autre paroist, je les connois fort
bien.*

*Le vostre est infiny, mais le mien le sur-
passe.*

Il a des mouvemens...

P H I L I S.

*Hé, ma Cloris, de grace.
Cessez un tel discours, je ne le puis souf-
frir,*

*Avec ce sentiment vous me faites mou-
rir.*

*Ah, Cloris, vostre cœur ne sent rien de si
tendre.*

C L O R I S.

*Ah, Philis, son ardeur ne sçauroit se com-
prendre.*

P H I L I S.

Aminte a tous mes vœux.

C L O R I S.

Aminte tout mon cœur.

P H I L I S.

Elle fait mes plaisirs.

C L O R I S.

Elle fait ma langueur.

P H I L I S.

P H I L I S.

*Je me fais un bonheur d'être sous son
empire.*

C L O R I S.

*C'est pour ses seuls appas que mon ame
s'empire.*

P H I L I S.

*Avant qu'à son égard mon amour soit
détruit ,*

*L'Eté sera sans fleur, & l'Automne sans
fruit.*

C L O R I S.

*Et ce Ruissseau plustost interrompant sa
course ,*

*Par un retour nouveau montera vers sa
source ;*

*Le miel de nos Jardins n'aura plus rien
de doux ,*

*Et les Brébis seront d'accord avec les
Loups ;*

*Oüy , plustost aupres d'eux elles vivront
sans crainte,*

*Que je cesse d'aimer l'incomparable
Amince.*

P H I L I S.

*Je vois que nos débats deviendroient eter-
nels ,*

*Unissons nos deux cœurs par des nœuds
immortels, Et*

Mais comme ce Branle ne se peut faire sans harmonie , & que la diversité des tons , où le grave se mesle avec l'aigu , ne se fait qu'avec un bruit violent & excessif , à cause de la rapidité des Astres & des mouvemens précipitez des Cieux , il est impossible aux Hommes de les entendre. Aussi le mesme accident leur arrive t il qu'aux Habitans d'autour les Catadoupes , qui pour le grand bruit que fait le Nil en sa chute, se précipitant de ces hauts Rochers, naissent naturellement sourds. Toutefois c'est de là que nous apprenons que l'Harmonie a sept diférens tons, autant qu'il y a de Planetes , & que des mouvemens des Cieux procede cette premiere Danse , que les Hommes ont tâché d'imiter avec des Instrumens. Cicéron en parle de la sorte dans le Songe de Scipion.

Mais , ô Divinité , je découvre icy vostre intention. Vous nous demandez quels sont les premiers Inventeurs de l'Harmonie & de la Danse entre les Hommes , & qui sont ceux qui les ont introduites. Avant que de vous répondre, il est besoin d'en donner la définition

tion apres l'introduction, & de distinguer les Nations & les temps, & la Fable d'avec l'Histoire.

La Danse n'a jamais pû estre introduite entre les Hommes sans l'Harmonie, ny l'Harmonie sans la Danse. Ce sont deux Sœurs inséparables, ou si l'on veut, deux Arts divins, qui se tiennent tellement attachez ensemble, que l'un ne peut subsister sans l'autre, & qui ayant esté cultivez avec le temps, ont maintenant acquis icy-bas toute leur perfection. Ils sont aussi anciens que le Monde & ont pris naissance avec la Paix, les Jeux, les Ris, & l'Amour. Que ne doit-on pas donc à l'Auteur de la Paix, qui, comme une Divinité, ramene tous ces plaisirs innocens en un mesme temps, & lorsqu'on les espéroit le moins ?

Les Hommes n'estoient pas encor beaucoup esloignez de leur principe, quand Josephe dans son Histoire nous apprend que Jubal Fils de Lamech, a esté le premier Inventeur des Instrumens de l'Harmonie, & de la Danse. Ce fut luy qui de la coquille d'une Tortuë se fit le corps d'un Luth, & des
en

entrailles des Animaux, les cordes. Cette nouveauté plût entre les premiers Hommes, & en suite on a tâché de l'augmenter. Emanuel Thesaurus en son Livre de l'Art Lapidaire, ou la Vie des Patriarches, dit des merveilles de ce Jubal, & le petit Traité qu'il en a fait est intitulé *Nania*.

Pour définir la Danse, ce n'est rien autre chose qu'une certaine faculté & disposition du Corps, qui par des mouvemens proportionnez & des postures accordantes au son des Instrumens ou de la Voix, s'anime & se conduit à la cadence, & qui selon les nombres, les modes, & les mesures de l'Art, imite & exprime les passions de l'Ame par les actions du Corps.

Plutarque en ses Questions Convivales dit, apres Aristote, que cette imitation & expression ne se peut faire que par des mouvemens formez sur l'Harmonie, & que la Danse a trois parties, dont l'une consiste en mouvemens, l'autre en habitudes & la dernière en pauses. Mais quoy qu'il y ait deux différences, l'une par mouvemens continus, & l'autre par certaines pauses selon
les

les sujets , ce n'est pas qu'il n'y ait des mouvemens & des gesticulations en l'une & en l'autre , mais en l'une davantage, & en l'autre moins.

De ces trois parties de la Danse, ces autres especes sont derivées, la Continuë , la Remise, la Composée , la Sèrieuse , la Molle , la Figurée , & la Satyrique ou bouffonne. Mais sur toutes les autres , la Figurée a l'avantage de mieux représenter les mouvemens du Corps & les passions de l'Ame. Elles ont encor d'autres noms tirez de leurs Inventeurs, comme la *Pyrrhique*; ou des Regions, comme l'*Ionienne*; ou des Peuples, comme la *Lydienne* ; & quelquefois elles empruntent leurs noms des mouvemens, des postures, & des gesticulations du Corps ; comme elles font aussi des vestemens , ou de l'estat où sont les Personnages, soit en armes ou non , sous le masque, ou avec quelque autre appareil qui convienne au sujet.

Les trois especes de Danfes chez les Anciens , qui passoient pour les plus nobles , estoient l'*Emmèlie*. Celle cy est grave & composée , & ne servoit que dans les Tragédies , où la gravité des

des Héros étoit aussi bien marquée que leurs passions. L'autre nommée *Cordace*, étoit beaucoup plus libre, & se donnoit bien plus de licence ; elle s'employoit dans les Comédies, où les mœurs & les actions des Hommes étoient représentées. Quelques-uns en donnent l'invention à Bacchus au retour des Indes, après sa victoire & sa conquête. La dernière dite *Sycinnis*, ne se pratiquoit que dans les Pièces satyriques ou bouffonnes : c'est où l'on introduisoit sous le masque les Faunes, les Satyres, les Egipans, les Sylvains, les Dryades, & les autres Nymphes bocagères & champêtres. L'on en attribue l'invention à Sicyonius de Crète, dont elle a pris son nom, & Scamon la donne à Therfippus. Euripide en parle assez amplement.

De toutes ces différentes espèces de Danses, les unes s'employoient dans les Nôces, les autres dans les Sacrifices, d'autres dans les Pompes & dans les Spectacles publics ; & d'autres sur le Theatre. L'on peut voir ce qu'en disent Athenée, Cælius Rhodiginus, Scaliger, Hierôme Mercurial, Rosinus en
ses

ses Antiquitez Romaines , Alexandre Sardus dans Polydore Virgile, Theodorus Zuingerus en son Theatre de la Vie humaine ; outre Homere , Platon, Aristote Xénophon, Galien, Strabon, Pollux, & Lucien.

Comme les Anciens n'ont jamais meprisé la Danse, & que jamais aussi il ne se faisoit de Cerémonies ou de Spectacles publics quelle n'y fut employée , on peut dire qu'outre le plaisir & le divertissement que les Principaux y prenoient aussi - bien que le Peuple , ils en avoient remarqué l'utilité comme nécessaire au bien public, & à la conservation de leurs Etats. C'est ce que les exemples nous vont confirmer.

La Grece , à qui l'on donne la découverte & l'invention des plus belles choses , cultiva cet Art avec beaucoup de soin & d'étude ; parce que ceux qui présidoient aux Gouvernemens remarquoient qu'il servoit beaucoup à façonner le Corps de leur jeunesse , & qu'il luy donnoit des dispositions merveilleuses à la Milice, & dans les Sacrifices une attache particuliere. De là vient

vient qu'Orphée & Musée, les plus anciens Autheurs des Grecs, ont dit que l'on ne pouvoit estre admis dans les Myſteres & dans les Cerémonies, ſans l'Harmonie & la Danſe. Homere apres eux dans ſon Iliade, donne de merveilleuſes louanges à ſes Héros, pour avoir excellé dans la Danſe, & y avoir acquis beaucoup de reputation non ſeulement chez eux, mais auſſi chez les Troyens leur ennemis, parce que par le ſecours de cet Art ils s'eſtoient rendus beaucoup plus diſpos à la guerre, & à faire de grandes actions, que par tout autre exercice.

Dans ce meſme temps, la Danſe qu'on appelle *Pyrrhique*, & que Solin & Strabon diſent avoir eſté inventée par Pyrrhus le Cydonien, & Ariſtote par Achille, ne ſe faiſoit que ſous les armes avec les mouvemens de pied & le bruit des meſmes armes, ſi c'eſtoit à pied; mais ſi c'eſtoit à cheval comme le plus ſouvent, elle ſe faiſoit d'une autre maniere. Il ſe formoit des Troupes de jeunes Seigneurs ou Princes partagez par Bâdes, que nous appellons preſentement *Quadrilles*, qui avoient le

Q. d'Avril 1680.

I

Pendant

Casque en teste, la Lance en une main, & le Bouclier en l'autre, & que des Chefs experimentez conduisoient à cet exercice si noble, qui tenoit beaucoup du militaire, & qui ne se faisoit que par modes, cadences, mesures, courtes, pauses, & chamades. On en trouve en l'Eneide de Virgile un fameux exemple qui se donna par les jeunes Princes Troyens & Siciliens, en la presence d'Enée & d'Aceste Roy de Sicile. Les Carroufels & les Courses de Testes, qui se font dans les plus belles Cours de l'Europe, ont quelque chose d'approchant de ces exercices si fameux.

La Fable veut tirer l'origine de la Danse Pyrrhique de plus loin, & dit qu'elle avoit esté inventée par la Déesse Pallas, quand apres la défaite des Geans, en signe de joye & de triomphe, elle dansa la premiere toute armée, & qu'elle mena à la cadence les autres Dieux & Déeses.

La mesme feint que Berecynthe ou Rhée, enseigna la Danse à ses Prestres, qui estoient les Curètes en Crete, & les Corybantes en Phrygie, & que
 3 Sacrifices, ils ne la pou-
 voient

voient faire qu'avec des mouvemens violens, des trespignemens, & des battemens de pieds contre terre, & avec une espece de bruit aigu , en frapant des Epées courtes & des Javelots sur de petits Boucliers d'airain, & qu'ainsi ils sauverent Jupiter nouveau né , qui auroit esté devoré de Saturne son Pere.

Hésiode dit qu'il avoit veu luy même les Muses danser pres d'une vive Fontaine autour de l'Autel de leur Pere Jupiter, où Eraton, Polymnie, & Terpsicore , menoient le Branle. Ce sont aussi ces Filles immorrelles que les Poëtes feignent avoir inventé la cadence des Paroles, la liaison des Mots, les tons de la Musique, l'harmonie des Instrumens , & la Danse. Apollon leur Frere est aussi fameux pour les mesmes Arts ; & le Parnasse éloigné du bruit & du tumulte, & le lieu où ils les pratiquent.

Les anciens Héros, comme Thesée, Achille, Pyrrhus, Mérion, Epaminondas, Scipion , & Alexandre, au raport d'Emilius Probus, avant leurs combats aussi - bien qu'apres leurs victoires, n'ont fait aucune difficulté d'assujer-

tir leurs corps militaires & triomphans, aux nombres & à la cadence des Instrumens, jugeant que par un si noble exercice, ils conservoient ou augmentoient la disposition qu'ils avoient acquise pour la guerre.

Xénophon dans ses Symposiaques, nous rapporte que les plus sçavans des Anciens eurent beaucoup d'inclination pour la Danse, tel que Socrate, qui quoy que grand Philosophe, s'y adonna sur le déclin de son âge, aussi-bien que Diogene. Athenée aima la Danse appelée *Memphitique*, qu'il avoit apprise des Egyptiens. Pythagore se donna la même liberté. Aristipes fit gloire de danser devant le Roy de Sicile: ainsi donc ils trouvoient tous des dispositions à la bienveillance & à la grace du Corps.

Les Lacedémoniens, qui ont esté les plus illustres de toute la Grece, apprirent cet Art de Castor & de Pollux, & le crurent si nécessaire, qu'ils y faisoient instruire leur Jeunesse, se persuadant que la Danse n'estoit pas moins utile que l'Art militaire; aussi c'est de là qu'on peut dire qu'ils doi-

vent

vent une partie de leur gloire à la Danse & à l'Harmonie. Venons à d'autres Nations.

Les Pheaques , Hommes abondans en toute sorte de delices , s'y adonnoient avec tant de passion, qu'ils estimoient que ce seroit retrancher un des plaisirs de la vie , que d'introduire la Danse ; aussi aucun n'estoit estimé chez eux, s'il n'y excelloit.

Les Thessaliens appelloient leurs Magistrats *Proorquesteres*, comme par une marque d'honneur , parce qu'ils faisoient gloire de porter le nom d'habiles Danseurs, & en menoient les premiers la cadence.

Dans l'Isle de Délos , les Sacrifices ne se faisoient jamais sans la Danse & sans l'Harmonie ; & il y avoit des Chœurs de jeunes Hommes qui s'y exerçoient pendant la Cérémonie au son de la Flûte & de la Lyre, comme si par là leurs Prestres & leurs Sacrificateurs jugeoient qu'ils avoient plus d'attache aux Mysteres.

Les Indiens n'adornoient jamais le Soleil qu'en dansant, soit à son lever, ou à son couchant ; & les Brach-

manes qui estoient leurs Prestres , se servoient de la Danse dans leurs Sacrifices.

Les Ethyopiens n'alloient jamais au combat qu'en posture de Danse, portant autour de leur teste leurs fleches en forme de rayons, pour donner plus d'étonnement ou d'effroy à leurs Ennemis.

Les Principaux des Tyriens & des Troyens , dans le Palais de Didon Reyne de Carthage , qui donnoit le régal à Enée, faisoient divers Chœurs de Danse, & c'estoient les Tyriens qui menoient le Branle, Jopas jouant alors de la Harpe, comme dit Virgile.

Chez les Anciens , la Danse par Chœurs , que nous appellons *Ballets*, dans les Intermedes ou Entr'actes , se faisoit dans les Tragédies & dans les autres Pieces de Theatre, avec des Voix & des Instrumens , où l'on admettoit les Personnes de l'un & de l'autre Sexe, & le sujet de ces Chœurs avoit du raport avec l'Argument de la Piece. C'est ce que dit Horace en ses Satyres, & Seneque en sa Troade.

La Danse qu'ils appelloient *Hor-*

mus,

mus, estoit composée de jeunes Hómes & de Filles, dont l'un menoit le Branle avec des postures mâles & belliqueuses, & les Filles les suivoient avec plus de modestie, comme pour faire une harmonie de ces deux Verrus, la Force, & la Temperance.

Les Pantomimes qui dansent dans les Ballets, doivent avoir beaucoup de disposition du corps & de l'esprit, les mouvemens subtils & justes, l'oreille fine, l'esprit judicieux & présent, l'intelligence de toutes les passions pour les imiter ou contrefaire, & principalement la connoissance de toute la Fable, la taille plus avantageuse que petite, & une justesse en toutes leurs actions, à moins, comme dit Cicéron, de passer pour ridicules.

Nous passerions icy sous silence la Danse des Sybarites & des Bacchantes, n'estoit que nous ne voulons rien laisser à desirer sur cette matiere. Les Sybarites, Peuple extrêmement voluptueux, y trouvoient leurs divertissemens & leurs delices, & y faisant mesme instruire jusques à leurs Chevaux, ils n'alloient jamais aux Banquets qu'à

la cadence , au son des Flûtes & des Hautbois. C'est d'où les Crotoniates leur ennemis prirent occasion de les vaincre , lors qu'il en fallut venir aux mains avec la Cavalerie ; car ceux-cy au lieu de faire sonner l'allarme , firent jouïr des Branles ; ce que les Chevaux voulant suivre , il leur fut facile de mettre en deroute toute la Cavalerie des Sybarites. La Danse des Bacchantes ne se faisoit que pendant la nuit avec des hurlemens & des cris furieux, & lors qu'on celebroit les Orgyes, qui estoient les Festes de Bacchus, où ces Femmes écervelées , avec des mouvemens emportez, se produisoient, couronnées de Lierre ou de Pampre, ayant des Thyrses en la main, & couvertes de peaux de Tigres , de Loups Cerviers , ou d'autres Animaux farouches, & pleines plutôt de Vin, que des inspirations de Bacchus. C'est d'où sont venuës les Bacchanales. Mais comme ces Danses sentoient les Furies, ces Femmes y commettoient des actions sanglantes. Orphée à leur rencontre en fut déchiré en pieces , & la douceur de sa Lyre qui touchoit les

Ro

Rochers , & les Animaux les plus furieux , ne pût rien sur ces Femmes qui en firent leur victime; & leur fureur alloit encor si loin, que Penthée Fils d'Agare, quoy que Roy des Thébains, pour avoir méprisé les Fêtes de Bacchus, fut déchiré en morceaux par sa Mere même & par les autres Bacchantes. C'est ce que rapporte Virgile en son Moucheron, & Horace en ses Satyres.

Les Romains estoient aussi fort affectionnez à l'Harmonie & à la Danse, & principalement dans leurs Banquets. Quelques-uns disent que l'une & l'autre a esté introduite en Italie par Pylade Siciliés, & d'autres par Batyllus d'Alexandrie. Juvenal en parle en ses Satyres. La pompe & les grandes magnificences de cette Nation les avoit portez à toutes les choses qui flatent les sens ; & ce que les autres Nations faisoient par politique, celle-cy le faisoit par luxe : ce qui servoit d'établissement aux autres , celle-cy en faisoit un usage pour ses plaisirs & pour sa ruine. De là viét qu'on trouve dans Rosinus, Macrobius en ses Saturnales, & dans Cælius Rhodiginus , que quelques Em-

pereurs en leurs somptueux Festins , se déguisoient en Divinitez celestes, terrestres , ou marines , pour y pratiquer leurs Danses. Mais ce qui sentoit chez les Romains la mollesse; chez les Grecs, les Troyens , & autres Peuples, sentoit la generosité. On faisoit donc dans les Danses des Romains , des postures des pieds & des mains, & des gesticulations de tout le Corps, comme font les Balleteurs ou les Danseurs de Morisques; & c'est dequoy Perse & Juvenal se raillent en leurs Satyres , & ce que rapportent Velleius , Artemidore , Lipse , & Leontius en son Antologie. Martial mesme adjoute , qu'à l'entrée des nouveaux Mets , & lors que l'on commençoit les Danses , on faisoit jouer des Instrumens hydrauliques, & qu'alors de jeunes Gens de l'un & de l'autre sexe, faits venir de Syrie, d'Afrique, ou de Cadix, au son de la Voix ou des Instrumens , passoient la plus grande partie de la nuit en diverses especes de Danses, & c'estoit un des plus grands plaisirs de cette voluptueuse Nation.

On trouve encor que les Empereurs
Romains

Romains se plurent d'avoir dans leurs Triomphes , des Satyres & des Sile-
nes , qui par des postures & des gesti-
culations boufannes , imitoient les
Danfes sérieufes , eftant couverts de
peaux de Bouc , ou de veftemens tiffus
de Jonc & de Genest , entremeflez de
Fleurs ; & dans leurs *Impromptus* ils
donnoient des brocards au Peuple. Ce
que ceux de Livourne & d'Ombrie ont
retenu dans leurs Satyres & leurs Bou-
fonneries.

Remarquons encor que dans les
Theatres des Romains il y avoit une
Place appellée *Orgueftre* , où se met-
toient les Joüeurs d'Instrumens , & où
se faisoient les Danfes dans les Comé-
dies , & que les Empereurs mefmes ne
faisoient pas de difficulté d'y jouer
leurs perfonnages , & d'y avoir leurs
Fauteuils. C'eft ce que Suetone rappor-
te en la Vie d'Auguste.

La Danfe des Saliens , qui eftoient
des Prestres de Mars chez les mefmes
Romains , se faisoit pendant les Sacri-
fices ; & l'on tient que pour eftre plus
agiles & plus vifs , ils danfoient pieds
nuds fur les charbons ardens.

Nos

Nos Histoires , aussi bien que les Commentaires de César , & Cicéron de la nature des Dieux , font mention que les anciens Druydes , qui estoient de vénérables Mages ou Prestres habitans dans les Forests , où ils s'adonnoient fort à la Spéculation , à la Philosophie , & à la contemplation des Astres , avoient coûtume au premier jour de l'année d'aller avec cérémonie danser autour des Chesnes, dont ils tiroient leur nom , & d'y cueillir par apres le Guy. C'est d'où est venu ce fameux Proverbe, *Au Guy l'an neuf.*

Ad viscum Druida , Druida saltare solebant.

Ces anciens Druydes ont subsisté dans les Gaules jusques au temps de l'Empereur Auguste , & ce fut l'Empereur Claude V. qui les abolit entierement, La Ville de Dreux en a pris le nom.

Pour couronner donc glorieusement la Danse, nous dirons qu'elle est si propre à dresser le Corps , à former la grace , & à relever les actions des jeunes Seigneurs ou Princes , que l'on ne manque pas de les y faire instruire selon le merite de leur naissance

&

& la dignité de leurs Personnes, & c'est ce qui se pratique dans toutes les Cours de l'Europe, tant pour l'utilité, que pour le divertissement des Testes couronnées. Nous ajoûtons icy l'union de tous les plaisirs, par le retour de la Paix du Siecle d'or.

Mercure, l'on te doit comme au plus grand des Dieux,

*Les plaisirs qu'on trouve à la Danse;
Puis que tu nous apprens que le Branle des
Dieux*

En donne & regle la cadence.



*Les Mortels curieux de cet Art tout di-
vin,*

*De la nuit percerent les voiles,
Et contemplant le Ciel, en apprirêt enfin
La Danse qu'y font les Etoiles.*



*Ils y virent ton rang, tes mesures, tes pas,
Et dans ce noble Art tant de charmes,
Qu'ils l'observent depuis avec tous ses
appas,*

*Quand la Paix fait quitter les armes.
C'est*

*C'est alors que l'on voit jusqu'aux jeunes
Bergers,*

*Charmez de leurs Nymphes superbes;
En suivre l'harmonie avec leurs pieds
legers,*

Dansant sur les fleurs & les herbes.

*Pour des plaisirs si doux, il faut un doux
repos;*

*C'est ce que la Paix fait renaître;
Si ce calme n'est dû qu'aux soins d'un
grand Héros,*

LOUIS peut s'en dire le Maître.

*Toute l'Europe en voit les merveilleux
effets,*

*Par l'union de tous ses Princes;
Et ce charmant bonheur que goûtent leurs
Sujets,*

S'étend dans toutes les Provinces.

*C'est de là que les Ris, les Amours, &
les Jeux,*

*Précedent souvent l'Hyménée;
Et qu'en suite l'Hymen fait par ses sacrés
nœuds,*

Plus d'une heureuse destinée.

La

*La France, la Baviere, & l'Espagne à son
son tour,*

*Goustent ces douceurs mutuelles,
Par la Paix, par les Ris, par l'Hymen,
& l'Amour,*

Dans leurs unions eternelles.

*Après de jeux si doux, & d'aussi-doux
plaisirs,*

*Qui naissent d'une pure joye,
Ne voit-on pas s'unir dās leurs ardēs desirs
Le Portugal & la Savoye.*

*Quand le Nort a finy tant de combats
affreux,*

*Par le repos qui leur succede,
Il travaille à l'Hymen, qui s'en va ren-
dre heureux*

Le Dannemarc & la Suede.

*Si donc tant de plaisirs, & tant de jeux
charmans,*

*Renaissent en chaque Contrée,
Que d'acclamations & d'aplaudissemens
Doit-on à la divine Astrée?*

*Elle quitt a la terre, après le Siecle d'or,
Pour*

Pour la Discorde & pour la haine;
Elle le fait renaistre, & vient regner encor;
Mais c'est mon Roy qui la ramene.



Si nous devons aux Roys, ce que l'on doit
aux Dieux,

O Grand Roy, quelle est vostre gloire?
Vous ne sçauriez donner ce qu'on deman-
de aux Cieux,

Qu'en vous retranchant la victoire.



Oüy, la Posterité va parler à jamais
De vous autrement que d'Auguste,
Quand vous vous faites voir, en redon-
nant la Paix,

Toujours grand, genereux & juste.

RAVLT, de Rouen.

Voicy plusieurs Madrigaux qui m'ont
esté envoyez sur l'Histoire Enigmatique
du dernier Extraordinaire. Elle ne cache
autre chose qu'une paire de Pantoufles &
de Souliers. Toutes les convenances en
sont aisées à trouver. Les Grecs nous ont
fourny le mot Crepida, qui veut dire Sou-
lier, ou Pantoufle.

I.

J Amais je n'aurois diviné
Ce que le *Mercur*e a donné
Dessous un sens énigmatique,
Si je n'avois vu ce matin
Dans un Tableau fait à l'antique,
A genoux le pauvre *Scapin*,
Qui baise de Dame *Angelique*
Les *Pantoufles* & le *Patin*,
Tandis que *Iodelot* ris & luy fait la nique.

LE P. LA TOURNELLE.

II.

C E n'est pas pour des *Ecoliers*
Que l'on propose cette *Histoire*,
Car souvent ils aiment mieux boire,
Que de s'acheter des *Souliers*;
Souvent aussi sans nuls scrupules
Ils portent aux talons des *Mules*.

OGIER-TERRAVIDIERE,
de Niort.

III.

P Our deviner l'*Histoire Enigmati-*
que,
N'allez point consulter les *Peres Corde-*
liers.

Soyez

Soyez un peu melancolique,
 Mesurez tous vos pas, regardant vos
 Souliers,
 Vous aurez decouvert la moitié du mi-
 stere;
 Mais si vous desirez sçavoir l'Histoire
 entiere,
 Dechausséz-les fort promptement,
 Et prenez vos Mules de Chambre,
 Puis buvez du jus de Septembre,
 Vous l'expliquerez seûrement.
 SEGUINIERE POIGNANT.

I V.

Vous estes, dit-on, empêché
 A penetrer le sens caché
 Dessous l'Enigme du Mercure;
 N'y respirez plus, je vous assure
 Que je l'ay decouvert enfin,
 Et qu'en me levant, ce matin,
 J'ay trouvé ces deux Sœurs jumelles,
 Et leurs deux Freres aupres d'elles,
 Tous quatre prests à me servir,
 Tour-à-tour, selon mon desir.
 J'ay pris les deux Sœurs les premieres,
 En suite les lumeaux leurs Freres,
 Et leur ay fait grande amitié,
 Car c'estoit chaussure à mon pié.

En

*En considerant leur figure,
 J'ay developé le Mercur.*
*Les Pantoufles sont les deux Sœurs
 Dont parle ce Dieu des Causeurs ;
 Leur sort est de rendre service
 Dans le plus vil & bas office,
 Jusqu'à terre dessous nos pas,
 On ne sçauroit servir plus bas.*
*Les Souliers , qui sont leurs deux Freres,
 Pour le plaisir, ou les affaires,
 Dans la Salle , ou le grand Chemin,
 Servent à tout le Genre humain.*
*Ils sont jumeaux, on le confesse,
 Mais pour sçavoir le droit d'aînesse
 Des Pantoufles ou des Souliers,
 Il faut parler aux Cordonniers.*
*Les Souliers sont plus hauts de taille,
 S'ils ne sont Souliers de Canaille;
 Les Pantoufles n'ont pas comme eux
 Les oreilles aupres des yeux;
 Mais elles ont aussi la joye
 De ne point sentir la couroye
 Qui leur cause l'affliction,
 De la facheuse astriction
 Que l'on fait souffrir à leurs Freres,
 A qui leurs Maîtres sont severes,
 Et les tiennent dans des liens
 A l'attache comme des Chiens.*

C'est

C'est une chose assez commune
 De voir la forme de la Lune
 Aux Souliers de nos Courtisans ;
 Les Laquais n'en sont pas contents.
 Si les Pantoufles sont d'usage ,
 Ce n'est pas pour un long voyage ,
 Car le travail ne leur plaît pas ;
 On les entend gronder tout bas ,
 Au moindre pas qu'on leur fait faire ,
 Tant le repos est leur affaire.
 Elles sont pour la propreté ,
 D'une tres-grande utilité ,
 Et servent volontiers les Dames ,
 Pendant tout le temps que leurs Femmes
 Préparent leurs Freres jumeaux ,
 Les rendent propres , nets & beaux ,
 Pour venir faire leur office ,
 Et les relever du service.
 Un jeune Homme de fort bon bec ,
 M'a dit que leur nom estoit Grec ;
 Pour cela , je demande grace ,
 Car pour du Grec je vous en casse.

LA BLONDINE GUERIN.

V.

L Es deux Freres jumeaux, & les deux
 Sœurs jumelles ,
 Les uns d'un Cuir brillant , les autres de
 Satin ,

De

*De Velours , de Damas , ou de Drap le
plus fin ,*

*Riches en galons d'or , passemens , ou den-
telles ,*

Servant le soir & le matin ,

Quoy que bruyantes , lestes , belles ,

Ne sont pas ce que fut jadis le Brodequin ,

Ny la Galoche ou l'Escarpin ,

Ny la Sandale à trois semelles ,

Ny la Mule , ny le Patin ;

*Mais je veux qu'on me tonde , ou devenir
Econfle ,*

Si leur Enigme n'est enfin

Et le Soulier & la Pantoufle.

RAULT , de Roüen.

VI.

C*herchant de l'Enigme le Mot ,*

Morblen j'aurois esté bien sot ,

Si vous m'eussiez plus longtemps arrestées ,

(Ay-je dit me mordant les doigt ,)

Pantoufles , je vous ay portées

Pendant les quatre derniers Mois.

L. F. V. de Morlaix.

VII.

E*Nfin nostre Galant Mercure*

Trouve à galantiser jusques sur la Chaussure.

Après

*Après ce qu'il a dit , n'en déplaîse aux
Censeurs ,*

*Je suis persuadé que les plus incrédules
Croiront qu'assurément les Souliers & les
Mules*

Sont de tous temps Freres & Sœurs.

*LE FIEBVRE , d'Argenton ,
Chateau en Poitou.*

V I I I.

D*ire que dès qu'on est Amant
On cesse d'être charitable,
C'est nous raconter une Fable.
Voit-on que pour estre galant ,
Mercure soit moins secourable ?
Il court les Royaumes entiers,
Et donne à tous ceux qu'il rencontre,
En secret , & sans faire montre,
Des Pantoufles & des Souliers.*

MILLOT , de Marseille.

I X.

T*ircis , à quoy bon tant resver
Dessus l'Histoire Enigmatique?
Rien n'est , à mon avis , si facile à trouver
Que le sens surquoy je l'explique.
Cependant depuis pres d'un Mois
Tu ne fais que mordre tes doigts ;
A force d'y resver , bien souvent m'i'o-
soufles.*

*Il faut peu pour t'embarasser ,
Puis que pour te donner si longtems à
penser ,
On n'a qu'à retourner ses Souliers en
Pantoufles.*

*DE BRIELLE l'aîné,
de Clamecy.*

X.

L*E sens de l'Enigme Historique ,
Comprend , si je m'y connois bien,
Certaines Pieces de Boutique,
Souliers , Mules , ou ce n'est rien.*

I. Inconnu d'Abbeville.

Ceux qui ont trouvé le sens de la
mesme Histoire , sont Mademoiselle de
la Borderie, de Verneüil ; Messieurs de
Ville-Chaluer ; C. Hutuge, d'Orleans ;
Bessin, Lieutenant de Clamecy ; Mico-
net , de Châlons sur Saône ; Vialet ,
Ruë Montorgueil ; Jabart , Sieur de
l'Avaroste , de Rheims ; Le Brest, Ruë
Montmartre ; Jamet le Pere ; De Ger-
migny , de Clamecy ; Gauvain , Curé
de Marcenay ; Le Bon Clerc de Châ-
lons sur Saône ; Tamiriste , de la Ruë
de la Cerisaye ; Les Reclus de S. Leu
d'Amiens ; Le Chevalier de la Sala-
mandre ;

mandre ; Le Berger des Rives du Tarn ;
Le Solitaire de Carpiagne ; Les Nou-
veaux Académiciens de Beauvais ; La
Bergere de Villechef, & la Belle Brunet
du Quay de la Megisserie.

*J'ajoute une nouvelle Histoire Eni-
gmaticque, dont Monsieur de la Salle Sieur
de Lestang, est l'Auteur.*

•••••

HISTOIRE

ENIGMATIQUE.

ON feignoit avant l'extinction de
l'Idolatrie , que je n'avois qu'un
Mary. Un des successeurs de celuy qui a
reçu d'Enhaut le pouvoir de lier les
Corps d'un lien indissoluble , veut que
j'aye plusieurs Marys à la fois. Il ne
prétend pas que ce soit une Polygamie,
que chacun de ces Marys épouse une
autre Femme que moy. Il met cette di-
ference entre mon Mariage & les au-
tres , qu'il permet jusqu'à la dernière
Posterité qu'on en renouvelle tous les
ans

ans la cérémonie. On choisit pour la faire , un des jours les plus solennels de l'année , & j'y sers comme de Theatre. Il est d'une notorieté incontestable que c'est la Reconnoissance qui a contracté ce Mariage , & qu'il n'en naistra jamais rien. C'est toujours le plus considerable qui m'épouse au nom des autres , & il n'en attend pas un bonheur semblable à celui de Polycrates. J'étens mon Lit nuit & jour jusqu'à la porte de mes Marys. Il leur est à souhaiter que je n'entre jamais chez eux. Plus j'y entrerois, plus j'y causerois de desordre.

Monsieur Lorenzo de Padoa , le jeune & Monsieur de S. Fons Académicien de l'Academie nouvellement établie à Villefranche en Beaujolois , ont esté les seuls qui ayent trouvé le vray sens de la dernière Lettre en Chifres. Tout le secret consistoit à observer la distance , d'un Chifre à l'autre , & à rapporter ce nombre à la lettre qu'il marquoit dans l'ordre ordinaire de l'Alphabet. De 62 à 59, il y a trois nombres de distance , & cette distance de trois marquoit le C , qui est la troisiéme lettre. De 59 à 64 , il

Q. d'Avril 1680.

K

y a cinq de distance , & cela vouloit dire l'E, qui est la cinquième lettre. De 64 à 8, il y a cinquante-six. C'estoit une Nulle , toutes les distances qui passent vingt-trois ne pouvant marquer aucune lettre. Ce mystere découvert , il est aisé de lire ces six Vers dont la Lettre est composée.

*Celuy qui voudra confier
 Quelque grand secret au Papier,
 Doit avoir recours au Mercure ,
 Qui montre l'art mystérieux
 D'armer sûrement l'écriture
 Contre un Esprit trop curieux.*

Quant à la Lettre en figures , on la déchiffré en s'attachant aux seuls termes du Blazon dans les premières Armes, & prenant la première & dernière lettre sont différentes, car quand elles sont semblables, on n'en prend qu'une. Dans les secondes Armes , il faut prendre le principal nom de la Seigneurie, & en tirer la première & dernière lettre , & ainsi alternativement. Des Armes de Monsieur de Tavanès, qui sont un Lyon couronné , prenez la lettre L, qui est la première de Lyon , & la lettre E, qui est la dernière de couronné,

vous

vous trouverez le. Des Armes de Monsieur du Lude, prenez D & E, qui sont la premiere & derniere lettre du nom de Du Lude, vous aurez de. Le Blazon des troisièmes Armes, sont Cotice, ce qui fait ce. Les quatrièmes sont la Ferté, qui font le. Le Blazon des cinquièmes, Roc d'Echiquier, marquent seulement la lettre R.. Les sixièmes, Chevreuse, vous en tirez ce. Blazon des septièmes. Semé au Sautoir brochant sur le tout, premiere & derniere lettre, S, T. Varambon, marquent V, N. Blazon des neuvièmes, un Cor, premiere & derniere lettre, C, R, Les dixièmes, Armes de Jerusalem, font I, M. Blazon des dernieres, Echiqueté, fournit un E, & le tout ensemble forme ces paroles, Le deceler c'est un crime.

Les Lettres de cette nature ne sont proposées que comme un jeu d'esprit, parce qu'elles ne peuvent estre d'aucun usage. Celle qui suit est d'un Chifre assez particulier. Celuy qui me l'a envoyé, qui est un Homme de consideration & de merite, croit que nos Spéculatifs n'en viendront pas aussi aisément à bout que des précédens. Il prétend mesme que dans son frequent usage, la memoire suffit sans la Clef,

Et pour le rendre plus facile à déchiffrer, il ne s'est servy d'aucune Nulle. l'estime qu'il hazarde beaucoup, ayant à faire à des Esprits aussi pénétrants que ceux de nôtre Siecle.

LETTRE EN CHIFRES.

4¹40? 5174; 80.: 8816: 8942: 13:
 3²; 4274' 1285? 4512.: 708722: 32'
 712635: 39? 347456; 33: 3831: 55
 44.: 43!. 5070; 145247: 13! 422
 66588; 82!. 522; 87' 2773! 38? 3135:
 4557; 527422: 8913524316: 2288;
 247057; 18? 578761' 61? 34? 3384.:
 7026? 2988: 82!. 43? 27' 2412: 33?
 422287; 7820: 5413: 32: 5213; 2174
 4283!. 40? 2257; 2952; 4512: 8288.:
 2920' 73? 30!. 42216513: 28: 64?
 88' 215227; 31!. 42204415: 63; 54
 69! 26; 5014' 13224312' 543887;
 60? 421832!. 70: 42? 4285? 1513: 26;
 4820; 52! 238728; 22: 2645.: 4318?
 39? 52! 522933!. 1357; 4: 42, 84! 50;
 81? 20; 2642? 23? 18? 4269! 54; 14?
 7088.:

7088. 4061? 1813; 1042? 87: 7427
 5415: 8827; 19? 5725: 7; 52! 2810 52
 87; 5543. 32? 2960; 4314; 562788
 13: 5713422074; 7851? 22, 20? 24
 35: 5732. 345237? 2289: 13; 42.

Je ne puis attendre jusqu'au premier Extraordinaire, à vous faire part d'une autre Lettre que je vous avoue que je ne suis point capable de déchiffrer. Celuy qui m'a fait la grace de me l'envoyer, s'engage à m'en faire tenir l'Explication dans le temps qu'il faudra qu'elle paroisse. C'est Monsieur de Vienne-Plancy, Frere de Monsieur de Vienne-Busseroles, dont je vous ay appris la mort. Voicy en quels termes il m'a écrit.

*A Fau-Cleranton, le dixième
 d'Avril 1680.*

IL y a quelques jours, Monsieur, que me divertissant à lire le traité des Chifres de Vigenere imprimé à Paris l'an 1586. j'y remarquay en la Page 182. & aux suivantes, que cet Auteur comptoit pour impossible, ce que Triteme avance dans la Clef

K iij

de la Poligraphie, qu'il avoit un secret merveilleux pour empêcher que l'on n'accusast de mystere une Lettre qui en feroit toute pleine ; & que c'estoit d'employer un sens parfait , tel que l'on voudroit, pour en cacher un autre, tel que l'on voudroit aussi. A quoy Vigenere ajoûte , que beaucoup de bons Esprits avoient travaillé jusqu'à suer sang & eau à penetrer ce secret , sans qu'ils l'eussent pû trouver. Il propose en suite l'exemple dont Triteme se sert pour éclaircir sa pensée , & cet exemple est une demande qu'il feint de faire à un de ses Amis de quelque argent à emprunter pour achever un Bâtiment , laquelle cache l'avis qu'il luy envoie d'une conspiration qui se tramoit contre luy , & qui estoit sur le point d'éclater. Demande , & Avis , égaux dans leurs expressions , en nombre de mots , & differens en nombre de lettres. Ce qui donne lieu de croire à Vigenere que cet adroit déguisement d'un sens misterieux , sous un sens moins suspect , se fait par le raport des lettres , plutôt que par celui des mots. Cet Auteur raconte apres cela ;

cela , qu'estant à Venise l'an 1569. on y fut averty que Selim Empereur des Turcs , avoit défendu aux Vénitiens qui estoient à Constantinople , de ne plus écrire en Chifres , mais en lettres intelligibles , dans l'esperance d'empescher par ce moyen qu'ils ne donnassent à leur Republique l'avis des préparatifs qu'il faisoit à la soudaine , pour envahir l'Isle de Cypre qui relevoit d'elle ; ce qui mettant en peine le Consul Venitien qui residoit à Constantinople , il se presenta à luy un Medecin nommé Lorenzo Ventura , qui s'offrit à luy apprendre le secret, que je viens de marquer, moyennant certaines conditions avantageuses qu'il demanda pour sa recompense. Vigenere ne dit pas si ce Consul accepta l'offre qu'on luy faisoit. Il donne seulement à penser que Triteme & Ventura s'estant tous deux vantez de la mesme chose , elle n'estoit pas impossible, comme il sembloit en estre persuadé. J'en jugeay du moins de la sorte, apres la lecture de cet endroit de son Livre , & la haute idée que je conçeus de l'importance de ce secret , me fit ha-

zarder à sa recherche quelques heures d'aplication pendant quelques jours. Ma peine ne fut pas inutile. Je pénétray ce mystere , & l'exemple de Tritéme que Vigenere raporte dans toute son étendue , fut la seule lumiere qui me le fit découvrir. Je sçay donc cette maniere si vantée dont on peut exprimer toute sorte de sens parfaits qu'on voudra cacher , par toute autre sorte de sens parfaits dont on voudra se servir , & mes Amis m'ont conseillé d'en faire part au Public par votre entremise, apres avoir veu que l'art d'écrire en Chifres faisoit un des curieux Articles de vos Mercurus Extraordinaires. Agréez donc , Monsieur , de me l'accorder ; mais permettez que je sçache auparavant si quelqu'autre a trouvé ce secret aussi bien que moy , & que pour parvenir à cette connoissance , je propose dans vostre premier Mercure Extraordinaire une Lettre à déchiffrer , telle que le Consul des Vénitiens à Constantinople, ou quelque Marchand instruit par Vétura, auroit pû l'écrire à un de ses Amis à Venise, pour avertir la Republique du dessein
de

de Selim , sans que l'on püst accuser sa Lettre d'aucun artifice. Je sçay bien que vous ne donnez point au Public de Lettres en Chifres , non plus que d'Emblemes & d'Enigmes , qu'on ne vous ait fait confidence de leur mistere, afin de vous en rendre le premier Juge ; mais trouvez bon pour cette fois, s'il vous plaist, de n'en estre que le simple Rapporteur , & d'employer mon nom qui ne vous est pas inconnu, pour caution de ma sincérité & de ma bonne-foy. Dans l'esperance de cette amitié, je vay joindre la Lettre du Consul ou du Marchand Vénitien à celle-cy, sans pourtant les diversifier de langage.

MONSIEUR,
J'ay appris avec bien de la joye le rétablissement de vostre santé.

Vous voulez que je vous envoie le Compte de ce que j'ay fait cette année par vos ordres, & pour vostre service ; il faut vous satisfaire. Le voicy.

Je donnay à Monsieur vostre Neveu le 13. d'Avril , suivant vostre ordre du 11. de Fevrier, 1500 l.

K v

Du 12. May , par ordre du 6. Mars,
1200 l.

Le 8. Juin , par ordre du 21. Avril,
230 l.

Le 7. Septembre , par ordre du 5.
Juillet & du 1. Aoust, 500 l.

Le 19. Septembre , par ordre du 4.
Aoust, 965 l.

Le 18. Octobre , par ordre du 6. Sep-
tembre , 100 l.

Le 10. Novembre , par ordre du 7.
Octobre, 750 l.

Et le 1. Decembre , par ordre du 19.
Octobre, 900 l.

Plus, je vous envoyay le 14. Mars 40
aunes de Taffetas rayé de 210 l.

88 aunes de Moire de 880 l. 56 au-
aunes de Taby de 400 l. & 220 aunes
de Brocard de 3900 l.

Plus, je vous envoyay le 19. de Juin
12. Tapis de Perse & 20. de Turquie de
6000 l. 48 Plumets de 587 l. & 20 Ai-
gretes de 742 l.

Plus, je vous envoyay le 3. Septembre
190 Perles de 520 l. 4 Rubis de 200 l. 6
Saphirs de 230 l. 17. Emeraundes de 800
l. & pour 800 l. aussi de petits Diamans.

Je vous laisse à sup plier à quoy tout
cela

cela se monte , afin que vous voyez par l'examen de ce que vous m'avez fourny, qui de vous , ou de moy , est en reste , & je suis , Monsieur , à mon ordinaire , vôtre &c.

Une telle Lettre de Compte & de Marchandise n'auroit pû , ce me semble , estre suspecte à l'Empereur Turc, ny à aucun autre, quand elle luy seroit tombée entre les mains. Mais le Correspondant à qui on l'envoyeroit, auroit dû estre instruit une fois pour toutes du Contrechifre du Consul, ou du Marchand qui l'auroit écrite, pour la pouvoir déchiffrer à son aise , autrement il seroit dans la peine où je vais mettre les beaux Esprits qui sont curieux.

Pour les soulager , je veux bien les avertir qu'il n'y a dans cette Lettre que les premiers mots. *J'ay appris avec joye le rétablissement de vostre santé,* dont le sens parfait qui est à decouvert exprime & rend le sens parfait qui est caché, je veux dire l'avis du dessein de Selim sur l'Isle de Cypre. Tout le reste est inutile , excepté les Chi-
fres

fres qui y sont employez d'un air assez naturel pour ne pas donner de soupçon , & employez exprés pour aider le Correspondant à en trouver le sens caché, chaque nombre exprimant une des vingt- quatre Lettres de nostre Alphabet, selon la pratique de la spirituelle Lorraine Espagnolette, mise dans le VI. Mercure Extraordinaire, & expliquée dans le VII. avec ces réserves neantmoins, qu'il n'y a point icy de Nulles, sinon les Zéro, encor est ce seulement quand ils ne servent qu'à expliquer dix ou vingt, & que les nombres qui commencent par 1. ou par 2. doivent estre entendus dans leur explication ordinaire lors qu'ils n'ont qu'un Chifre apres; au lieu que s'ils en ont deux, ils se prennent comme ceux qui commencent par 3. par 4. & par les autres Chifres suivans, c'est à dire, comme s'ils n'avoient point de liaison ensemble. Ainsi 11 signifie onze, & non pas 2. 22 signifie vingt-deux, & non pas 4. mais 111. & 222 signifient trois & six, comme 35 signifie huit, 345 douze, 468 dix-huit, 589 vingt-deux, &c.

Voila

Voila des éclairciffemens qui faciliteront fans l'explication du fens caché de ma Lettre , & qui pourront aider les Curieux qui fouhaitent la connoiffance du Secret de Tritéme , & de Ventura , à le trouver d'eux-mefmes, auffibien qu'a fait , Monsieur , votre , &c.

DE VIENNE-PLANCY.

Quoy que je ne puiſſe déchiffrer la Lettre propoſée au nom du Marchand Venitien , je ne laiſſe pas , Madame, de vous en promettre une ſemblable dans le premier Extraordinaire , c'eſt à dire que je pretens cacher ſous des paroles qui auront un ſens parfait , d'autres paroles qui auront auffi un ſens parfait , mais tout contraire du premier , par le moyen d'un Compte de Marchand rendu. Cela fait connoiſtre qu'il y a diferens moyens de mettre en pratique le Secret de Tritéme & de Ventura , puis qu'aſſurément la Clef de la Lettre que je promets , n'eſt point celle dont Monsieur de Vienne Plancy ſe ſervira pour nous ouvrir le ſens de la ſienne. Il eſt vray que c'eſt à luy ſeul que j'en dois l'idée.

Je

Je me souviens que je me suis engagé à vous donner une troisième Vue du Palais de Madrid, différente des deux premières. Jettez les yeux sur la nouvelle Planchette que je vous envoie, & vous le verrez tel qu'il s'offre aux yeux du costé de la première Court.

Monsieur le Marquis de S. Priest, dont vous avez déjà vu un Sonnet au commencement de cette Lettre, a fait encor celui que vous allez voir.

SUR LA QUESTION,
Si Alexandre estoit mieux fait
que César, & si tous deux ont
surpassé les autres Princes.

S O N N E T.

Nous pouvons présumer par le sens de
l'Histoire,
Qu'Alexandre & César étoient des Hom-
mes forts,
Et que ces grands Esprits animoient de
beaux Corps, [étoire ;
Dignes d'être admirez apres une Vi-
Qu'ils







Qu'ils avoient, puis qu'ils sont au Temple
de Memoire,
Les vertus du dedans, & celles du de-
hors ;
Mais qui peut assurer que ces illustres
Morts
Fussent aussi bien faits qu'on les vit pleins
de gloire ?



Comme on ne peut sçavoir s'ils étoient sans
defauts,
Pour ne pas se tromper, on les doit pein-
dre égaux ;
Et si pour avoir pris des Villes, des Pro-
vinces,



Nous mesurons leur taille à leurs Faits
inoûis,
En les peignant plus grands que tous les
autres Princes.
Nous les peindrons en Nains auprès du
Grand LOUIS.

✂✂ ✂✂ ✂✂ ✂✂ ✂✂ ✂✂ ✂✂ ✂✂ ✂✂ ✂✂

Si l'absence est incapable d'augmenter l'amour.

VOus demandez, Monsieur, si l'absence est incapable d'augmenter l'amour, à quoy je répons fort décisivement que non. Moy qui vous parle, je n'ay jamais mieux aimé, que pendant l'absence. Elle a sans doute un secret particulier d'augmenter le mérite des Personnes. Mon esprit les voit alors mille fois plus aimables que mes yeux ne le pourroient voir. Des défauts qui me paroistroient de pres, disparoissent de loin; il ne me reste que l'idée des belles qualitez. N'est-il pas vray apres tout, que quand vous voyez une Personne, vous ne la pouvez guère prendre pour plus qu'elle ne vaut ? Quelque envie qu'ait vostre imagination de luy ajoûter un peu de mérite de sa façon, il semble qu'elle n'en ait pas la liberté. Elle est frappée de trop près par tout ce qu'il y a de bon & de mauvais, & cela la réduit dans les bornes étroites d'une juste estimation. Mais changez de distance,
per

perdez de veüe la Personne dont il s'agit, alors vostre imagination a une carriere libre. Elle n'est plus gênée par la veüe de ce qu'il faut estimer. Elle le mettra à tel prix qu'il luy plaira. Point de défauts, si elle ne veut. Toutes qualitez aimables, & plus aimables qu'elles ne sont en effet, si elle veut. Elle est maîtresse de tout. Les yeux qui seuls la pourroient démentir, ne le sçauroient faire. Elle n'a qu'à sçavoir profiter de cette heureuse occasion d'absence, & elle me va forger la Personne de la terre la plus accomplie, pour l'objet de ma tendresse. Voyez un peu combien de commoditez. Pour moy, je ne sçay pas apres cela comment on s'amuse à tant voir. Mais l'imagination n'est pas la seule qui trouve son conte à l'absence, le cœur n'y trouve pas moins le sien. Combien me suis-je dit de fois, Si je voyois à present une telle pesonne, je suis sûr que je me prendrois si bien à luy marquer ma passion, que j'arracherois d'elle aussi des marques de la sienne. Je tournerois si bien tel & tel sentimēt, qu'elle n'y pourroit résister. J'en obtiendrois telles & telles graces. La voyois-je? En bonne foy, ce n'estoit rien

rien moins que tout cela. De l'embaras de mon costé, & de la froideur du sien, voila tout ce que je trouvois. O que n'estois-je enco rabsent! J'avançois plus en deux jours d'absence, qu'en six mois de presence perpetuelle. Vous croyez peut estre que je m'égare de ma question. Il ne s'agit pas, me direz-vous, de sçavoir si pendant l'absence vous croyez la Personne que vous aimez plus disposée à vous aimer; il s'agit de sçavoir si vous l'aimez davantage. Mais, Monsieur, je n'ay point perdu de veuë ce point là, car si je me croy plus aimé, j'aime en mesme temps plus que je n'ay encor fait; cela est bien aisé à suposer. Pour moy, je vous avoüe que je n'ay jamais esté persuadé que ce fussent de vrais Amans, que ceux qui ne sçauroient se résoudre à perdre de veuë ce qu'ils aiment. A parler franchement, ce sont Gens qui n'ont pas envie d'aimer long temps, & qui cherchent à se tirer au plûtoſt de leur amour comme d'une méchante affaire. Le plûtoſt fait, ce sera le mieux, voila quelle est leur maxime, car autrement ne ménageroient-ils pas mieux leur tendresse, &

& ne garderoient ils pas bien de l'exposer aux perils de ces entreveuës trop frequentes ? J'ay, par exemple, pour six mois de tendresse dans le cœur. J'ay pour six mois de soins, d'affiduitez, & de tout ce qu'il vous plaira. Je voy ma Maïtresse pendant six mois entiers ; & bien, voila ma mesure épuisée , mes six mois sont faits ; mais mettez au milieu deux mois d'absence, pendant ce téps-là mes affiduitez , mes soins ne s'épuisent point. Mon amour est alongé de deux mois, j'aimeray huit mois au lieu de six. C'est dommage que tous les Amans ne fassent ce calcul ; mais ils sont si broüillons tous tant qu'ils sont, qu'ils en sont incapables. Il leur semble qu'il n'est rien tel que de voir ce qui leur plaist. Je me tiendrois fort heureux, si ce petit Discours sur les avantages de l'absence , pouvoit du moins avoir assez de force , pour envoyer un Amant ou deux en retraite pendant quelque temps.

Monsieur le Président de la Tournelle, de Lyon, a fort agreablement renfermé les vrais Mots des deux Enigmes du Mois de May dans ce Madrigal.

UN bel Esprit de ma Province,
 Dont le mérite n'est pas mince,
 Vint hier, tout glorieux de son rare talent
 A développer chaque Enigme
 Du Mercure Galant,
 Me montrer l'une & l'autre en rime;
 Mais luy montrant un Instrument
 Par où l'on donne un Lavement,
 Je me mis hors d'escrime,
 Et pour me délivrer de ses raisonnemens,
 Je luy dis, bel Esprit, vous n'aurez pas les
 Gans.

Les autres Madrigaux que vous allez
 voir, ont esté faits sur les deux mesmes
 Enigmes.

I.

MES Vers ne sont pas élégans;
 Aussi tout frâc je n'en fais guéres;
 Pourtant sur l'Enigme des Freres,
 Je suis sûr qu'ils auront les Gans.

LE MARQUIS D'ARAMON.

II.

LE Mercure, à mon sens, peut en toute
 assurance
 Se servir de Seringue, & cela justement;
 Ce qui concerne l'agrément,
 N'est-il pas de sa compétence?

LA MOTHE, de la Rochefoucault.

III.

T*V*n'as garde, *Tircis*, je te l'ay dit
vingt fois,
De deviner l'*Enigme* de ce *Mois*,
Tu n'y prens pas assez de peines.
On n'en vient pas à bout qu'on ne resue
longtemps,
Il faut grater son front, il faut mordre
ses Gans.
Cela ne se prend pas, comme on dit, sans
Mitaines.

LE FIEBVRE, d'*Argenton*,
Chasteau en *Poitou*.

IV.

S*V*r la seconde *Enigme* ayant resué cent
fois,
Je n'y gagnay que la migraine,
Et je perdis toute ma peine
A chercher le vray sens, en me mordant
les doigts.



Pour donner à mon mal un prompt sou-
lagement,
Aussi-tost je pris un *Clistere*,
Et la *Seringue* expliqua le mystere
Qui m'avoit jusqu'alors causé tant de
tourment.

BESS. le jeune, Avocat à *Falaise*
en Basse *Normandie*.

V.

BElles, dont le teint délicat
 Ne peut voir du Soleil la lumière agreable,
 Qui prenez tant de soin d'empescher son
 éclat,
 De ternir cette main que vous trouvez
 aimable ;
 Mercure a dequoy vous aider,
 Par un secret caché dans les Vers d'une
 Enigme,
 Vous pouvez sans faire de crime ,
 Le chercher, ou le demander ;
 Mais sans me croire l'ame vaine.
 Je veux vous épargner à toutes cette peine ;
 Le secret qu'il vous cache avec des soins si
 grands ,
 Se trouve découvert en vous nommant
 des Gans.

ALCIDOR, du Havre de Grace.

V I.

LE bon Homme Damon l'autre jour me
 fit rire ,
 Quand je le vis les doigts tremblans,
 Pour deux mots tout au plus qu'il luy fal-
 loit écrire,
 Obligé de mettre des Gans.

L'Inconnu d'Abbeville.

V I I.

VII.

Tircis devant les Gens s'estant fait
une affaire,
De trouver le vray Mot de l'Enigme
derniere,
Se tourmentoit sans cesse & le corps &
l'esprit,
• Ne mangeoit presque point, & ne dormoit
qu'à peine ;
Enfin il en fit tant, que bientost il luy prit
De violens accès d'une forte migraine.



Ordonnance aussitost de prendre un La-
vement ;

• L'Apoticaire vient équipé décemment.
Tircis à cette veuë ayant rōpu le Charme
Qui pour la question jusqu'alors l'aveu-
gloit ;
Seringue, cria-t-il, Seringue, jolie Arme.
Seringue, c'est toy seule belas qu'il me
falloit.

F. HA... DU MESNIL, de
Cambrais en Normandie.

VIII.

Vous estes des Freres faciles,
Qui cachez souvent un joyau ;
Mais quād vous n'aurez que la peau,
Vous n'en seriez pas moins utiles.

Après

*Après avoir quitté la chair,
 Le monde vous vient rechercher,
 On vous engraisse, on vous manie,
 De l'un & de l'autre on fait cas,
 Et tel iroit en compagnie,
 Qui sans Gans ne s'y trouve pas.*

*Du FRESNE, Conseiller au
 Prédial de Sedan.*

IX.

O*N a beau se baisser pour se servir
 de vous,
 On a beau se mettre à genoux,
 Et vous traiter comme Déesse,
 Ma foy; lors que l'affaire presse,
 Ce que vous faites faire est assez peu char-
 mant,
 Et sās la Cassolette on fuirait bien souvent
 Les lieux où vostre ministère
 Est employé pour le Clistere,
 La Seringue est le Mor qui renferme le
 sens
 De la seconde Enigme, & c'est ce que
 j'entens.*

Le mesme.

X.

M*ercure, ton Enigme est pour moy
 moy trop obscures;
 Il faudroit pour la deviner,
 Renonçant*

*Renonçant au Printemps, aux fleurs, à la
verdure,*

Perdre le temps à ruminer ;

*Nargue, c'est trop resver, & pour ces ba-
gateles,*

Si jay passé le jour en efforts impuissans,

*Le Soleil est couché, voila l'heure des
Belles,*

*Je vay me promener ; mais j'oublois mes
Gans.*

MICHEL le jeune, de Meaux.

X I.

S*ans chercher la Metamorphose,*

Cette Enigme n'est autre chose

Qu'un tres salutaire Instrument

Qu'en petit & grand on distingue,

Et ce n'est pas sans fondement

Que l'on le nomme une Seringue.

*Le Controlleur des Muses de Mont-
casnel en Basse Normandie.*

X I I.

L *faut vraiment n'estre point beste,*

*Pour voir qu'une Seringue est ce qui
fait resver ;*

*Nos Seringues souvent font perdre un mal
de teste,*

Celle-cy me l'a fait trouver.

L'Inconnu d'Abbeville.

Q. d'Avril 1680

L

XIII.

JE croy que ces Freres faciles
 Qui cachent souvent un joyau,
 Aux deux Sexes sont fort utiles,
 Gardant la blancheur de leur peau
 De la chaleur, de la froidure,
 De la poussiere, de l'ordure,
 Et de toute injure du temps;
 Cela donc n'appartient qu'aux Gans.

HUGO DE GOURNAY.

XIV.

Que cherche donc icy
 Ce Maistre Apoticaire?
 Je n'ay pas besoin, Dieu mercy,
 De Lavement, ny de Clistere.

Laquais, qu'on le fasse sortir.

Qu'on cherche promptement mon Verre &
 qu'on le fringue,
 C'est le Verre & le Vin qui sçavent me
 guérir,
 C'est là mon Lavement, & c'est la ma
 Seringue.

LE FIEVRE, d'Argenton,
 Chasteau en Poitou.

XV.

Tircis, sur l'Enigme premiere
 P'entre dedans vos sentimens;
 Elle est aux mains fort singuliere;

Mais

*Mais malgré vos rares talens
Sur cette galante matiere ,
Ma foy , vous n'aurez pas les Gans.*

RABIET-D'AUTESPINE.

X V I.

A *Quoy donc pensez-vous , Mercure
le Galant ?*

*La Seringue à la main ! est-ce-là vostre
affaire ?*

*Sçavoir bien donner un Clistere
Ne fut, & ne sera jamais vostre talent,
C'est celuy d'un Apoticaire.*

RICHEBOURG , de Crusy.

X V I I.

O *Vire les Vers choisis , & l'Histoire
du temps ,*

*Mercure , dans ce Mois , pour trente sols
nous donne*

*Ce qui jamais n'est hay de personne;
L'Hyver , comme l'Eié , chacun porte
des Gans.*

MILLOT , de Marseille.

X V I I I.

L *E ventre constipé depuis plus de huit
jours ,*

*Privé de tout remede , éloigné de secours,
J'estois prest à payer tribut à la Nature,
Lors que par un bonheur que je n'esperois
pas ,*

L ij

La Seringue à la main, charitable Mer-
cure,

Tu m'es venu sauver des portes du Trépas.

VERNEÜIL DE MOREMUZARACHI,
de Montluçon.

X I X.

Votre premiere Enigme estoit si dif-
ficile,

Que pour la deviner je me crus mal-ha-
bite.

J'y resue; mais je dis Mercure, je me rends.
Pourtant je la relis, je la prens, je la quite,
Je sors tout chagriné, je vais rendre visite,
Quand je la trouve enfin dans le fond de
mes Gans.

L'Amant de M. P. Angloise.

X X.

Vos Enigmes souvent me donnent
tant de bile,

Qu'en la Seringue alors je mets tout mon
recours.

Pour un Corps fluët & debile,

Elle devient un grand secours.

Le mesme.

X X I.

Mercure, vous croyez nous donner
de la peine,

Et nous faire chercher des mots extravagans;
Vous

*Vous pouvez quelquefois nous prendre sans
Mitaine ,*

*Mais vous ne nous sçauriez prendre au-
jourd'huy sans Gans.*

*Le Controlleur des Muses de Mon-
tasnel en Basse Normandie.*

X X I I.

C*Hacun cherit quelque Instrument ;
Doris, plus belle que Siringue ,
N'en trouve point dont l'agrément
Luy plaise comme une Siringue.*

VIGNIER.

X X I I I.

M*ercure est des plus obligeans ,
De nous donner de si beaux Gans.
On ne voit en aucune Ville
De Faiseur de Gans plus habile.*

L. F. V. de Morlaix.

X X I V.

M*ercure , on ne peut le nier ,
Vous estes Maistre en tout Mestier,
Puis qu'icy nous vous voyons faire
Le Gantier & l'Apoticaire.*

*Le Sérieux sans Critique
de Geneve.*

X X V.

O*Vy , par tout on vous aplaudit,
Et tout le monde en tous lieux dit*

L iiij

*Que le Mercure est honneste Homme,
On ne le voit que trop par ses soins obli-
geans,*

*Puis qu'il fournit à tous des Gans,
Sans en faire venir de Rome.*

XXVI.

RAVLT, de Roüen,

M*On sort est plus heureux que ce-
luy d'un Amant.*

*La plus fiere Beauté m'estime & me caresse,
Je luy rends mon service avec délicatesse.*

*Elle a par mon moyen toujours quelque
agrément.*

Lors qu'elle attend de moy visite,

Elle est prestre à me recevoir ;

Mais incontinent je la quitte,

Et ne suis pas longtemps à faire mon devoir.

GIRAVLT, Agent de Change.

XXVII.

Q*ue le Mercure est necessaire!*

Il nous donne de temps en temps

Toujours des avis importants,

Et dans son dernier Ordinaire,

Il avertit l'Apoticaire,

De peur des fâcheux accidens

Que cause souvent un Clistere,

De se servir pour le derriere ,

De sa Seringue avec des Gans.

DAMBREVILLE, de Lifieux,

Plusieurs autres ont trouvé ce même Mot *des Gans*, & ce s'ôt Messieurs l'Abbé Minot; L'Abbé Gilon, du Grotifon; Dorigny, de Rheims, de présent à Roüen; Du Pavilló, de Crusy; De Pleinchêne, Du Harrot, de Marseille; Des Esfards. Dalãõ, de Morlaix; Le R. P. Buglet, Superieur des Augustins du Fauxbourg S. Germain. Bechu, Prêtre à Nãtes; du Hamel, Officier de la Fourriere; Fouché, de BarsurSeine; J. F. Jarres, du Quartier du Louvre; Cantherainc; I. de la Fosse; A. Gidoin, Hoyau, Procureur du Roy au Mãs; De Blãgis Serrãt, Curé de Nogét le Roy; Heuvrard, Conseiller du Roy à Tonnerre; Du Glos, Hydrographe à Honfleur; Dargent Cômis de l'Extraordinaire des Guerres; D. Ruffier; Bouchet, anciẽ Curé de Nogét le Roy; Hutuge, d'Orleans; L'Abbé du Perray, du Mãs; Grãdis Fils, de Vienne en Dauphiné, Le Frere Deon, de Quinsy; M^{lles} Braconier, Ruẽ Mazarin; C. le Brêt, Ruẽ Mótmartre; Du Frêne Guépin de Rennes; & Gauvain, de Molefme & Monsieur l'Abbé de sainte Chatte.

Ceux qui ont trouvé le Mot de *la Seringue*, s'ôt Messieurs le Marquis de Ca-

martelle; Minot Ecclesiastique ; le Brest, Ruë Môtmartre ; Guibert , Principal Commis de l'Extraordinaire des Guerres ; Doudon, de Tours ; Le Chat de Boiscorbon, Cōseiller au Mans; L'Abbé Fournier, de Dijon; Baillot de Beauchant de Tōnerre; Tamiriste, de la Ruë de la Cerifaye; Leger de la Verbissonne Moynet, Prieur de Montlhery , & Archidiacre de Tarbes; Les deux Amis de la Place Royale; Le Lyonnais Italien; Pompée Deodari Docteur en medecine, Caton Tollot, fille d'un Apoticaire; Le Solitaire de l'Hôpital S. Gervais; & les deux Inseparables de la Ruë Guillaume, de Dijon. On a expliqué cette même Enigme sur *la Poudre à Canon, une Couleuvrine, une Fontaine , la Lune , la Plume, la Voix, & l'Echo.*

Ceux qui ont expliqué toutes les deux, sont M^r l'Abbé Cary, Madame de Vetery, M^{lle} Serane laînée, le Solitaire de Geneve, Dolithée Solitaire de Tarascon ; Messieurs Gardien , Secrétaire du Roy; Baucheron, Président au Grenier à Sel de Chastre en Berry; L'Abbé le Roux ; L'Abbé Trudaine Doisy, Chanoine à Amiës; Goguet , de Beauvais, Le Chevalier de la Salaman-

dre , Les Nouveaux Reclus d'Auneau;
Le Febvre , Greffier de la Prevosté d'A-
miés; Cadot; Berriet, Maître de la Poste
de Beauvais; Le Pere le Franc, d'Amiens;
Blanchart le jeune, de Beauvais; L'Ab-
bé Guilloré, l'Abbé Rogier, l'Abbé le
Mercier , & l'Abbé de Blanville; De
Bessimon C.D.C. De Laife , Neveu de
Monsieur Picon; Le Bourg, Medecin à
Caen; Aubriet , Valet de Chambre de
S.A.S. Monseigneur le Duc; Tullier, de
Bourges; G. Nazar, du Palais; Laisné;
Guépin, de Roüen; De Clanlieu; Jabart
de Lavaroste; Soru , Avocat en Parle-
ment; De Calviere, de Languedoc; Si-
mon Grusl , & le Voyageur Affriquain,
pres S. Leu S. Gilles; Le Solitaire de
Nantouillet; Scoriô, Sieur de la Mouil-
lere; Du Ry de Champdoré; F. Ha... du
Mesnil , de Cambrais en Normandie ;
Maigrais le cadet , de Dijon ; Lobli-
geois, Maître en Fait d'Armes, Le Che-
valier Fredin; Liger le jeune , d'Au-
xerre; Mesdames Cauchie , la petite
Veuve , & Jeanne-Marie Postel , d'A-
miens; M^{lles} Morel l'ainée, & Plarel la
cadete, de Beauvais; M^{lles} de la Cour, de
S. Denys; Mesdemoiselles de Rostin;

Du Puy d'Argery; Brunat, de Châlons en Champagne; De Petitport; Les illustres Jardiniers de Vimeu; Les Fidèles Associez Montgault & Machorel; Le Solitaire de Gimbrois Proserpine la cadete; L'Inconnu de Loches en Touraine; Les deux Amis inséparables de Beauvais; & le Sérieux sans critique de Geneve.

✂✂✂ ✂✂✂ ✂✂✂ ✂✂✂ ✂✂✂ ✂✂✂ ✂✂✂ ✂✂✂ ✂✂✂ ✂✂✂

*Les sentimens qui suivent sont de
Mr Panthot le Medecin de Lyon.*

A Lyon ce 15. May.

A M A D A M E A. D.

VOus jugerés, Madame, du plaisir que je me fais de vous obeir, par les soins que j'ay pris de vous satisfaire sur les Questions, qui ont esté proposées dans le dernier Extraordinaire du Mercure. Je souhaite, Madame, que mes sentimens puissent répondre à votre attente, & à la passion que j'ay de vous témoigner mes obeïssances.

Q U E S T I O N I.

Si un Amant qui a le plaisir de voir

souvent sa Maîtresse dont il se connoist hay, est moins à plaindre, que celui qui en estant éloigné sans aucune espérance de la voir jamais, a la certitude d'en estre aymé.

L'inclination particuliere que l'on a de souhaiter les choses où l'on rencontre plus de difficulté, & qui sont plus opposées à nostre satisfaction, est si grande, que ces deux Amans infortunés paroistroient également malheureux, si le Maître de la Morale n'avoit décidé cette *Questiō*, en nous apprenant que le plus grand de tous les maux est d'avoir esté heureux, & de ne l'être plus.

Ce sentiment a esté suivy de tant de fatales expériences, que l'on peut facilement juger que cet Amant qui a le plaisir de voir souvent sa Maîtresse, & dont il se croit hay (quoy qu'il paroisse aussi malheureux que l'infortuné Tantale, qui n'aprochoit des eaux que pour augmenter sa soif sans pouvoir adoucir sa peine) est moins à plaindre que celui qui est aimé de sa Maîtresse, sans aucune espérance de la revoir jamais.

La seule satisfaction qui reste à cet Amant hay de sa Maîtresse, de pouvoir esperer une plus favorable destinée, &

de flechir quelque jour le cœur de cette Cruelle par tout ce qu'une forte passion peut inspirer de plus tendre , flate assez agreablement sa peine, & le laisse dás un estat moins malheureux & plus tranquille, puis qu'il ne cónoist le prix, & la valeur du bié qu'il recherche avec tant d'ardeur , que par les sentimens d'une passion souvent aveugle , & des empressemens mal récompensez , n'estant accoûtumé qu'aux mépris & aux rebuts, qui ne laissent dans l'ame qu'un tres-grand sujet d'une prompte & entiere consolation ; car s'il manque de gagner le cœur qu'il cherit si tendrement, il peut ailleurs reparer sa perte.

Mais ce malheureux Amant qui a la certitude d'estre aimé de sa Maistresse sans aucune esperance de la revoir jamais, est bien plus à plaindre, parce qu'il n'a jouy des beaux jours de la felicité, & n'a éprouvé les faveurs de l'amour que pour ressentir avec une plus violente douleur toutes les souffrâces les plus cuisantes & les plus vives d'une infortune sans pareille , lors que le souvenir des plaisirs passez fait naître à tous momens des nouvelles peines, pour rendre sa disgrâce plus cruelle, & son malheur

plus insupportable; ce qui montre que le bien qui nous échape dans la poursuite, fait moins souffrir que celui que nous perdons dans la possession.

QUESTION II.

S'il est possible d'aymer fortement sans estre aimé.

L'on voit tant d'Amans qui se plaignent toujours d'aimer passionnement sans estre aimez des Cruelles qu'ils adorent, & l'on trouve tant d'Affligez & de Mourans, qui ne peuvent plus supporter leurs chaînes, ny résister à l'ardeur des feux qui les consomment, parce qu'ils souffrent sans espoir de guérir, qu'il ne faut pas douter que tant de plaintes & de soupirs ne soient une marque certaine qu'il est possible d'aimer fortement sans estre aimé.

En effet, quoy qu'il soit naturel d'aimer, il est très-difficile de se rendre agreable; & tout ce qui peut former les nœuds secrets de l'amour pour assortir les cœurs, se trouve si rarement & en si peu d'Amans, qu'il ne faut pas s'étonner du nombre des Malheureux qui soupirent sans cesse, pour toucher le

cœur d'une Insensible, que rien ne peut
 fléchir , quand on ne sçait pas plaire.

QUESTION III.

Si l'absence est incapable d'augmenter l'Amour.

Si l'absence est le plus grand de tous les maux d'Amour, elle est aussi le plus excellent remede, que l'on puisse apporter à ses déreglemens , & le plus seur moyen d'arrester les prompts & violens progres de ces dangereuses salies , que rien ne peut mieux détruire que cet important secours, sans lequel elles ne cessent d'inspirer des nouveaux desirs, & d'alumer de plus ardentes flames, que le temps ce puissant remede ne voit point ralentir ainsi qu'aux plus grands maux que sous d'autres aspects , & sous des climats plus favorables à la guerison mal d'un si rebelle.

Pour en mieux connoistre l'effet , il faut convenir que l'absence est une privation qui nous fait mourir aux yeux de ceux qui nous perdent avec regret, & que nous quittons avec douleur, car elle laisse un souvenir incertain & jaloux qui jette les Amans les plus pas-

sionnez dans le doute de n'estre plus aimez, où ils ne paroissent plus.

Ce sentiment est la premiere cause de l'infidelité & de l'inconstance, qui suivent facilement l'éloignement des Amans, quand de nouveaux objets commencent à détruire ces premieres idées que les plus tendres Amours avoient formées, & combattent si agreablement le retour des faveurs passées qui ont plus sensiblement touché le cœur, que les douceurs d'une aimable défaite, qui plaist toujours, remplissent bien-tost l'esprit des charmes de la nouveauté, pour n'avoir plus de souvenir du passé & n'aimer que le present.

C'est ce qui fait juger qu'il n'est point en amour de si constantes flames, & de douleurs si sensibles, que l'absence ne ralentisse, lors que cette passion n'est plus favorisée de la préséce de l'objet aimé, qui ne peut plus porter l'activité de ses feux dans l'étendue d'une Sphère à laquelle leur ardeur extreme ne sçauroit atteindre, & qui ne laisse pas moins de froideur dans le cœur des Amans, que l'éloignement du Soleil sur la terre; tât il est vray qu'il est peu de grâdes amours qu'une longue absence ne détruise.

QUESTION IV.

Lequel des cinq sens donne plus de satisfaction à l'Homme.

L'Homme seul renferme si parfaitement en luy mesme tout ce que la Nature peut produire de merveilleux & de plus achevé, qu'il est bien difficile de dire quelle est la partie qui contribuë plus particulièrement à sa satisfaction, puis qu'elle dépend entierement de l'union, du cōcours, & de l'harmonie parfaite de toutes celles qui le composent.

Il faut neantmoins convenir dans ce grand nombre de parties, & dans la diversité des cinq Sens qui sont les principaux ministres de l'entendement, & les portes les plus assurées pour arriver au tribunal de la raison, que celui qui donne plus d'avantages à la fois, qui sert plus particulièrement à la conservation, & à la sùreté de la vie, & duquel on peut moins se passer, contribuë le plus à la satisfaction, & à la félicité de l'Homme.

De tous les cinq Sens on ne peut pas disputer à l'œil la gloire de contribuer luy seul à la satisfaction de l'Homme,

plus que tous les autres ensemble ; car nous voyons des perclus , des sourds, des muets, & plusieurs privez du goust, & de l'odorat , qui ne se croient pas absolument malheureux , parce qu'ils ont le plaisir de se servir de leurs yeux, & de pouvoir par leur secours s'empêcher de languir , & de mourir à tous momens dans les chagrins d'une vie oisive , & miserable.

Mais la désolation, & l'infortune de ceux qui sont tombez dans l'aveuglement , & qui ont perdu les yeux, ne se peut exprimer , puis qu'ils sont en cet état les plus malheureux des Hommes, & dignes d'une compassion que n'inspirent point toutes les douleurs , & les autres maux qui font un miserable, quand le secours des pieds, des mains, de la force, de la jeunesse, & tout le bien que nous pouvons tirer de nous mêmes est inutile, & qu'on n'ose se mouvoir sans crainte de rencontrer la mort, où les autres qui ont des yeux trouvent la vie.

En effet la satisfaction que nous donnent les yeux, surpasse tellement celles des autres Sens, que dans tous les plai-

M

sirs & les douceurs qu'ils sont capables de nous procurer, nous ne sommes jamais parfaitement satisfaits, si nous ne voyôs ce qui nous plaît, & sans contredit on est toujours avec quelque impatience qui trouble nostre satisfaction, si les yeux ne sont de la partie.

Ils sont un trop bel ornement à l'Homme pour leur refuser le premier rang, que l'Autheur de la Nature a montré leur appartenir, en les plaçâs sur la partie la plus élevée, pour nous servir de soleils, & de conducteurs, parce que ce lieu si éminent estoit deu à cet organe divin, qui renferme dans le lieu le plus petit de l'Homme, le plus belle ouvrage de la Nature.

Les Anciens ont admiré avec tât d'étude & de vénération, la beauté éclatante de ces Astres merveilleux, & la surprenante activité avec laquelle ils peuvent aussitôt atteindre le Firmamêt que la Terre, sans qu'il leur faille plus d'un instât à parcourir ces espaces presque infinis, qu'ils ont crû ne pouvoit mieux exprimer l'Image de la Divinité, qu'en plaçant un œil sur un trône qui marquast la beauté, & la puissance de cet Esprit incompreensible, qui

ſçait tout, qui voit tout. & qui peut tout dans un moment.

On ne voit rien auffi dans ſon action que de divin, dans ſa compoſition que de merveilleux, dans ſon uſage que d'agréable & de charmant, & dans ſa neceſſité un avântage, & un bié qui ſurpaſſe toutes les graces, & les plaiſirs de la Nature. Je ſuis, Madame, vôtre tres, &c.

PANTHOT, *Doct. Med.*

QUESTIONS A DECIDER.

I.

Quel eſt le plus grand chagrin qu'une Maĩſtreſſe puiſſe donner à ſon Amant.

II.

Si le ſouvenir d'un plaiſir paſſé, dont on ne jouit plus, cauſe du plaiſir, ou de la peine.

III.

Lequel touche plus aiſément le cœur d'une Belle ; ou celuy qui ſe declarant d'abord, employe les termes les plus paſſionnez à luy proteſter qu'il l'aime; ou celuy, qui en luy rendant beaucoup d'affiduité, laiſſe agir ſes ſoins ſans ſe déclarer.

I V.

Si un Amant mal-traité de la Belle qu'il aime, peut, sans l'offenser souhaiter la mort.

V.

Après avoir parlé de la Danse, on demande des Discours sur l'Harmonie, puis qu'elles sont inseparables.

V I.

On prie d'écrire sur les Esprits Folters, s'ils sont de tout País, & ce qu'on sçait qu'ils ont fait en beaucoup de lieux.

On mettra dans chaque Extraordinaire une Question pour la Santé, à l'imitation de la Piece qui estoit dans le dernier, sçavoir, S'il faut dormir après le repas. Ainsi on demande dans celui-cy.

S'il est nuisible de boire à la glace, & si l'on peut sentir quelque incommodité dans le temps, ou plus tard, ou point du tout.

Il me reste des Traitez sur la Danse, sur la Symphonie, & sur d'autres matieres, que je reserve pour l'Extraordinaire du 15. d'Octobre. Je suis, Madame, &c.

A Paris ce 15. Juillet 1680.



